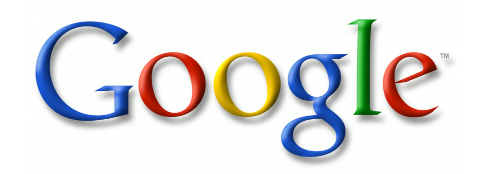
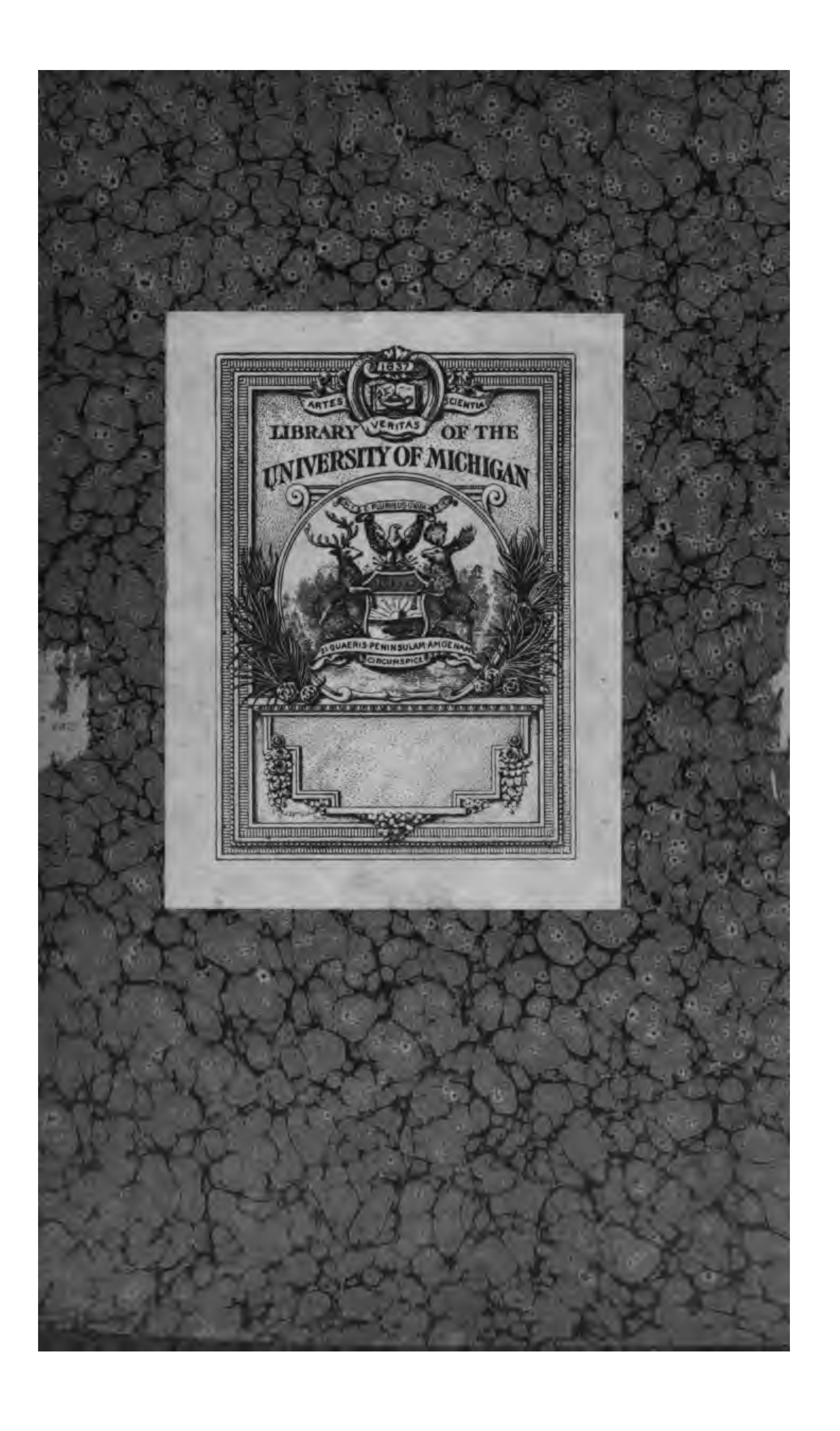
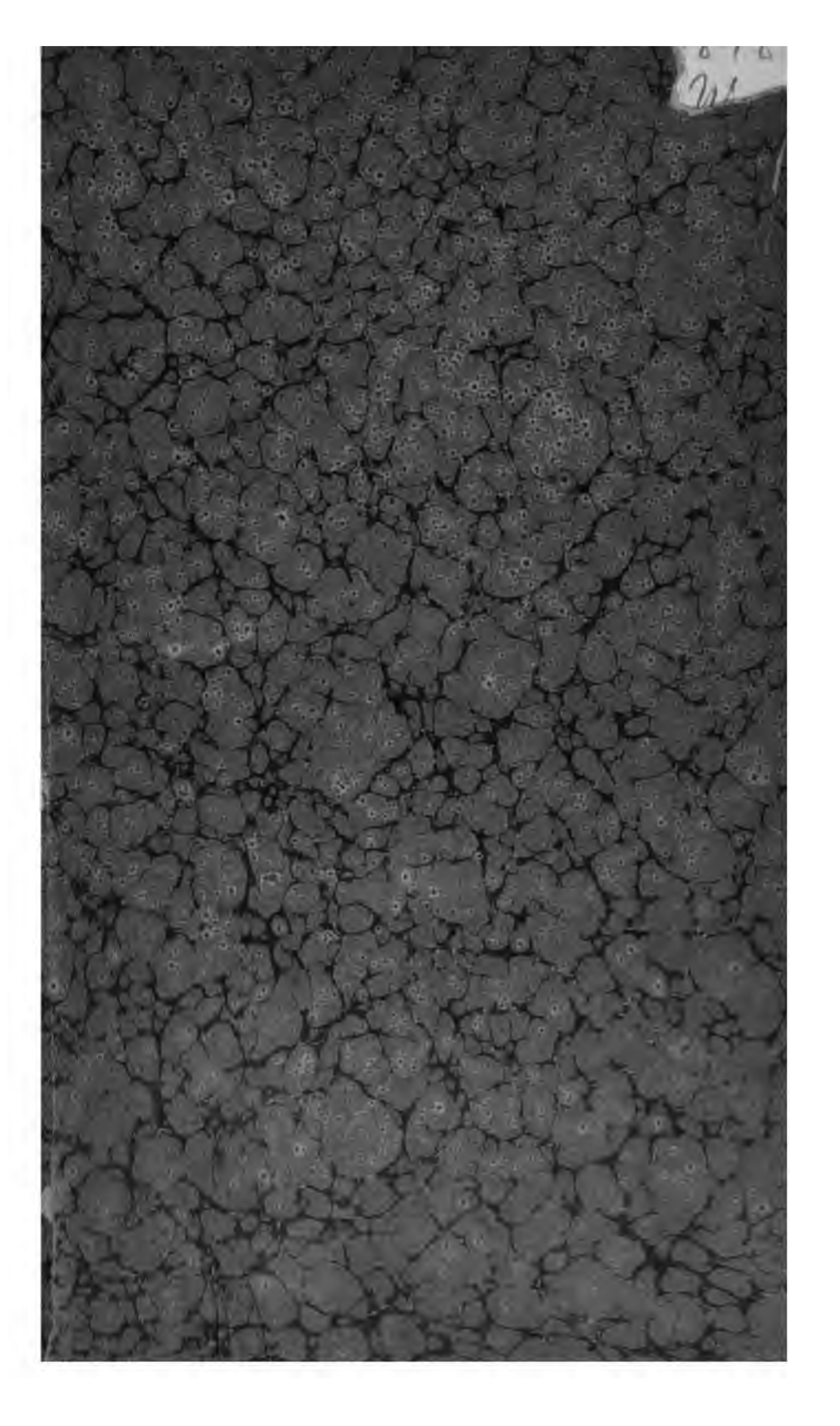



848
W



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



#1.—
to

# LA VIE

DE

# SAINTE MARGUERITE

# LA VIE
DE
# SAINTE MARGUERITE

## POÈME INÉDIT DE WACE

PRÉCÉDÉ DE L'HISTOIRE DE SES TRANSFORMATIONS

ET

*Suivi de divers textes inédits et autres et de l'analyse détaillée*

DU

## MYSTÈRE DE SAINTE MARGUERITE

par

A. JOLY

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN




PARIS

VIEWEG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE RICHELIEU, 67

1879

*Extrait des Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie.*



Lorsqu'un homme a rendu à l'histoire d'une province autant de services que l'a fait Wace pour la Normandie, quand il tient dans sa littérature une place aussi considérable, il y a intérêt à rassembler tout ce qu'il a pu laisser, à recueillir même les débris qui se peuvent rencontrer de quelqu'une de ses œuvres. C'est ce qui nous a engagé à publier le poème sur le martyre de sainte Marguerite que nous donnons aujourd'hui, bien qu'il soit incomplet et que tout le début ait disparu. Nous dirons tout à l'heure comment il est possible et comment nous avons essayé de combler ces lacunes.

Il nous a été conservé dans un manuscrit de la bibliothèque de Tours (nº 927) (1), qui, parmi des pièces diverses; en contient quelques-unes signées de Wace ou qui paraissent lui appartenir (2).

L'existence en avait été signalée par M. Luzarches dans la préface de son édition du *Mystère d'Adam*. M. Luzarches a publié successivement, en 1854, 1856, 1857, 1858 et 1859, plusieurs des pièces de ce recueil ; il n'est pas allé jusqu'à notre poème.

Il a donné sur le manuscrit lui-même une notice très-étendue, complétée depuis par M. Léopold Delisle. D'après celui-ci, le manuscrit a été tracé par une seule et même main et n'est pas antérieur au milieu du XIII[e] siècle. La présence, ajoute M. L. Delisle, d'un texte provençal dans le manuscrit, la nature du papier et le caractère de l'écriture, tout se réunit pour faire supposer que le recueil a été copié dans le midi de la France, vers le milieu du XIII[e] siècle, d'après un manuscrit exécuté, cinquante ans plus

(1) V. Dorange, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Tours.* Tours, 1875; in-folio.

(2) Ces pièces sont : 1° un drame liturgique de la Résurrection ; 2° des hymnes ou chants divers ; 3° un mystère d'Adam ; 4° la vie de saint Georges ; 5° la vie de Notre-Dame, par Wace ; 6° la vie de saint Grégoire ; 7° la traduction des distiques de Caton ; 8° la vie de sainte Marguerite, ff. 205-217 ; 9° le miracle de Sardenai.

tôt, dans une des provinces soumises aux Plantagenets.

Nous croyons donc inutile d'y revenir. Nous nous contenterons d'indiquer ce qui est particulier au petit poème de Wace.

Il commence au feuillet 205 et s'étend jusqu'au feuillet 217. Chacune des pages contient 18 vers, l'écriture n'est pas très-lisible, l'encre est pâle et certaines parties du manuscrit sont très-fatiguées. Les premiers mots du premier vers que nous publions sont complètement effacés et ce vers occupe, en cet état, la tête du feuillet.

Quoique le début manque, il n'y a pas de trace de feuillets déchirés.

Les droits de Wace à la propriété de cette œuvre ne sont pas contestables. Elle est signée de lui. Seulement le copiste a donné à son nom une forme bizarre, qui est à joindre à toutes les altérations de son nom que l'on connaissait auparavant. On lit dans un des derniers vers :

> Ci faut sa vie, ce dit Grace ;

le poète ajoute :

> Qui de latin en romans mist
> Ce que Theodimus escrit.

Le texte est fort incorrect ; il doit être l'œuvre

de quelque scribe mal habile assez peu au courant des règles de la versification. Ce ne sont pas là ses seuls péchés. Son travail a été fait avec beaucoup de légèreté. Il a souvent interverti l'ordre des vers, de façon à dénaturer tout à fait le sens : par exemple du vers 45 au vers 50, il a omis des passages tout entiers ; entre le vers 36 et le vers 37, il y a une énorme lacune, il manque un passage qui comprend 125 vers dans notre autre texte ; il manque un vers après le 46e, un autre avant le 50e.

Mais il n'est pas impossible de suppléer à ces lacunes.

Et tout d'abord, comme nous le dirons bientôt, il est facile de retrouver le texte latin dont Wace s'est servi et dont il n'a été que le traducteur. Et d'après ce que nous savons des habitudes de traduction de Wace et de sa fidélité ordinaire, ce texte suffirait à nous indiquer ce qui était dans les passages disparus.

Mais nous avons d'autres moyens de retrouver non-seulement le fond des idées qu'il avait traitées, mais presque tout son texte même. Comme la légende de sainte Marguerite a été très-populaire au moyen âge, il en existe des versions en vers très-nombreuses reproduites successivement pendant plusieurs siècles. La Bibliothèque nationale toute seule en possède dix

copies (1), dont trois appartiennent au XIII^e siècle, les autres au XIV^e ou au XV^e (2).

La Bibliothèque de l'Arsenal en a deux copies, toutes deux assez modernes. On en retrouverait dans toute l'Europe : il y a peu de textes aussi répandus.

Du reste, en dehors des autres motifs qui pouvaient rendre la légende populaire, un passage du poème nous explique comment il a pu être si souvent reproduit. On était convaincu (V. v. 530) qu'à tous ceux qui écrivaient eux-mêmes ou faisaient écrire la vie de la Sainte, à ceux qui la traduisaient, à ceux qui la lisaient, à ceux mêmes qui en possédaient un exemplaire, tous les péchés étaient remis.

Une étude attentive de ces rédactions nous amène à ce résultat qu'à l'exception d'une seule (ms. 19525), elles procèdent toutes d'un même original, et cet original n'est pas le texte de Wace. Le fragment de Tours reste unique. La rédaction première, dont nous avons tant de versions, s'est

(1) Nous ne faisons pas figurer dans ce compte le ms. 14977 (XVI^e siècle), qui contient une vie de sainte Marguerite, mais qui n'a que des rapports éloignés avec notre texte. C'est un remaniement de la légende aussi bizarre et aussi emphatique en sa forme que l'est le titre même du livre composé en l'honneur de « Marguerite d'Austrise, duchesse de Savoye, douarière de Castille, reine de Chypre. »

(2) Nous donnons plus loin l'indication des diverses rédactions, des manuscrits qui les contiennent, et des caractères qu'elles présentent.

peut-être inspirée de Wace, mais peut-être aussi directement du texte latin qu'a traduit Wace. Si elle procède de Wace, c'est d'une façon très-libre : on n'y retrouve point le texte de l'auteur normand. Le récit présente certaines différences : certains détails sont omis ; les prières mises dans la bouche de la Sainte sont différentes, etc.

L'autre manuscrit, au contraire (ms. 15925) (1), présente avec le fragment de Wace des rapports évidents. Tout d'abord il porte des traces du même dialecte ; puis la pensée est la même. Il est des passages que Wace a entendus d'une certaine façon, que les autres rédactions ont toutes, l'une après l'autre, entendus d'une façon différente, que la version du ms. 19525 entend seule comme Wace (2).

(1) V. Bibl. nat., ms. franç. 19525 (St-Germain franç. 1856), f° 141, v. 144, r., 2 col., 32 vers par col. Vies de saints et sermons, dont quelques-uns en prose, fin du XIII[e] siècle. L'exemplaire a un intérêt particulier; il a dû appartenir à un poète, Philippe Desportes, dont le nom est écrit à la première page.

Le ms. a été signalé par M. G. Pâris, *Vie de saint Alexis*, p. 5, et plusieurs fois décrit.

(2) Lorsque le bourreau a fait tomber la tête de sainte Marguerite, Wace, d'accord avec le texte, nous dit :

Quant il ot ce dit, jus cheï
Leis la virgne, l'arme (l'âme) rendi.

1555 et les autres rédactions qui dérivent de la même source écrivent :

Il a les mêmes noms que Wace; il appelle comme lui Ruffon le premier démon : les autres textes disent Ruffin. Le bourreau, comme chez Wace et dans le texte latin, s'appelle Malcus; il est anonyme dans les autres rédactions.

Il est vrai que le texte du ms. 19525 est bien plus court que celui de Wace; le fragment de Wace avec ses lacunes, avec la suppression de son début, qui correspond aux 130 premiers vers du ms. 19525, nous offre 420 vers, tandis que l'autre, tout complet qu'il se présente à nous, n'en a que 478.

Si l'on compare les divers passages l'un à l'autre, le résultat est le même. Nous avons ici seulement comme un résumé du poème de Wace; mais c'est un résumé fait sur le texte même. Non-seulement l'ordre et le caractère des faits sont exactement conservés, mais de temps en temps on re-

A un seul coup l'a décollée
Jouste lui chiet tantost l'espée

ou bien :

Et puis à terre geta l'espee

19525 écrit :

A ant chaï mort erraument,
De les Margarete s'estent.

Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'il semble que les poètes qui paraphrasent Wace n'ont pas bien entendu son texte, par exemple qu'ils se sont trompés sur le sens du mot *arme*, une des formes anciennes du mot *âme*.

trouve des vers pareils, ou tout au moins les rimes mêmes de Wace, qui sont comme autant de points d'attache et de repère qui nous indiquent clairement que l'auteur ne perd point de vue le texte primitif.

C'est donc à lui qu'il convient de nous adresser de préférence pour savoir ce que contenaient les passages disparus de Wace.

Les autres manuscrits entrent brusquement en matière :

Après la sainte Passion, etc.

Le ms. 19525 a une sorte de prologue. Il fait appel à l'attention de ses auditeurs; il leur annonce sommairement de quoi il va les entretenir :

Escotez tote bone gent
Dire vus voil apertement
Coment la bone Margarite
Porchaça de Deu tel merite
Qu'ele est virgne et dame clamée.

C'est bien ainsi que, avec plus d'ampleur et plus de développement, devait commencer Wace, toujours soucieux de donner à son œuvre un exorde dans lequel il expose son sujet et moralise à loisir. C'est ainsi que débutent généralement ses poèmes ; c'est ainsi que débutaient les

poètes anglo-normands du temps, par exemple Benoît de Sainte-More, dans son *Roman de Troie* (1).

Puis, il devait suivre pas à pas son texte latin, racontant la naissance de la Sainte, son enfance, la colère de son père en apprenant qu'elle est chrétienne, son abandon à sa nourrice, sa vie pastorale, la rencontre d'Olibrius, qui la fait emmener par ses serviteurs, son emprisonnement, son premier martyre, lorsqu'elle est battue de verges et son corps tout déchiré : c'est là que commence ce qui reste du poème de Wace.

Pour suppléer à ses lacunes, nous donnons tout au long, dans nos *Notes*, le texte du ms. 19525. Nous publions aussi l'autre rédaction pour suppléer à ce que le résumé de celui-ci a d'insuffisant.

Je laisse au lecteur le soin facile de relever les différences qu'ils présentent.

Mais nous avons dit que nous avions une autre ressource pour combler les vides de notre texte. Comme pour tant d'autres poèmes français du moyen âge, l'œuvre de Wace et celle de ses imitateurs n'a été qu'une traduction d'un texte latin. Il est facile de retrouver ce texte. La Bibliothèque nationale, et ceci nous montre combien

(1) V. mon livre sur *Benoît de Sainte-More ;* 2 vol. in-4°. Paris, Vieweg, 1870-1871.

ce récit était populaire au plus lointain du moyen âge, la Bibliothèque possède jusqu'à treize rédactions latines (1) de la vie de sainte Marguerite (2); une d'elles (nº 17002) remonte jusqu'au Xᵉ siècle. Nous savons, du reste, que la légende était déjà répandue dans l'Occident, même avant cette date. Dès le IXᵉ siècle, Rabanus (V. *Acta sanctorum*, Julius, t. V, p. 24-48) raconte, à la date du 13 juillet, l'histoire de Margaretha, qu'il refait dans les mêmes termes, le 18 juillet, au nom

(1) V. *Bibliothèque nationale*, nᵒˢ 8995, fᵒ 1, XIIIᵉ siècle; 10870, fᵒ 47, XIIᵉ siècle; 11705, fᵒ 155, XIIIᵉ siècle, début; 11753, fᵒ 44, XIIᵉ siècle; 11756, fᵒ 239-241, v. XIIIᵉ siècle; 11758, fᵒ 215, XIIIᵉ siècle; 12611, fᵒ 179, fin du XIIᵉ siècle; 16734, fᵒ 16, XIIᵉ siècle; 17002, fᵒ 7, Xᵉ siècle; 17005, fᵒ 8, XIIᵉ siècle; 17627, fᵒ 119, XIᵉ et XIIᵉ siècles; 18300, fᵒ 121, XIᵉ siècle; 18309, fᵒ 139, XIIIᵉ siècle, fin.

Quelques-uns des mss., comme 17627, 18300, suppriment le préambule. Ils commencent seulement à « *In diebus illis transibat Olibrius,* » cela est expliqué d'ailleurs par notre ms. 17002. Le préambule y est séparé, du reste, et les mots que nous venons de citer sont précédés de cette rubrique : *Incipit Passio.*

(2) Ce récit qu'ils reproduisent, après avoir ainsi traversé manuscrit tout le moyen âge, a été pieusement recueilli, dès les premiers temps de l'imprimerie, par un hagiographe de la fin du XVᵉ siècle. Mombritius l'a consigné tout au long sans en rien omettre dans son *Sanctuarium* ( V. Boninus Mombritius patricius Mediolanensis *Sanctuarium* sive *Vitæ Sanctorum* collectæ ex codicibus manuscriptis, etc., vers 1479, t. II, fᵒ 103), un livre précieux, presque aussi rare que les manuscrits eux-mêmes. Sa *Vie de sainte Marguerite* n'est que la reproduction textuelle, seulement un peu plus correcte, de notre vieux texte latin.

de *Marina*. Ce n'est qu'un court abrégé. Mais on y trouve mentionnés le chevalet, les ongles de fer, la prison, le dragon, l'éthiopien.

Toutes ces rédactions latines sont évidemment sorties d'une même source. Elles présentent les plus grands rapports, elles contiennent les mêmes faits. Cependant, on les peut diviser en deux catégories. Celles qui appartiennent à la première, comme le n° 17002, ont une physionomie bien plus populaire. Elles reproduisent sans sourciller tous les détails les plus invraisemblables. Les auteurs des autres, comme dans les mss. 8995, 11758, 16734, 17005, sont pris de scrupules. Ils abrégent et atténuent le récit des faits les plus merveilleux. Ils semblent s'inspirer directement d'un écrivain grec dont nous parlerons tout à l'heure et qui affiche certaines prétentions à la critique.

On retrouve dans le manuscrit 17002 et ceux qui procèdent de lui, comme 18300, 10870, etc., tout le récit de Wace et tout le récit des autres manuscrits français, sauf la longue énumération des grâces spéciales accordées par Dieu à l'intercession de la Sainte ; mais nous la trouvons avec tous ses détails dans un manuscrit du XII[e] siècle, 10870, f° 47.

La comparaison attentive de ces textes latins avec celui de Wace nous montre combien nous

avions raison de parler de son exactitude de traducteur (1). Je prendrai pour exemple l'un des passages les plus caractéristiques : la scène avec le démon. Je citerai en note, au dessous des vers de Wace, le texte latin. On y verra que le vieux trouvère a suivi le texte latin pas à pas. Des expressions en sont reproduites mot pour mot, expressions qui avaient en latin une physionomie très-particulière ; et ainsi se trouvent tout naturellement expliquées certaines bizarreries du texte français : « Tu me froisses mes vertus, écrit Wace ; *Virtutem meam confregisti*, disait le texte latin. Ailleurs, le latin donne : *Ego sum qui pugno cum justis;* et le français : Je cil qui.... o les bons hommes fais bataille. *Oculum meum ejecisti :* Tu m'as tot aveuglé. *Illi in quibus porcionem habeo:* Trestuit cil o je ai part. »

On trouve des deux côtés les mêmes noms : le bourreau, dans la rédaction latine, s'appelle Malcus ; le démon, Ruffon, comme dans Wace.

La lecture attentive des textes latins et des traductions françaises, rapprochés soigneusement les uns des autres, nous conduit encore parfois à d'autres résultats qui ne manquent pas de piquant.

(1) Il a seulement laissé de côté quelques amplifications qui semblent être des enjolivements personnels du scribe.

Il y a, par exemple, un passage qui peut nous aider à démontrer ce que nous avons dit plus haut, que probablement la rédaction courante ne procédait pas uniquement de Wace, mais aussi du texte latin. Elle nous montre en même temps la fidélité du traducteur, car il la pousse jusqu'à reproduire des choses qu'il ne comprend pas. Elle nous prouve que Wace avait été plus intelligent que son émule, donnant sur ce point non les mots, mais le sens du texte latin. On lit au vers 370 du ms. 1555 comme dans le ms. 2162 :

Cesse de ma virginité :

Et la phrase s'arrête après ce vers, ce qui semble produire un non-sens. Quelques-uns des copistes postérieurs, frappés de cette obscurité, ont cru devoir corriger le passage :

Lesse moy ma virginité,

écrit le copiste du ms. 2466 et de 24957. Et le copiste du ms. 3642 de l'Arsenal, voulant respecter son texte, et en même temps l'éclairçir, écrit ces deux vers contournés :

Cesse de ma virginité
Et de mon corps en riens grever (1).

(1) Le ms. 3643 de l'Arsenal écrit un non-sens : « C'est de ma virginité. »

En lisant le texte latin, on s'explique la rédaction de nos vieux manuscrits. « Cessa de mea virginitate », écrivait le rédacteur de la version latine du Xe siècle. Et, en lisant les lignes qui précèdent, on voit que ce n'est pas là une faute de copie, mais une locution bizarre qui lui est familière. En effet, quelques lignes plus haut, on lit : *Cessa de mea personna*, abstiens-toi de toucher à, respecte ma personne, respecte ma virginité.

Wace avait écrit :

Dragon, or aies pais
Ne t'entremettre tu jamais
De tolir ma virginité.

Cette histoire était venue de l'Orient. Dès le Xe siècle, nous la trouvons dans Métaphraste, et son récit nous prouve qu'elle était depuis longtemps partout répandue avec tous ses incidents. Il donne, il est vrai, à la Sainte le nom de Marina ; mais, de l'accord de tous les hagiographes, Marina est la même que l'église latine vénère sous le nom de Marguerite. *Marinam quam latina ecclesia Margaritam vocat*, écrit Surius en tête de la traduction du récit de Métaphraste (V. Surius, *Vitæ sanctorum. Coloniæ Agrippinæ*, 1618, t. VII, p. 248). Il est certaines parties

du récit latin qui ne sont pas dans Métaphraste (1); mais il est évident qu'il connaît ces détails; il y fait allusion et déclare expressément n'avoir pas voulu les reproduire.

Ce manuscrit 17002, le plus ancien de tous, est aussi le plus ingénu, celui qui nous donne le mieux l'écho de la légende populaire. Le récit, qui est censé fait par un certain Theotimus, qui aurait été le témoin oculaire des faits, est dans tout son ensemble de la plus complète naïveté. Certains détails de son préambule rappellent tout à fait ceux de ces apocryphes fameux, Darès et Dictys, les auteurs de ces fabuleux récits de la guerre de Troie, qui ont eu tant de succès et détrôné complètement Homère au moyen âge (2); seulement ici la langue est moins bonne encore. Elle a des formules d'une latinité étrange. Voyez, par exemple, ces détails et ce latin. L'auteur raconte que « baptisé en toute sagesse et science de Dieu, il a résolu de connaître comment la bienheureuse Marguerite avait combattu contre le tyran des démons et a vaincu le monde : *Posui me caute agnoscere quomodo pugnavit.* Il a

(1) Il corrige en certains points la tradition. Chez lui, Marina ne garde pas les brebis. Elle va seulement voir les troupeaux de son père. Pour son supplice, elle est *ferreis fuscinis verberata, ferreis laminis conclusa, clavis affixa.*

(2) V. mon livre sur *Benoît de Sainte-More*, t. II, p. 145-206.

donc donné un prix selon ses facultés et acheté du papier de ceux qui en ce temps-là faisaient le métier d'écrivain : Ego secundum meam virtutem dedi precium et cartas comparavi ab eis qui in illo tempore scriptores erant, et scripsi omnia quibus passa est beatissima Margarita. Vous tous qui avez des oreilles écoutez et comprenez de cœur, hommes et vierges, proposez-vous pour exemple la vierge délicate dont vous allez lire la légende : Omnes aures habentes audite et corde intelligite, et viri et virgines, etc. »

La suite du récit est digne de ce préambule. Elle constitue certainement une des plus étranges légendes qui nous aient été conservées. Elle contient des faits si extraordinaires, qu'ils ont troublé la plupart des hagiographes.

Nous avons vu Métaphraste lui-même, malgré sa réputation de crédulité bien acquise, reculer devant certaines parties du récit. Et il signale en particulier « les scènes de la prison, le rôle du démon et les paroles qu'on lui prête. »

Métaphraste voit là une manœuvre du démon lui-même. C'est lui, dit-il, qui a altéré de cette façon le récit du martyre de la Sainte, afin que les lecteurs, remarquant combien est absurde et ridicule l'entretien du démon, soient tentés de révoquer en doute l'histoire entière de la Sainte et son martyre même.

Il est curieux de voir les précautions qu'il prend dans cette partie de son récit, les atténuations et les adoucissements qu'il donne aux faits qu'il n'ose entièrement supprimer. Ce ne sont plus, selon lui, que des apparences. Le monstre *semblait* prêt à la dévorer ; la Sainte *a cru voir* le ventre du serpent déchiré (1).

L'auteur de la *Légende dorée*, Jacques de Voragine, en racontant l'histoire de la Sainte (2), déclarait à son tour qu'il ne pouvait y faire place à certains récits. « D'autres disent, écrit-il, que

(1) « Hæc sancta martyre orante in carcere, repente fit magnus terræ motus et ecce ipse diabolus suscepta forma et specie terribilis draconis qui colore quidem apparens varius et multiplex, multis autem iisque sævis serpentibus per totum corpus cinctus et circumdatus : et corpore quidem edens execrandum sibilum, tetrum autem emittens odorem et intolerabiliem, sanctæ oculis adstitit. Celeriter autem eam circumcursans, maximum ei attulit timorem et perturbationem, vasto autem oris hiatu eam circumiens, existimabatur eam integram esse devoraturus. Illa vero mente firma et stabilis, et ut quæ ad Deum omni ex parte intueretur, interrito et constanti animo precibus, quæ dici non possunt, et intentissimis cordis vociferationibus mente rapta ad altissimum, et simul signo crucis signata, disruptum quidem ventrem draconis *visa est videre* ante suos oculos : illinc autem animadvertit se exire integram et illæsam. »

(2) La légende de sainte Reine, si populaire en Franche-Comté et en Bourgogne (V. J. de Voragine), semble la copie exacte de celle de sainte Marguerite, moins les apparitions étranges. C'est Olibrius aussi qui s'enflamme d'amour pour elle et la fait martyriser. A propos d'Olibrius, il est à remarquer que c'est probablement du persécuteur de sainte Marguerite, autant que du dernier et faible héritier de la pourpre romaine, qu'est venue la renommée proverbiale attachée à ce nom par le peuple.

le dragon lui saisit la tête dans sa gueule, et, comme il allait la dévorer, elle fit le signe de la croix et le dragon creva, et la Sainte resta sans aucun mal ; mais ce récit-là est regardé comme vain et mal fondé. »

Les Bollandistes ne sont pas moins sévères. Ils ont repoussé toute une partie de cette histoire avec mépris, comme étant remplie de détails manifestement apocryphes.

Wace, au contraire, a conservé scrupuleusement tous ces récits, et même les plus invraisemblables. Sans doute, à ses yeux comme à ceux de la foule des fidèles, ces étrangetés mêmes étaient une des sources d'intérêt, une des causes du succès de la légende : elle réunissait ainsi l'horreur à la grâce, sorte de mélange qui est d'un irrésistible effet sur les imaginations, et surtout sur les imaginations de la foule.

Cette légende avait, en effet, une physionomie toute populaire; elle était en harmonie parfaite avec l'esprit, avec toutes les tendances du moyen âge. Quand l'âme d'un peuple est ainsi faite que les facultés imaginatives ont pris chez lui le dessus, quand elle croit au surnaturel pleinement, absolument, quand le surnaturel est devenu sa vie, sa pâture, son essence, la condition normale de son intelligence et de son esprit, la voie de son développement intellectuel, plus la légende est

merveilleuse, invraisemblable, monstrueuse, pleine d'étrangetés, plus elle a de chances de devenir populaire. Avec quels frissons d'épouvante et quelle admiration la foule ne devait-elle pas suivre cette scène du cachot, l'apparition de ce monstre effroyable, dans la peinture duquel Wace avait dû épuiser toutes ses couleurs, la jeune fille engloutie d'un seul coup par la gueule immense du monstre, mais, sans se troubler en face d'un pareil danger, faisant le signe de la croix; cette croix, tout à coup matérialisée, grandissant, déchirant les flancs du monstre, et la jeune martyre en sortant intacte et sans blessure. Ce qui montre bien comme nous avons raison de dire que tous les esprits avaient dû être frappés, c'est que c'est à ce moment-là même que tous les peintres de la Sainte, depuis les miniaturistes naïfs du XIII[e] siècle jusqu'au plus glorieux représentant de la Renaissance, se sont plu à la représenter (1). C'est à cela qu'on la reconnaît. Le

(1) La peinture et la sculpture n'ont pas moins fait que la littérature pour l'honneur de sainte Marguerite. Elles ont reproduit son image à l'infini. Presque toujours on l'y a associée au dragon dont elle a triomphé. L'innocente enfant victorieuse et le monstre vaincu, il y avait là un symbole saisissant, en même temps un frappant contraste qui devait tenter l'artiste. Rien qu'avec les représentations que nous en connaissons on pourrait faire une histoire abrégée de la peinture en Europe, nos manuscrits tiendraient une large place dans cette galerie. Les uns, comme les n[os] F, C, G et K (Arsenal), nous présentent la Sainte dans l'acte le plus caractéristique de son martyre; le ms. B,

**dragon est devenu son attribut pour la peinture et la statuaire.**

dans une série de neuf miniatures importantes, et 1 avec ses treize sujets, nous offrent toute la suite des scènes de son histoire. On y verrait les essais de la peinture, naïfs, grossiers même, appelant le sourire, et ses œuvres les plus achevées, où les ressources de l'esprit le plus cultivé, de l'imagination la plus élégante s'unissent à toutes les grâces du génie le plus délicat comme le plus élevé, à toutes les habiletés du pinceau le plus savant. On y verrait les naïvetés du moyen âge, la perfection de la Renaissance italienne, les élégances académiques et froides du XVIII$^e$ siècle. Aux deux extrémités de la chaîne, on trouverait d'une part l'image que présente notre ms. 1 (XIII$^e$ siècle), où on la voit rejetée par le dragon dans une attitude naïve de foi et d'adoration, jusqu'au chef-d'œuvre de Raphaël, que possède le musée du Louvre (tableau qui se retrouve au musée de Vienne avec quelques changements). Le tableau du Louvre avait été envoyé par le peintre à François I$^{er}$ ; le nom de la sœur du roi n'avait peut-être pas été étranger au choix de la Sainte. On pense qu'il a été exécuté par J. Romain, sur un dessin de Raphaël. Passavant, t. II, p. 260, tout en constatant les repeints, loue « l'expression d'innocence et de naïveté de la tête de la Sainte, il dit que le génie de Raphaël brille encore à travers les vêtements. » On voit que Raphaël, tout en transformant l'image de la Sainte martyre, s'est attaché à lui conserver son caractère traditionnel. C'est la Sainte encore enfant : la tête fine, juvénile, a dans sa grâce et dans son charme, avec le calme qui convient à la sainteté, un certain air étonné. Le peintre a représenté la scène si connue, seulement il l'a transportée de la prison dans un site sauvage. Le dragon, sa gueule immense tout ouverte, est renversé expirant. La Sainte sort de son corps déchiré, la palme victorieuse dans une main, un de ses pieds foule l'aile du monstre, l'autre n'est pas encore tout à fait dégagé du corps du dragon.

La sculpture a rivalisé avec la peinture pour honorer la Sainte ; elle en a prodigué les images en bois, en pierre, en marbre. L'église du Folgoet, près Lesneven, en offre une image intéressante dans sa naïveté qu'on peut rapprocher des miniatures de nos mss. Le tableau du Louvre a été souvent gravé, entre autres par Thomassin, Rousselet, Surugue, Picart, Audran, Mariette, Marie Briot, Fiori, le baron Desnoyers.

Ces détails, d'ailleurs, donnaient un caractère et un relief tout particuliers à l'héroïsme de la Sainte, héroïsme qui sans cela lui était commun avec presque toutes les martyres. Cette vaillance, du reste, a ici une nuance particulière. Marguerite, qui brave si hardiment son persécuteur, qui défend sa chasteté avec tant de courage, qui ne se laisse ni intimider par les menaces, ni gagner par les promesses et les séductions, Marguerite est presque une enfant ; c'est partout, selon les termes du texte, la petite Marguerite. Avec quel enthousiasme les fidèles ne devaient-ils pas voir « la pucelette », à peine sortie de cette première et terrible épreuve, à peine échappée aux dents d'un premier adversaire, se porter si vaillamment à son second exploit, aborder si résolûment le deuxième démon, marcher droit à lui, le renverser, lui mettre le pied sur la tête et le forcer à demander grâce ! Avec quelle avidité ne devaient-ils pas écouter cet étrange dialogue, où le démon, vaincu par l'enfant, pour prix de sa liberté, s'engage à répondre à toutes ses questions et lui fait ces fantastiques révélations où les rêveries de la cabale viennent compléter le merveilleux de la légende !

Un autre motif encore avait dû aider à son succès auprès du peuple des campagnes : c'était une fille des champs, c'était une sainte pastorale,

Comme une de nos saintes les plus populaires, sainte Geneviève, patronne de Paris, comme Jeanne d'Arc, plus tard, avant d'être une héroïne et une martyre, elle avait été une bergère. Abandonnée, reniée par son père et sa mère, elle avait gardé les *brebiettes* de sa nourrice. On la voyait ainsi dans un cadre tout rustique, avec ses brebis à son côté, avec la colombe familière qui venait se poser sur son épaule et par deux fois lui apporter les divins messages.

Enfin, ce qui avait achevé sa popularité (1), c'était la puissance qu'on attribuait à son intercession. « Son nom, nous dit un manuscrit du

(1) Le culte de sainte Marguerite avait été l'un des plus répandus et des plus populaires au moyen âge. Dès le X[e] siècle, on voit qu'elle était très-vénérée en Belgique (966). Il en était de même en Angleterre, son nom figure dans les litanies anglaises dès le VII[e] siècle. — Elle était en Italie l'objet d'une vénération toute particulière. On en a les preuves au XI[e] siècle. Son corps, disait-on, après son martyre à Antioche, de Pisidie, avait été transporté à Brindes, puis de là, après de longues pérégrinations, à Montefiascone (V. *Acta sanctorum, Julius*). On lui rendait à Crémone un culte tout spécial, la ville était placée sous sa protection. Elle avait sa place dans un missel de Milan, imprimé en 1322.

La Sainte n'était pas moins célèbre en France. Jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, elle était l'objet d'honneurs tout particuliers dans la royale abbaye de St-Germain-des-Prés, où l'on montrait de ses reliques. On y célébrait avec la plus grande pompe le jour de sa naissance. On conservait encore de ses reliques dans d'autres lieux de France, dans un autre couvent de Paris, celui de Ste-Claire-de-l'Ave-Maria, dans la cathédrale de Troyes, et dans une église qui lui était spécialement consacrée près de Gisors, au diocèse de Rouen.

moyen âge, cité par les Bollandistes, était célèbre dans l'église tout entière, à cause de ses étonnants miracles, *ob stupenda miracula.* » On croyait, au dire de Denys de Chartres (XV[e] siècle), qu'elle avait délivré plusieurs âmes du purgatoire. C'était la variété des grâces qu'on espérait obtenir par elle, et, entre autres, la nature toute spéciale de l'une de celles qu'on sollicitait. Elle était la protectrice en titre des femmes en couches. On ne voit pas bien par quelle déduction logique la légende en était arrivée à cette terminaison, et comment la chaste enfant, sacrifiant si résolument sa vie à la pureté, avait pu être promue à un pareil rôle. Mais c'est une des croyances les mieux établies au moyen âge. Nous voyons dans nos différents textes sous quelles formes diverses cette intervention se produit, comment et par quelles pratiques particulières on peut s'assurer sa protection; nous retrouvons les traces de la même croyance dans une foule d'écrits du moyen âge. On la rencontre en maint endroit dans ces *Miracles de Notre-Dame* que publie la Société des vieux textes français.

Dans le Miracle de l'Enfant donné au Diable, on lit (v. 290) :

LE VOISIN.

Tenez, mettez sus vostre pis
La vie qui cy est escripte ;

Elle est de sainte Marguerite :
Si serès tantost délivrée.

LA DAME.

Sainte Marguerite honorée,
Dame, me vueillez faire aïe.

Dans le Miracle du roi Thierry, publié dans l'Ancien Théâtre français, la reine Ozanne, au milieu des douleurs de l'enfantement, s'écrie :

Ha, dame sainte Marguerite,
Et vous glorieux saint Jehan,
En ceste peine et cest ahan
Me secourez.

Dans le Mystère de saint Crespin et saint Crespinien, les prières adressées à Dieu par les deux martyrs au moment d'expirer rappellent tout à fait l'invocation dernière de la Sainte (1).

L'allusion peu révérencieuse que fait Rabelais à cette croyance, à propos des couches de Gar-

(1) V. le mystère de saint Crespinien, p. 132-134.

Que ton glorieux fils les gart
De temptation d'enemy
D'orage et de tempeste obscure.

Encor te prie
Que le garde d'orgueil et d'ire.
Qui lumière d'uile et de cire
Fera en nostre remembrance
Tu le gart de desesperance.
Et si les gardes de tourment
D'orage, de feu, de tempeste,
Pellerins qui nous requerront
En quelque lieu où ils seront
Où nostre image sera.

gamelle (1), nous montre combien elle était populaire encore au XVIe siècle.

Au XVIIe siècle, nous en trouvons des marques encore plus éclatantes. Ce sont des reines qui successivement proclament la foi des femmes de France dans l'intervention de la Sainte au moment le plus critique de leur vie. Elle est à plusieurs reprises solennellement invoquée pour de royales naissances (2).

La vie de sainte Marguerite a subi toutes les transformations ordinaires à tant de poèmes du moyen âge. Sortie d'un texte latin, elle a été racontée par un premier auteur (Wace) sous la forme la plus brève et la plus rapprochée du texte. Elle a été ensuite amplifiée. Cependant, quelque

(1) V. Rabelais, *Gargantua*, liv. I.

(2) En 1608, Marie de Médicis lui avait offert une belle et grande statue d'argent, pesant 34 marcs, où était enfermé le menton de la Sainte.—Marie-Thérèse, la femme de Louis XIV, ne montrait pas moins de foi. En 1661, elle vient à l'abbaye de St-Germain-des-Prés donner des marques particulières de sa dévotion à la Sainte, en y offrant le pain bénit le jour de sa fête. Plus tard, ne pouvant le faire en personne, parce qu'elle est à Fontainebleau, elle y envoie trois de ses aumôniers, qui y vinrent en grande pompe, précédés des tambours et des troupes du roi. — Le 16 octobre, sur l'ordre du roi, le prieur de St-Germain-des-Prés transporte à Fontainebleau les reliques de la Sainte, pour satisfaire à la vénération de la reine, qui les demandait et qui était près de son terme. Le prieur obéit, mais auparavant il demande des prières publiques pour S. M. — Le St-Sacrement fut exposé dans toutes les églises du faubourg ; cela dura jusqu'au 1er novembre, où naquit le Dauphin.

autre poète l'abrégeait pour la rendre plus accessible.

De bonne heure elle fut mise en prose pour ceux probablement qui aimaient mieux la lire que la chanter. La Bibliothèque nationale possède trois exemplaires d'une traduction en prose, à peu près identiques pour le fond, dont l'un appartient au XIII$^e$ siècle, les autres sont du XIV$^e$ et du XV$^e$. Elles offrent ceci de particulier, que l'histoire de la Sainte y est présentée sous le nom de sainte Marine, ce qui semblerait indiquer que l'auteur avait sous les yeux quelque traduction de la version grecque de Métaphraste. Elle se termine par ces mots : « Cette Marine, qui fu martiriée en la cité d'Antioche, est apelée seinte Marguerite (1). »

Il restait à la légende de sainte Marguerite une dernière transformation à subir pour qu'elle eût parcouru tout le cercle que suivent d'habitude les pieux récits vraiment populaires au moyen âge : il fallait qu'elle fût arrangée en Mystère ; cet honneur ne lui manqua pas. A une date qu'on ne saurait préciser, mais qui doit appartenir à la fin du XV$^e$ siècle (2) ou au début du XVI$^e$,

(1) V. Bibl. nat., mss. n$^{os}$ 411, XIV$^e$ siècle, f$^o$ 171 ; 412, XIII$^e$ siècle, f$^o$ 213 ; 413, XV$^e$ siècle, f$^o$ 415. Nous en donnons, aux *Notes*, quelques fragments. — Le ms. 412, au f$^o$ 203, offre en tête une miniature, le dragon est à terre, la Sainte sort de son dos.

(2) Le Mystère doit être de peu de temps postérieur à Villon. Il y

la légende fut « mise par personnages », probablement pour la plus grande satisfaction de quelque pieuse confrérie de sainte Marguerite, jalouse d'honorer publiquement sa patronne. C'est *La Vie de Madame sainte Marguerite (par personnages)*. Cette nouvelle rédaction du martyre de la Sainte était destinée à subir bien des vicissitudes. Duverdier, dans sa *Bibliothèque française*, en avait signalé l'existence et donné le nom de l'imprimeur, et M. de Beauchamps, de son côté, dans ses *Recherches*, le faisait figurer en tête des Mystères manuscrits et sans date. Cependant, les frères Parfait n'avaient pu le rencontrer et le déclaraient perdu, ce qui fait que le duc de La Vallière n'en a pas parlé dans sa *Bibliothèque du Théâtre français*. Et le *Dictionnaire des Mystères*, de M. de Douhet, imprimé en 1854, le désignait encore comme ayant disparu. Cependant, avec ce que nous savons de la poétique des Mystères, de leur procédé, de leur rituel si monotone, de leur tendance à se copier les uns les autres, de leur respect habituel pour le livre qu'ils mettent en scène, étant donnés les textes que nous connaissons, il ne nous serait pas difficile d'imaginer

a en littérature des formes qui deviennent tout à coup à la mode et suffisent à caractériser un temps. La fin du Mystère, où la plupart des personnages, avant de mourir, font avec tant de soin leur testament, semble indiquer une inspiration voisine des *Testaments* du poète.

ce que pouvait être celui-ci. Le personnage du bourreau, sinistrement goguenard, si cher à la foule, devait y trouver beau jeu dans les nombreux supplices auxquels était successivement livrée la Sainte. Les scènes de la prison offraient, en outre, prétexte à des jeux de scènes tout à fait nouveaux, et ouvraient une large carrière à l'imagination des machinistes du XV^e^ siècle, aux émules de Colard le Voleur, le valet de chambre et le machiniste en titre du duc de Bourgogne.

Mais nous n'en sommes pas réduits à réinventer notre Mystère, et il n'était pas aussi perdu qu'on le disait. La Bibliothèque nationale en possède un exemplaire, unique, il est vrai, jusqu'ici (1).

On y voit que l'auteur, prenant au sérieux ses droits d'écrivain dramatique, a fait, jusqu'à un certain point, preuve d'indépendance. Le père de la Sainte est devenu un roi, le roi

(1) Il y a eu du *Mystère de sainte Marguerite* une première édition, indiquée par Duverdier, chez Lothrian, mais on n'en a pas pu retrouver d'exemplaire. Il y eut une seconde édition, dont la Bibliothèque nationale possède le seul exemplaire connu. Il n'a pas de frontispice, par suite aucune indication de lieu ni de date, ni d'imprimeur. Le Mystère y occupe 186 pages, souvent indiquées d'une façon très-fautive.

A la page 187, commencent deux oraisons latines, sous ce titre: L'oraison de Madame sainte Marguerite, vierge et martyre, *Virgo gloriosa, etc... oremus. — Deus qui beatam... amen.* — Le volume se termine par ces mots: Cy finit la vie de Madame sainte Marguerite, vierge et martyre.

Théodosien. Mécontent de n'avoir qu'une fille, il l'a envoyée en nourrice chez un laboureur et lui laisse ignorer sa naissance. L'enfant, élevée comme une villageoise, est baptisée par un saint évêque, nommé Theotimus. Olibrius est le successeur de Théodosien. Il a deux conseillers qui ne figuraient pas dans la légende, Alexandre et César : nous marchons à la tragédie classique ; le prince a besoin de confidents. L'auteur s'est plu à multiplier les supplices sous les yeux des spectateurs ; il a augmenté le nombre des personnages, et il a inventé des effets de style tout nouveaux : la naïveté que nous connaissions y est devenue grossièreté.

Il a cru devoir garder l'anonyme. Ce put bien être quelqu'un des Confrères. Il n'était pas besoin d'un écrivain de profession pour une semblable composition et un pareil style. L'auteur ne semble pas même savoir ce qu'exige la rime. Et il n'y a pas à dire qu'il se contente d'assonances. Il fait rimer *innoble* et *Olibre*, *peines* et *jeunes*, *enseigne* et *vergoigne*, *justice* et *regimbe*, qu'il écrit, il est vrai, *regibe* pour les besoins de la cause (1).

Suivant l'usage constant des Mystères, l'auteur suit pas à pas la légende sans en omettre un

(1) On peut signaler encore *homme* et *grognes*, *torche* et *fourche*, etc.

mot. Seulement, fidèle de tout point aux lois de la poétique du genre, il met tout en action et *par personnages* avec un scrupule d'exactitude poussé jusqu'à l'ingénuité. S'il a lu dans son texte qu'un personnage expédie un messager, il faut que nous assistions à l'appel du personnage, que nous entendions donner l'ordre, que nous entendions le messager assurer qu'il obéira, que nous l'entendions encore réciter son message. Il en sera ainsi pour chaque conversation d'Olibrius avec ses messagers, de Dieu avec ses anges. Les mêmes scènes se représentent à plusieurs reprises exactement dans les mêmes termes. L'auteur ne semble pas songer un instant à en renouveler l'expression. Il ne nous fait grâce d'aucune de ces inutilités, d'aucune de ces fastidieuses redites. On ne peut s'empêcher d'admirer la patience de cet auditoire, le peu de besoin qu'il avait de variété.

On se demande si, de la part de l'écrivain, il y avait là seulement naïveté, si, superstitieusement fidèle à son texte, il tenait à bien montrer qu'il n'en voulait rien omettre, ou bien si c'était le fait de son inexpérience, ne sachant pas choisir, ni voir ce qu'il convient de mettre en scène et ce qu'il convient d'élaguer, ne sentant pas que dans le drame il est des choses qu'il faut dire et d'autres qu'il vaut mieux taire, n'ayant aucune idée de la perspective dramatique et mettant tout sur le

même plan comme le faisait la peinture, ou si enfin il n'y avait là qu'une nécessité d'un tout autre genre, le désir d'avoir le moins de rôles muets possible, le besoin de ne froisser aucun amour-propre, de donner satisfaction à tous les acteurs et de faire à chacun une part dans le jeu (1).

Le Mystère s'ouvre avec la naissance de Marguerite. Nous avons là une série de scènes familières auxquelles nous ont habitués les Mystères les plus connus, et qui nous montrent une fois de plus combien nos bons aïeux se préoccupaient peu de ces vraisemblances scéniques pour lesquelles nous sommes aujourd'hui si exigeants. Rien de plus curieux à cet égard que les allées et venues de la chambrière de la maison de sa maîtresse à celle de la nourrice. En quatre vers, que rien n'interrompt, nous la voyons chez celle-ci, et tout de suite sans transition, annonçant à

(1) Nous n'avons pas besoin de signaler ici le caractère fantaisiste de la mythologie. Tous les Olympes sont réunis, sans compter ceux qu'invente le moyen âge : Mahom, Jupin, Jupiter, Apolin, Brothes *(Sic)*, Diane, Notre-Dame, Tervagant, Grisogolin. Au lieu de « Dieu vous garde », on dit :

Venus la tres noble pucelle
Vous sauf et garde monseigneur.

On se salue par « Apolin qui fit la nue : Mahom qui de grâce reluit vous accroisse honneur : A Juppiter vous recommande : Juppin qui est le roy des roys vous accroisse honneur. »

mœurs du temps. La résignation des victimes, l'expression de leur foi ardente et de leur confiance en Dieu, au milieu des vociférations, des injures et des forfanteries, des gouailleries odieuses des bourreaux, constituent un spectacle effroyable, mais qui devait puissamment remuer la foule. Cela fait penser à certaines scènes du XVIe siècle : quelques-unes des exécutions des protestants en place de Grève ont dû donner lieu à des scènes analogues.

Avec ce système d'exactitude que nous avons signalé, et l'attention à ne négliger aucune des indications du texte, le nombre des personnages du Mystère devait être considérable. On n'en compte, en effet, pas moins de quarante-quatre (1), et l'auteur, du reste, ne s'est pas même contenté de ceux qu'il rencontrait dans la légende. Il a donné à Olibrius trois serviteurs, César, Alexandre et Gaspar. Il a donné un nom à son

(1) En voici la liste complète :

Theodosien.
La chambrière.
Theotimus.
Le laboureur.
Venisse.
Cesar.
Malquet.
Brandin.
Dieu le père.
Michel.
Le ij piteux.
Le dragon.
Belzebuth.
Sathan.
Belial.
Le ij converty.
Le iiij converty.
Le vj converty.

messager, il l'appelle Galopinet, en souvenir de la chanson de geste et du Miracle de saint Nicolas; il lui donne un rôle que nous signalerons tout à l'heure. La légende ne nommait qu'un bourreau, Malcus, le Mystère le conserve sous le nom de Marchus, mais il en ajoute trois autres, Vivant, Brandin et Malaquin. Il a huit *convertis*, représentants de ces multitudes gagnées par l'exemple de Marguerite à la foi du Christ, qui prennent tour à tour la parole, ou pour mieux dire se répètent tour à tour. Il a deux *piteux*, sans doute de *bons pauvres*, qui nous représentent cette partie de la foule que touche le spectacle des souffrances de la Sainte, qui s'appitoient sur son sort, l'encouragent et la consolent, et implorent pour elle le secours de Dieu. On peut remarquer ici comme, instinctivement, le Mystère reprend quelques-uns des procédés de la tragédie

Le viij converty.
Berith.
La nourrice.
Marguerite.
Le geollier.
Vivant.
Le j piteux.
Coulombe.
Leviathan.
Le iij converty.
Le vij converty.
Le messagier de Lucifer.

Marchus.
La mère de Marguerite.
Le messagier de Theodosien.
Gaspar.
Malaquis.
Gabriel.
Le messagier d'Olibrius.
Lucifer.
Le j converty.
Le v converty.
Galopinet.
L'âme d'Olibrius.

grecque, et enferme en un groupe mathématiquement régulier telle ou telle incarnation de la foule, les huit convertis, les deux piteux, les quatre bourreaux, sorte de subdivision du chœur antique.

Dans son soin à n'oublier personne, le Mystère a fait un acteur de la colombe. Elle est la messagère de Dieu, elle apporte une couronne, elle parle. Le texte, malheureusement, ne nous met pas ici dans le secret des jeux de scène.

L'aûteur ne s'est pas contenté d'augmenter le nombre des personnages. Pour relever son œuvre, il y a fait entrer quelques-uns des lieux communs du *Mystère*, tels qu'ils avaient été consacrés par le mystère de la Passion, le plus remarquable de tous et le modèle sur lequel se façonnèrent superstitieusement tous les aûtres. Et ces additions ont, en général, un caractère particulier. Elles constituent généralement l'élément comique.

On sait, en effet, que les Mystères aiment à mêler aux scènes les plus terribles la bouffonnerie à haute dose. Sans doute, les auteurs voulaient ainsi donner toute satisfaction aux divers instincts de la foule, ne pas trop fatiguer son attention, et retenir en les amusant ceux à qui l'édification n'aurait pas suffi. L'école romantique, dans le temps où elle entreprenait avec tant d'ar-

deur une croisade pour cette alliance des deux éléments les plus opposés, et qui allait chercher des autorités et des exemples en Angleterre et en Allemagne, au lieu d'invoquer Shakspeare, aurait pu se réclamer des Mystères; elle était vraiment dans la tradition nationale.

Le Mystère de sainte Marguerite n'a pas manqué de mêler la comédie au drame. Il a pour cela des scènes d'enfer, Lucifer et ses suppôts, faisant assaut d'injures et de coups, les diables partant à la chasse des âmes, faisant buisson creux, et au retour outrageusement battus. Il a les bourreaux goguenards, faisant parade de leur force et de leur férocité, assaisonnant de lazzi et de facéties de haut goût les horribles supplices qu'ils détaillent avec complaisance. C'est une satisfaction donnée à cette partie du public qui suit les exécutions, aux habitués de la place de Grève. Du reste, le drame, en donnant tant de place aux bourreaux, ne faisait pour eux que ce qu'a fait de tout temps la peinture religieuse, aussi bien dans les miniatures naïves des missels et des livres d'Heures que dans les œuvres les plus savantes de la Renaissance et de la peinture moderne. Les bourreaux sont toujours là au premier plan, tenant une large place, à défaut de la parole, étalant avec orgueil des musculatures puissantes. Ce n'est pas seulement une occasion pour

le peintre de montrer sa science anatomique. Il y a là un contraste tout naturel, tout indiqué, à la fois physique et moral : d'une part, la force brutale faisant ressortir la délicatesse et la grâce des victimes ; de l'autre, la chair en face de l'esprit, l'humanité grossière toute de muscles et de sang en présence de l'humanité rachetée, relevée, idéalisée par la grâce. La présence de ces tortureurs a encore un autre intérêt, une force de démonstration : elle fait ressortir d'une façon saisissante l'héroïsme des victimes. Pour la foule surtout, le mérite du martyr est en raison directe de la violence du bourreau.

A propos de ces bourreaux, il y a dans l'auteur une intention dramatique, un désir de variété qui coupe heureusement ces scènes monotones. En présence de ce long martyre si vaillamment supporté, les bourreaux eux-mêmes s'attendrissent. L'auteur ici est sans doute averti par l'exemple de Malcus dans la légende. Aux sanglantes railleries succèdent les paroles de pitié ; et ce qui n'est pas moins *vrai*, l'attendrissement ne persiste pas, et la plupart meurent dans l'impénitence finale.

Pour ceux enfin à qui ces éléments de gaîté ne suffisaient pas, il y avait un personnage qui fait penser au *gracioso* de la comédie espagnole, et qui est spécialement chargé d'égayer la pièce, une

sorte de « valet ivrogne, » comme ceux dont Térence reprochait l'usage à ses rivaux. C'est Galopinet, dit l'aventureux, le messager d'Olibrius, qui ne se met jamais en route sans demander longuement conseil à sa bouteille. Mais l'auteur ne se contente pas de ces gaîtés. Il lui fait rencontrer un paysan avec lequel il entame un dialogue où il semble jouer aux propos interrompus, soit que le paysan joue l'idiot, ou plutôt que l'auteur se soit emparé d'une plaisanterie populaire qui s'est conservée en plusieurs de nos provinces avec de légères variantes, la rencontre avec le sourd qui veut faire semblant d'entendre, et qui, ne saisissant en réalité que la finale du dernier mot prononcé, fait de continuels quiproquos (1).

Et il paraît que la scène avait grand succès; car l'auteur la reprend plus loin. Galopinet, envoyé une seconde fois en mission, éprouve encore le besoin de consulter sa bouteille (2),

Mais que ie les puisse trouver,
Il me faut devant esprouver
Le vin qui est en ma bouteille,
Et puis ie courrai à merveille.

(1) V. Gaidoz et Rolland, *Melusine*, 1877, p. 173-174.

(2) Galopinet n'y manque jamais; plus loin encore, après avoir convoqué la foule au supplice des nouveaux convertis, il ajoute :

Je suis très-vaillant bouteiller ;
Je vays boire, car j'ay grand chault.

après quoi il rencontre un laboureur et le quiproquo recommence. As-tu vu passer nuls *gendarmes*, dit Galopinet, et le vilain répond qu'il s'est confessé à deux *carmes* qui lui ont dit de sauver son âme. Galopinet lui reproche de faire le mauvais plaisant (de trop s'abandonner à *farcer*), le vilain réplique en parlant du paradis, de ce que lui ont dit les carmes : « nul n'y entre qui ne le gaigne. » Galopinet irrité menace le vilain de lui donner un *horion;* oui, dit l'autre, je veux acheter votre *bâton* qui sera bon

A tuer tous les lymas
Qui gastent tout nostre courty.

Galopinet lui demande de nouveau s'il n'a pas vu les « tirans » passer, et le laboureur, parlant probablement de sa bêche, répond :

Pardieu sire elle est d'acier
Je besce la plus dure terre.

GALOPINET.

Je te fourbirai ton *échine.*

LE VILAIN.

Je ne puis faire bonne *mine*
Si je ne bois premièrement.

Galopinet se fâche décidément et la séance finit encore par des coups de bâton.

L'auteur a fait encore à son texte une addition d'un autre caractère. La légende se termine avec la mort de Marguerite et de Malcus, la récompense que Dieu accorde à la vierge et le pardon de son bourreau. Mais, pour l'auteur du Mystère, cela ne suffit pas ; la moralité n'est pas complète encore. Il a montré la récompense accordée aux bons ; pour achever l'enseignement, il faut qu'il fasse assister le public à la punition des méchants; après le ciel, il ouvre l'enfer.

A côté du bourreau touché et repentant et pardonné, par un contraste édifiant, où probablement il s'inspire de l'histoire du bon et du mauvais larron, l'auteur a voulu nous montrer la fin épouvantable des mécréans qui persévèrent dans leur impénitence. Malaquin, Vivant et Brandin, Olibrius et Galopinet meurent en désespérés en se vouant aux diables, qui acceptent avec empressement l'offrande avec leurs gaîtés ordinaires.

Cette mort des persécuteurs, horrible et grotesque à la fois, devait avoir le plus franc succès auprès du bon public qui, de tout temps, s'est pris naïvement à détester le *traître*, et tient à voir sa punition avant de se retirer. Elle contentait sa conscience et elle l'amusait, double satisfaction également chère à la foule.

Cependant le Mystère ne laisse pas le public sous ces funèbres impressions. Mieux inspirés que leur maître, instruits par l'exemple de sa mort, les conseillers les plus intimes d'Olibrius se repentent de la part qu'ils ont prise aux persécutions, surtout à la mort de Marguerite. Ils viennent confesser leurs fautes au bon Theotimus et solliciter le baptême. Ici encore l'auteur est resté fidèle à son texte. En effet, dans le récit latin d'où est sortie toute cette famille littéraire, pieuse légende, cantique et Mystère, c'était Theotimus lui-même qui, pour donner plus d'authenticité au récit, venait en quelque sorte, en finissant, le signer lui-même, déclarer qu'il avait été le témoin oculaire de toutes les scènes, et raconter les derniers honneurs qu'il avait rendus à la Sainte. C'est ainsi également que, par une naïve reproduction du texte latin de la légende, s'achève le Mystère. C'est Theotimus qui le clôt en annonçant les honneurs qu'il va rendre à la Sainte et en entonnant le *Te Deum laudamus*.

Comme le Mystère de sainte Marguerite est fort peu connu, qu'il n'en existe qu'un seul exemplaire, et que, comme nous l'avons dit, il a été ignoré de la plupart de ceux qui ont fait l'histoire complète de notre vieux Théâtre, nous en donnerons dans nos *Notes* une analyse détaillée. Quelles qu'en soient les faiblesses, il est toujours in-

téressant de voir comment un récit s'est traduit en drame.

L'imprimerie s'empara vite de l'histoire de sainte Marguerite. M. Brunet (*Manuel du libraire*) (1) en signale jusqu'à huit éditions. Il est difficile de déterminer la date de la plus ancienne, plusieurs d'entre elles n'en portant aucune. Elles doivent être de la fin du XVe siècle et du XVIe. C'est une refonte, à la portée du temps, du poème que nous connaissons. On l'y reconnaît aisément, mais il est souvent remanié et abrégé. L'exemplaire que nous avons eu entre les mains (2) ne contient que 480 et quelques vers ; ainsi la dernière prière de la Sainte, l'énumération des grâces qu'on attend d'elle, sont très-écourtées. La version est très-incorrecte, à chaque instant on rencontre des vers faux (3).

Nous avons dit que le Mystère avait été imprimé à son tour. On croit que la première édition en fut faite par Alain Lotrian en 1540, in-8° gothique (4). Elle fut reproduite quelques années

(1) V. Brunet, *Manuel du libraire* (6e édit., t. V, col. 1202).

(2) V. Bibliothèque nationale, réserve H, 1765 : *La vie de Madame sainte Marguerite, vierge et martyre, avec son antienne et oraison*, 11 fos de 22 vers à la page.

(3) Nous en reproduisons le début dans nos *Notes* pour en donner une idée.

(4) *Le Mystère de sainte Marguerite, vierge et martyre, fille de Théodosien*, à XLIV personnages.

plus tard, probablement en 1579. C'est l'exemplaire de la Bibliothèque nationale.

Enfin, la légende s'est transmise jusqu'à nos jours sous une dernière forme, celle d'un cantique d'une rédaction tout à fait populaire (1).

Cependant notre vieux poème, après avoir été mis en provençal (2), avait fait le tour de l'Europe; il avait été traduit à peu près dans toutes les langues du moyen âge en prose et en vers.

Il en existe de nombreuses versions allemandes sous les deux formes (V. une version en prose éditée par M. Holland, *Die legende der heiligen Margarete altfranzösisch und deutsch her, von W. L. Holland,* Hannover, 1863). On en connaît d'autres en néerlandais, en anglais, en italien, en espagnol (V. W. Holland, *Die legende,* Introduction, p. XIII; G. Paris, *Vie de saint Alexis*, p. 339).

La Renaissance éprouva le besoin de raconter l'histoire de la Sainte dans un latin qui satisfît mieux ses instincts cicéroniens et virgiliens que

(1) V. la *Vie de sainte Marguerite, vierge et martyre*, extraite des *Fleurs des vies des Saintes*, in-18, 10 pages. Buffet, Charmes et Pellerin Epinal, s. d. Cité en grande partie par M. Ch. Nisard, *Hist. des livres populaires*, t. II, p. 189.

(2) Le texte provençal a été publié en 1875 par M. le docteur Noulle dans les *Mémoires de l'Académie* de Toulouse.

les récits que nous avons feuilletés. Deux de ses poètes les plus fameux, deux italiens, Baptiste Mantouan (1) et Vida (2) ont chanté sainte Marguerite.

Ce pourrait être l'objet d'une étude des plus piquantes, au point de vue de la langue et de la littérature, que de rapprocher leur œuvre aimable, élégante, d'une élégance toute savante et toute classique, de notre manuscrit du X^e^ siècle en son latin barbare et de nos vieilles et naïves légendes.

Le Mantouan a résumé la vie de la Sainte en quatre vers. Ce latin correct, ces termes païens appliqués à la Sainte, ces allusions discrètes et de formes académiques au récit de la légende, nous dépaysent tout à fait et enlèvent toute date et toute physionomie à ces faits. « C'est le jour, nous dit l'auteur italien, où celle que sa beauté faisait la première entre les vierges d'Assyrie, après les épreuves du fer, après les horreurs et les ténèbres de la prison, après la défaite des mânes stygiens sous leurs divers déguisements, vit s'écouler avec son sang sa vie en sa fleur. »

(1) *Baptistæ Mantuani Carmelitæ theologi.— Liber de sacris diebus, ad Leonem X.* — Lyon, solertia, Stephan. de Basignana, chez Bernard Lescuyer, 1516.— Liv. I, Julius, au début, *De sancta Margarita.*

(2) V. *Marci Hieronymi Vidæ Cremonensis, Albæ episcopi, poemata quæ extant omnia*, tom. II, pars III. Londres, 1732, p. 164 et 166, hymnes 30 et 31.

L'hymne de Vida (1), plus étendu, d'une forme plus élégante, produit une impression analogue, mais plus frappante encore. C'est une des sensations littéraires les plus curieuses que l'on puisse imaginer. En même temps il offre cet intérêt de savoir comment le lettré de la Renaissance va se comporter avec cette légende étrange, comment il saura en éluder les passages les plus difficiles, tout en y faisant de suffisantes allusions, comment l'habile poète saura *transposer*, dans sa langue demi-païenne, ces idées, ces peintures, qui ont un accent si prononcé, quelle physionomie nouvelle elles vont prendre dans cette imagination de la Renaissance. On a bien en le lisant une vague idée qu'il s'agit un peu du même personnage et des mêmes événements ; mais ils ont pris un tout autre aspect et une tout autre couleur. On se sent tout à coup transporté dans un tout autre pays. C'est un autre ciel, une autre lumière, un autre monde, et on ne sait pas bien quel est ce monde. A la forme toute virgilienne, au genre du développement, à la façon dont la phrase se déroule en périodes harmonieuses et bien cadencées, dont les idées se succèdent, on a l'impression qu'on est dans l'Elysée de Virgile. La pièce est dédiée à Marguerite. Mais est-ce là

(1) C'est comme desservant nouvellement nommé de l'église consacrée à la Sainte qu'il a composé ces vers.

la Marguerite de la légende? Dès les premiers vers, le poète l'appelle déesse (*Diva*, *divinisée*), déesse et nymphe. « La renommée s'est attachée à ses pas et l'a suivie parmi les nations, etc. » Le dragon grotesquement monstrueux de la légende est devenu un dragon classiquement correct, se dressant dans un bel héxamètre qui est l'écho lui-même d'un vers fameux de Virgile :

*Squamigerum, ingentem et cristis capita alta ferentem.*

la tarasque ou la gargouille de Rouen a fait place au monstre académique de Racine, dont la croupe se recourbe en si mélodieux alexandrins. Le brutal Olibrius, ici, n'est pas même nommé. C'est, comme dans l'opéra italien, le cruel tyran, « le tyran insensé. » Comme nos héros de tragédie, « il *brûlait des feux* allumés par la Sainte, enflammé d'amour il souhaitait son hymen (1). » Cette histoire, qui n'est que terrible dans la légende, le poète latinisant l'égaie de toutes les grâces galantes que lui peuvent fournir ses souvenirs classiques : « On ne trouvait pas une semblable beauté dans toutes les cités de l'Arménie, et cependant, dans les cités de l'Arménie, beaucoup de beautés étaient en renom. » Mais Marguerite, « dédaignant les mortels hyménées,

(1) Optabatque tuos thalamos.

*brûlait* d'un feu céleste et de l'amour *du roi des habitants des cieux.* »

On le voit, c'est comme un pari ingénieusement soutenu jusqu'au bout de ne jamais sortir de la langue du temps d'Auguste, de ne pas prononcer le nom du Christ en racontant cette histoire chrétienne. Le poète, sans cesse, pensera à la légende, il la côtoiera tout entière, mais il ne la racontera pas. Il procède continuellement par allusion. Les auditeurs, du reste, la connaissant, il n'a qu'à réveiller leurs souvenirs en se servant des termes les plus choisis, les plus classiques, de manière à évoquer aussi, chemin faisant, toute sorte de souvenirs antiques. C'est une canonisation de forme nouvelle, il arrive à faire à la Sainte, sans trop d'invraisemblance, une place sur l'*Olympe.* Le mot y est expressément, il termine le récit de son admission parmi les bienheureux. Je vais essayer d'en donner une idée, tout en rappelant combien le français est peu en état de rendre ces nuances, de garder cette marque païenne que ce latin imité de l'antique porte si bien :

« Le roi des cieux lui a aussitôt accordé de régner aux rivages éthérés où habitent ces peuples heureux, à jamais délivrés de la mort, où ils repaissent leurs regards de la vision souhaitée de la divinité infinie, ce qui est l'immense volupté

des immortels (*superum*). C'est là qu'est ta demeure élevée, là que tu habites délivrée de la lourde et grossière enveloppe du corps, les royaumes mortels sont sous tes pieds : mêlée aux vierges habitantes des cieux, tu t'avances à travers les airs et les constellations de l'Olympe supérieur. »

« Lorsque la reine du pôle étoilé appelle ses chœurs et son cortége de fête, et qu'on voit accourir à son appel mille matrones et les jeunes filles ceintes de l'olivier fortuné, là où est plus en fête la plage éclatante du ciel intérieur, tu viens toi-même, remarquable entre toutes, *Nymphe*, ornement du ciel, très-belle Marguerite. Le chœur tout entier te suit, toutes les matrones sèment devant toi les lis éclatants de blancheur, sous tes pieds les narcisses rougissants, et ceignent ta tête de guirlandes odorantes, etc. »

On voit qu'ici le nom de Marie n'est pas plus prononcé que celui du Christ ; elle est « la reine du ciel constellé, la mère du Roi éternel, la maîtresse de l'air élevé. »

De même, lorsque plus tard Vida célèbre les grâces particulières accordées par la Sainte, sa protection pour les femmes en couche, il l'appelle « une autre Lucine, *ipsa faves Lucina* : Salut, Vierge, honneur des habitantes des cieux qui n'ont pas connu l'hymen. »

Tout ceci fait penser involontairement aux Odes soi-disant religieuses d'Horace, où il raconte, demi-sérieux et demi-souriant, quelqu'une des vieilles traditions mythologiques, surtout quand il a affaire à quelque récit de mythologie galante, comme par exemple celui de l'*Enlèvement d'Europe.*

Cependant, il ne faudrait pas s'y tromper. Ici, comme en mainte œuvre de cette date, le Paganisme n'est souvent qu'apparent. C'est la forme qui est trompeuse, mais le sentiment est sincère. Ce qui rend ces étrangetés de ton doublement piquantes, c'est que l'auteur semble convaincu en sa vénération. C'est l'impression qui se dégage invinciblement d'une autre petite pièce qui fait suite à celle-ci. Rappelant à la Sainte qu'il a fait rebâtir en marbre son sanctuaire ruiné par le temps, Vida lui demande en récompense, non point des richesses ni des honneurs, ni une longue vie ; il la prie seulement « d'intercéder auprès de Celui dont elle a gagné la faveur, par l'effusion de son sang et par son éternelle virginité, de faire que Vida le retrouve protecteur à ses derniers moments, et que lui-même soit toujours pieux entre ses pieux adorateurs. »

*Illius inque piis sit pius usque choris.*

Il termine par une invocation chaleureuse, qui donne à la pièce un caractère touchant de patriotisme. « Viens à notre aide, exauce notre prière. Vois comme ces bords fortunés de la riche Italie sont asservis sous le joug de l'étranger : comme des ennemis, sans cesse renouvelés, entretiennent sur nos frontières une guerre éternelle, et ne peuvent abandonner l'Italie terrassée. Nous cependant, épuisés, nous sommes la proie d'un vainqueur inique. Nous voyons nos champs livrés à la dévastation, nos pénates souillés de sang ; les fertiles sillons sont laissés en friche, les laboureurs épouvantés ont pris la fuite en toute hâte. Oh ! accorde à nos concitoyens de revoir enfin la lumière. Que nos peuples retrouvent leur ancienne valeur, que déposant des armes fratricides, ils vivent en paix entre eux, qu'ils s'unissent pour combattre ensemble le fléau commun et pour chasser loin de leurs frontières un ennemi sans pitié. »

---

Nous publions d'abord le texte de Wace, d'après le manuscrit de Tours. Nous avons dit combien il présentait d'incorrections. Nous avons cru devoir essayer de les redresser (1). Mais

(1) Nous n'avons pas cru non plus devoir respecter le caractère hybride du texte. On y trouve, en effet, sans cesse côte à côte des

toutes les fois que nous l'avons fait, nous avons soigneusement reproduit, dans les notes au bas de la page, le texte du manuscrit.

Nous publions dans nos *Notes* le texte du ms. 19525, qui, avec la version provençale (1),

formes normandes et des formes françaises. On y reconnait un texte normand reproduit par un copiste français, peu soucieux de l'unité de rédaction. Il écrit tantôt *voi* et tantôt *vei*, ici *doit* et à côté *deit*, etc.

(1) La version provençale présente, en effet, de grands rapports avec le texte de Wace et le ms. 19525, tandis qu'elle s'éloigne souvent de l'autre rédaction. Pour n'en citer que quelques exemples pris au hasard, la version moderne, après les scènes de la prison, passe tout de suite à l'exécution par l'épée. Les trois autres parlent de supplices par le feu et par l'eau. La longue prière où Marguerite réclame de Dieu des grâces toutes spéciales pour ceux qui recourront à son intervention est dans la rédaction moderne adressée à Jésus-Christ, dans les trois autres à Dieu omnipotent. Quand il est question des malades guéris au tombeau de la sainte, les trois versions, et particulièrement 19525 et le texte provençal, ont des expressions identiques, tandis que les autres versions s'en éloignent. Wace dit :

*Tuit li enferm* qui la tocherent
E *sain* et sauf s'en retornerent.

Et 19525 :

Donc sont *enferm* iloec venu
Non puissant e cuntrait e mu
E erraument tut *sain* en erent

et la version provençale :

Vengron horbs, sex e mutz,
*Contrayt*, glocs, maladobatz ;
Totz *partiro* d'aqui *sanatz*.

La version provençale est même la seule à reproduire certains détails qui sont dans Wace et qui étaient dans les vieux manuscrits latins ; par exemple (v. 154 de Wace et 363 de la v. prov.) l'allusion

peut le mieux aider à combler certaines lacunes du texte de Wace. Ces trois rédactions ont, en effet, de grands rapports. Elles constituent une famille distincte qui s'est étendue assez loin. Wace en est le père ; un des rejetons appartient à l'Angleterre normande, l'autre au midi de la France.

Nous donnons à côté de ce texte une version quelque peu différente, qui semble être plus moderne et avoir une autre origine (1).

à certains livres mystérieux et (v. 159-172 de Wace et v. 379-388 de la v. prov.) l'histoire des démons de Salomon et les paroles de la sainte. Elle est la seule aussi avec Wace qui, après la grande prière de Marguerite, à la venue de la colombe, nous dise que tous les assistants tombent à terre épouvantés, etc. A cause de tous ces rapports avec Wace, nous donnons aux Notes le début du poème provençal qui était peut-être une imitation du sien. Il est à remarquer que certaines parties de ce début ressemblent beaucoup, pour la pensée et pour la forme, au début du *Roman de Troie*, œuvre d'un autre trouvère anglo-normand, contemporain de Wace.

(1) On a publié en Allemagne, il y a quelques années (*), un texte français de la *Vie de sainte Marguerite.* Mais l'éditeur n'a eu à sa disposition qu'une copie (**) d'un texte très-défectueux, œuvre d'un scribe assez négligent et peu familier avec notre langue et les règles de notre versification (***). Il n'a pas lu les autres versions. Il

(*) V. *Die Legende der heiligen Margarete, altfranzösisch und deutsch... von Wilhelm Ludwig Holland*, Hanover, 1863.

(**) Il n'a pas même pu, c'est lui-même qui le dit dans sa Préface, comparer la copie avec l'original. Il ne sait pas l'âge du manuscrit, etc.

(***) L'éditeur a essayé de corriger son texte et le fait quelquefois avec succès ; mais j'ai pu encore y relever 75 vers faux sur 571 que contient le morceau. La rime y est souvent détruite et les altérations qu'elle subit constituent parfois

Pour l'établir, en dehors du manuscrit de Tours, du ms. 19525 et du ms. 14977, que nous écartons pour les raisons exposées plus haut, nous avons eu à notre disposition onze manuscrits (neuf à la Bibliothèque nationale, deux à l'Arsenal), dont un du XIII[e] siècle, deux du XIV[e], sept du XV[e] ou du début du XVI[e], dont un, le ms. 1555, appartient au début du XV[e] siècle, presque au XIV[e]. Nous les indiquons ici d'après l'ordre des numéros, en désignant chacun d'eux par une lettre.

A. Ms. 1555, des toutes premières années du XV[e] siècle ; plusieurs fois décrit. Notre texte se trouve n° 21, f[os] 144-154.

B. 1801, XV[e] siècle. — n° 6, f° 65, un seul feuillet.

ne connaît le fragment de Wace que par les quelques mots qu'en a dits M. du Méril.

En outre, il n'a pas eu sous les yeux les sources latines. Il ne cite que Mombritius, l'écrivain du XV[e] siècle, qu'il ne connaît même que par les citations qu'en ont données les Bollandistes. Ce qui fait qu'il ne peut apprécier bien pertinemment l'exactitude de nos traducteurs. Il est réduit à la *supposer* (V. sa Préface, p. IX).

de graves fautes de langue. Il y a des lacunes qui parfois altèrent le sens et parfois le dénaturent en le détruisant tout à fait. Cette copie, du reste, a beaucoup de rapports avec notre manuscrit E.

Quelques-uns des renvois de M. H. à des livres français, par exemple, *Les Manuscrits français*, etc., de M. P. Paris, ne sont pas exacts. Il a tort de donner comme une version en prose le ms. de la Bibliothèque nationale 7011. Le manuscrit ne contient que des figures avec des litanies.

C. 1809, XIVe siècle.—La vie de la Sainte, écrite sur vélin, se trouve reliée au milieu de pièces sur papier, d'une autre date (XVe siècle), et d'un autre caractère. — Une miniature et lettres ornées, n° 3, fos 37-64.

D. 2162, vélin, XIIIe siècle. — fos 115-119.

E. 2466, n° 1, fos 1-26, XVe siècle.—Vélin, 9 miniatures assez soignées à 2/3 de page, vignettes, larg. 0,10 cent. sur 0,15 de haut (1). Il se termine par un office de la Sainte (2).

F. 19526, petit in-4° de la première moitié du XIVe siècle; porte en tête une petite miniature toute semblable à celle du ms. 1809.

G. 24863, ancien fonds St-Victor, n° 656, XVe siècle ou début du XVIe.

H. 24957, début du XVIe siècle (fonds Gaignières 29e), a été copié pour l'usage particulier de Madame Marguerite de Lorraine, duchesse

(1) Le plus élégant de tous. C'est un livre de famille, sur les trois feuillets de garde on a inscrit toutes sortes de mentions intéressantes pour les propriétaires. On y lit tout d'abord que le 19 octobre 1578, Jehan de Caux a été marié avec Perrotte du Moutier, à 9 heures du matin. Le contrat du mariage a été passé le 12 août 1578, à huit heures du matin. Suivent les naissances dans la famille.

(2) Fol. 26. « Ora pro nobis beata Margarita ut digni efficiamur gratia Dei. Deus, qui beatam Margaretam ancillam tuam hodierna die per martyrii palmam ad celos pervenire fecisti, presta quesumus ut ejus exempla sequentes ad te valeamus pervenire. Per Christum dominum nostrum. Amen.

Init. sancti Ev. sec. Joann. — In principio erat verbum, etc. »

d'Orléans, morte en 1521. Il offre treize grandes miniatures. Olibrius y est représenté avec une barbe blanche.

I. Copie faite au XVIII$^e$ siècle (Collection Mouchet, t. XLI), qui est, nous dit-on, la reproduction d'un ms. de M. de La Clayette. On y voit, après la mention de Theotimus, nommé ici Theocunus, que c'est un certain *Fouques*, qui est l'auteur de la copie, qui l'a, dit-il, *translatée.* Faut-il prendre ce dernier mot à la lettre ? Aurions-nous ici vraiment le nom d'un *auteur* et non celui d'un simple copiste qui veut se faire valoir ? Fouques aurait-il refait sur le texte latin une nouvelle traduction de la légende ? Dans le premier cas, nous serions ainsi loin de l'anonyme si longtemps gardé par notre poème ; nous aurions déjà deux noms pour deux versions différentes : Wace et Fouques. Quoi qu'il en soit, nous trouvons ici une rédaction parfois un peu libre, mais toujours analogue au fond.

J. A tous ces textes, il faut joindre ceux que nous fournit la Bibliothèque de l'Arsenal. Le n° 3642, XV$^e$ siècle, petit in-8°, avec une miniature d'un caractère très-moderne, la Sainte sortant du corps du dragon, 25 ff. de 14 vers à la page + 5 vers = 700 vers, commence par les mots traditionnels :

Après la sainte Passion,

arrange un peu la fin :

*Ce nous ottroit* père et fieus
Et Saint-Esprit en unité
Une, divine,
Aux trespassez fasse mercy
Amen. Dieu le ottroye ainsi.

K. N° 3643, fin du XV° siècle, in-4°, 20 ff., 16 vers à la page = 608, commence par :

Après la saincte Passion

finit par :

La mit en Paradis tout droit
Dittes amen, que Dieu l'ottroit.
Amen.

Tous ces manuscrits (en dehors de Wace, du ms. 19525 et de la version provençale) semblent provenir d'une source unique, d'une rédaction qui doit dater des premières années du XIII° siècle. Ils offrent les plus grandes analogies. Nous nous sommes arrêté de préférence au ms. 1555 A, parce qu'après une comparaison attentive, il nous a

paru plus complet et meilleur que les manuscrits d'une date antérieure C, D et G. Quoique D en particulier fût du XIII^e siècle, nous ne l'avons pas pris pour base de notre édition, parce qu'il est l'œuvre d'un copiste beaucoup moins soigneux. Il abrége souvent, il a des lacunes, il omet des vers ; il en est d'autres qui ne riment pas, parce qu'il a changé des mots : d'autres fois, au contraire, il glose, il paraphrase ; on y trouve des redites à l'infini. Il a d'ailleurs des rapports avec A. Il a comme lui une langue un peu composite, portant des traces de deux dialectes ; seulement il en combine les éléments d'une façon toute opposée. Du reste, à cause de sa date, nous avons donné soigneusement dans nos *Notes* toutes les variantes qu'il peut offrir. On pourra ainsi, si l'on veut, le reconstituer tout entier. E est plus incorrect encore : il a beaucoup de vers incomplets, beaucoup de lacunes. Il ne connaît pas bien l'ancienne langue et dénature les vers en voulant les corriger.

Le ms. A a été plusieurs fois décrit, et on a signalé le caractère particulier de sa langue (1). On y trouve des traces de deux idiomes, des

(1) V. ce qu'en dit M. L. Pannier à la suite de la *Vie de saint Alexis*.

formes normandes et des formes picardes. Il semble osciller entre les deux dialectes. C'est évidemment la langue d'une Marche, d'un pays frontière touchant à deux provinces, leur empruntant quelque chose à toutes deux. Cela s'appliquerait assez bien à la situation de Gisors, placé aux limites de la Normandie et de l'Ile-de-France, sur la rivière qui les sépare, près de cette partie de l'Ile-de-France qui confine à la Picardie et qui en a déjà quelque peu la langue. Nous avons vu que sainte Marguerite y était particulièrement en honneur (1), qu'elle avait dans le voisinage de la ville une église renommée (2). C'est peut-être pour y appeler les fidèles et aider à sa prospérité que le poème que nous connaissons avait été composé et comme entretenu par de nombreuses reproductions. Nous aurions ainsi dans notre texte la plus authentique des versions qui se débitaient sur le lieu même. C'est une simple hypothèse sur laquelle nous n'insistons pas autrement.

Nous l'avons corrigé à l'aide des autres ma-

(1) N'était-ce pas par suite de cette dévotion particulière qu'une princesse qui portait ce nom de *Marguerite*, la Marguerite de Lorraine, duchesse d'Orléans, que nous signalions tout à l'heure comme ayant possédé un de nos manuscrits, le ms. H, fondait à Gisors un couvent (1610).

(2) Il y avait une maladrerie sous son invocation entre Gisors et Brie-le-Château.

nuscrits ; nous donnons dans nos notes les variantes essentielles qu'ils présentent.

Nous avons joint à ces textes des fragments du ms. latin 7002, des fragments de la traduction française du ms. 411 et du texte imprimé du XVI[e] siècle, pour qu'on puisse juger du ton de chacune de ces rédactions. Nous y avons ajouté des citations étendues du *Mystère*.

---

# LA VIE

DE

# SAINTE MARGUERITE

**Par WACE**

(Manuscrit de la bibliothèque de Tours.)

---

Nota. — Nous avons déjà dit que le texte du manuscrit de Tours était si fautif, que nous avions cru pouvoir essayer de le restituer, et en corriger quelques passages pour en rendre la lecture plus facile. Mais nous avons soigneusement reproduit en note toutes les leçons que nous corrigions, en les marquant de la lettre T.

. . . . . ist un grief torment,
Batre sa char espessement,
Que l'entreille que iert el cors
Par les plaies pareut dehors.
Tant fu batue longuement

V. 1. On voit combien est incomplet le manuscrit de Tours. Il y manque l'introduction, le récit de la naissance et de l'enfance de la Sainte et celui de ses premières épreuves, des premiers supplices endurés par elle.

Que le cors ot trestot sanglent,
Puis fu en la chartre menée,
Tote sole fu enfermée.
Donc fist signum crucis sor sei,
Ce est li signes de nostre lei;
Don comança ceste oreison :
« Deus qui ne vols rien se bien non,
Veirs jugierres, veire lumiere,
Oing mes plaies, oi ma priere.
Je n'ai seror ne je n'ai frere,
Ne nul enfant n'ot plus ma mere
Qui me porta; or m'a guerpie :
Tu, sire, ne me guerpir mie. »
Olinbrius e lautre gent
Qui molt erent au torment,
Quant il veient de la char tendre
De totes pars le sanc espandre,
Lur oilz e lur chières covreient,
Que esguarder ne la poeient.
Lors vint li reis devant li dreis :
« Porquei ne m'aimes ce que deis ?
Porquei n'as tu merci de tei ?
Fai ce que vuoil, e si me crei.
Nos deus aore bonement
Ains que muires si marement :
Se vols vivre fai mon talent. »

V. 7. T. *Puis en fu en.* — 12. T. *vols.* — 15. T. *seror* est effacé. — 17. T. *Je n'ai... enfant.* — 18. T. *mais tu.* — L'infinitif avec la négation a ici la valeur d'un impératif. On en retrouvera des exemples plus loin. C'est une formule familière à Wace. C'est encore aujourd'hui la forme de l'impératif italien. — 23. T. *covreent.* — 24. T. *poeent.*

Cele li respont hardiment :
« Se mon cors feiseit ton talent,
M'arme en ireit en fuec ardent.
Ma char voil que seit tormentée,
Que m'arme seit el ciel sauvée. »

Li deables leva donc sus :
« Ne m'angossier, dist il, ja plus ;
Marguerite, lai me a tant,
Que ne me voises plus sivant ;
Quar je te vei en oreison
Manable et en afflicion.
Mon frère t'enveiai Rufum
Qui en samblance ert de dragon :
Vint sa a tei qui te sorprist ;
Mais tu l'as par la cruiz occis,
Ton venjement as de lui pris.
De moi te pri tant solement,
Que ne m'ocies ensement.
Donc l'a la virgne as cheviaus pris,

32. T. *Ce le.* — 33. T. *faiset.* — 36. T. que = afin que. — Après ce vers il y a une lacune évidente. Le ms. A place là 125 vers, de 193 à 318. V. plus loin aux *Notes*. — 38. angossier = angoisser, tourmenter : l'infinitif pour l'impératif, comme plus haut. — 42. Nous avons ajouté *et*. Manable veut dire : qui demeure, constante. Afflicion signifie mortification, pratique pieuse, prière. Ce sens du mot est donné plus loin par le vers 287 : *donc se mist en afflicion.* — 45-50. Il y a ici, dans le ms., un trouble évident, une interversion considérable. Il doit manquer un vers après le 45ᵉ. Notre vers 50 se trouvait le 48ᵉ ; ce qui interrompait tout à fait la suite des idées et rendait le passage inintelligible. — 46. T. *occist.* — 47. T. *prist.* — 48. Le vers 50, dans le ms., se lit ainsi : *donc la virgene as cheviaus prist ;* ce qui donne un sens absolument contraire à celui du latin. Après le vers 50, il manque un vers pour la rime. — 49. T. *ocis.*

Contre terre l'a jus plaissé,
E sor le chief li mist le pié,
Puis dist : « dragon, or aies pais ;
Ne t'entremettre tu jamais
De tolir ma virginité :
Je suis espose Damne De. »
Dedenz la chartre o ele esteit
O le dragon qu'ele teneit,
Ne n'aveit pas encor tot dit,
Quant le solail resusir vit,
Sus el ciel vit la cruiz de Crist
O sist la columbe qui dist :
« Benéurée virgne es tu,
Marguerite, que as vencu
Le dragon que crever feïs,
E cist que soz tes piez as mis.
Por ce que ta virginité

51. T. *encontre.* — 58. T. *que le.* — 59. T. *nen avoit.* — 61. T. *la.* — 62. T. *fist.*—63. T. *virgene.* Cette forme, que nous retrouvons plusieurs fois dans le ms., y est le plus souvent trop longue pour le vers. La forme *virgne*, au nominatif, nous est donnée par Wace lui-même. Elle est à chaque instant dans sa *Vie de Notre-Dame* (V. l'édit. de MM. Mancel et Trébutien, et celle de M. Luzarche). On la retrouve treize fois dans onze vers consécutifs. Nous la retrouvons dans la rédaction en vers du ms. 19525 et dans une suite de sermons normands en prose contenus dans le même volume. V. aussi *Le Livre des Psaumes.* — 48. Tunc S. M. virgo comprehendit demonem per capillos suos. — 51. Defixit eum in terra, — 52. Et posuit pedem suum super cervicem ejus.—53. Et dicebat ei : cessa jam de mea virginitate. —56. Ego dominum habeo adjutorem Deum. — 59. Et dum hæc diceret. — 60. Subito lumen refulsit in carcere. — 61. T. la sus. — Et Crux Christi videbatur usque in cœlum,—62. Et columba sedebat super ipsam crucem et dicebat : — 63. Beata es Margarita. — 64. Quæ draconem occidisti. — 66. T. *te.* — 67. Quæ virginitatem desiderasti.

As donée à Damne Dé
E tos tens as Deu en memoire
Est ta corone preste en gloire
En paradis o il t'atent;
N'i a negun encombrement. »
  Quant Marguerite ce oï
A Damne Dé graces rendi,
Au deable se retorna,
Hardiement li demanda
Son nom li die e ses mestiers.
Cil respont : « Dame, volentiers :
Te dirai, dame, que vodras;
Mais tun pié que sor mon chief as
Fai un petitet alascher,
Que je puisse un poi alener. »
La virgene que cil prea
Un petitet son pié lascha.
« Belsabut, dist-il, ai à non.
Ne fai se mei conbatre non
Contre les homes de cest mont,
De quel mestier quil onques sunt.

70. Tibi parata est corona gloriæ.— 71. T. *oil.* En spectant te portæ paradisi.—74. Tunc agens gratias Domino beata Margarita.—75. Conversa ad demonem. — 76. T. *hardiment.* — 77. Dic mihi unde est natura tua.—78. Demon respondit : Deprecor te.— 79. T. *ce que.*— 80. T. *tum.* —80-81. Alleva modicum pedem tuum de cervice mea. — 81. T. *a aalascher.* — 82. Ut paulum requiescam, et enarrabo tibi nomen meum et opera mea. — 83. T. *que il.* — 84. T. *alascha.* — 84. Sancta autem puella sublevavit calcaneum suum de capite ejus et statim demon dixit.—85. Behel est nomen mihi. — 86. T. *faise.* Ce vers veut dire : Je ne fais que combattre. — 86. Ego multorum justorum labores, etc. — 87. Et ego contra omnes pugno.

Onc mais ne puis estre vencuz.
Mais tu me froisses mes vertuz.
Tu sole m'as tot avoglé
E mon frere Rufon tué.
Bien vei que Crist maint dedens tei :
Ton plaisir puez faire de mei.
Dès que tu crestiene fus
E que tu crestienté eus,
La celestial compaignie
Glorieuse el ciel as deservie.
Marguerite, e bele e gente,
A Damne Dé as mis t'entente ;
Signum crucis en tes deis as,
Par quei me venquis et lias.
Je sui cil qui toz jors sanz faille
O les bons homes fai bataille,
Lur oilz lur senz faiz oscurer
E lur saveir tot oublier.
Iceaux que truis dormant esveil
E de pecher lor doing conseil;
E quant je nels puis esveillier
En lur dormant les faiz pecher :

89. T. *one.* — 89. Et nullus potuit me vincere. — 90. Tu autem virtutem meam confregisti. — 91. T. *tu se le.* — 91. Et oculum meum ejecisti.—92. Et Rufonem occidisti.—93. Et nunc quia video Christum in te manentem. — 94. Facis quod tibi placet. — 95. Nunc ex quo cepisti celestem invocare Christum. — 100. T. *ta entente.* — 102. T. *par que.* — 103. Ego sum qui pugno cum justis.— 105. T. *e.*—105. Et obceco oculos eorum et obscuro sensus eorum.—106. Et facio oblivisci omnem celestem sapientiam. — 107. T. *es veil.* — 107. = J'éveille ceux que je trouve dormant. Et cum dormierint venio super eos et excito illos a somno. — 109. Et quos non possum movere de somno. — 110. = pendant leur sommeil. Facio illos in somno peccare.

E trestuit cil o ie ai part
Qui font et mon servise e m' art
Et qui me sert plus volentiers
Est plus mes privez conseilliers,
En celui fai je ma maison
Cui je ai tolu s'entention :
Quant sainte gent enferme vei,
Si m'en depars. Dame, par fei,
Marguerite, tu m'as vencu,
Ta preiere m'a confondu.
Hai! lais chaitif maléuré!
Une virgne m'a sormonté!
Se uns prodome vencu m'éust
Assez meindre honte me fust.
Merveile mei d'une meschine
Qui tant est povre e orphenine,
Qui surmonte son parenté
E pere e mere de bonté.
De bones vertuz aornée
Est la virgene à Crist donée :
La voiz de li e la menace
Deable lie e dragon chace.

111. T. *oie.* — 111. De illis dico in quibus porcionem habeo. — 112. = Et mon art. — 118. Confusus et vacuus discedo ab eis. — 119. A te hodie o beata Margarita superatus sum. — 120. Arma mea confusa sunt. — 122. T. *Quant une virgene m'a.* — 123. Si vir me vicisset. — 124. Non esset mihi cura. — 125-130. Sed ecce a tenera puella superatus sum et sum modo dolens quia pater tuus et mater tua socii mei fuerunt. Oh quam mirandum est quia tenera puella nos superat. Patrem et matrem et totam generationem suam reliquit et Christum secuta est, etc. — Il semble qu'ici le traducteur a lu : *superat patrem et matrem*, ou que son texte était ainsi rédigé. — 128. T. *surmonte.* — 129. T. *honte.* — 131. T. *la voiz.*

Molt vaut petit nostre vertuz,
Quant par virgene sui vencuz.
Donc respondi la virgne sage:
« Di mei, fait ele, ton lingnage
Et qui te dona poesté
D'enchacer si l'ancele De. »
Li deables li respondi :
« Marguerite, primes me di
Dont as tel sens e si fort fei?
Ne te celer encontre mei
Qui es e dont li menbre sunt. »
Marguerite brement respont :
« Ce que je sai est de Deu grace;
Son plaisir de mei fait e face. »
« Marguerite, fait-il, entent :
Ce que tu quiers dirai briement.
Nostre reis a nom Satanas,
Del ciel chaï en enfer bas;
Satanas a nom en enfer,
Qui el ciel ot nom Lucifer.
Nos lignages saveir porreis,
Se tu toz les livres saveis.

133. Vere virtus nostra nichil valet. — 134. Quod a parvula puella superati sumus. — 135. T. *par une virgene.* — 135. Vere S. M. dixit. — 136. Enarra mihi genus tuum. — 137-138. Quis precepit in sancta opera insidiari : — 139. Demon dixit. — 140. Dic mihi Margarita. — 141. Unde animi, unde fides tua. — 142. Unde vita tua et membra tua. — 143. T. *est.* Sunt quæ in te moventur. — 144. Sancta Margarita respondit : — 145. T. *virgene.* — 145. Gratia domini sum id quod sum. — 147. Demon dixit : — 149. Sathanas rex noster est. — 150. Qui projectus est de paradiso. 153. Invenies genus nostrum. — 154. In libris Iamnee et Membree.

Je n'en os plus o tei parler,
Quar je vei Deu o tei ester.
Sol itant te prie e requier
Que o ta main ne me voils tocher.
Mais un veissel pren et m'i lie
Cum Salomons fist en sa vie.
Dedens un veissel nos enclost;
Puis vint de Babiloine un ost
Qui Jherusalem essilla,
Et le veissel trestot brisa :
Trover quida argent e or,
O alcun grant riche tresor.
Quant nos de cel veissel eissimes
Par tot le mont nos espandimes.
Donc li dist Marguerite : « Tais,
N'ai mestier tu paroles mais;
N'ai mais cure de ton sermon,
Ne dis se trescherie non. »
Et quant cil ot ariere fui,
Dit la virgne « Ancele Deu sui. »
A tant la terre se entrovri,

155. Ego enim non sum ausus loqui tibi. — 156. T. *Deus.* — 156. Quia video Christum ambulantem circa te. — 157. Sed peto te. — 158. T. *me tocher.* — 158. Dimitte me modicum. — 159. T. *s'i lie.* — 159. Sed liga me in terra... — 160. Nam sapientissimus Salomon in vita sua.— 161. Inclusit nos in uno sarcophago (*alias* in unum vas). — 162. Tunc venientes homines babilonii. — 164. Et fregerunt ipsum vas. — 165. Putaverunt aurum invenire. — 167. Et tunc dimissi. — 168. T. *le monde*:—168. Ambulavimus per orbem terrarum.—169. S. M. respondit obmutesce..... et sile. — 170. T. *de ta parole mais.* — 170. Jam non audiam amplius verbum ex ore tuo. — 172. T. *tu ne dis.* — 173. T. *quant ce ot.* — 174. T. *virgene.*—Il semble manquer ici quelque chose. T. *Ce dit la virgene ancele sui.*—175. T. *terre entrovri.*

E li deables enz cheï;
D'iloc s'entorne li deables,
Quant n'i puet estre plus estables.
  Au tiers jor quant fu defremée,
Fu la virgne au prevost menée.
« Marguerite, dist-il, crei mei.
Reneie Jhesum e sa lei,
E tien la lei que nos tenons,
E crei le deu que nos creons. »
E Marguerite respondi :
« Tu devreies estre enemi
A ceauz ydiez que aores.
Si vils choses por quei enores?
Le rei del ciel deis aorer,
Que danner te puet e sauver. »
N'ot el prevost que corecier;
Marguerite fist despolier,
Puis el cheval amont lever,
E brandons entor alumer.
Cheval-fust uns tormens esteit
Où lom en chevalchons seeit.
Quant la virgne el cheval s'asit
E veit le fuec ardant e dist :
« Beau sire Deus, mon cuer esneie
Que n'i remaigne felonie. »
Olinbrius li a donc dit :
« Morir t'estuet jusqu'a petit.
Meis por quei te lairas morir

179. T. *jor fut.* — 180. Nous avons ajouté *fu.* T. *la virgene.* — 182. T. *renee.* — 189. T. *des.* — 195. Cheval fust = cheval de bois' chevalet, *equuleus* du texte latin. — 197. T. *quant ele.*

Quant tu te puez de mort guarir?
Fais ce que voil; je t'amerai. »
Dist Marguerite : « Ne ferai. »
Donc a fait cil fuec aporter,
Entor li brandons alumer :
De totes parz le fuec mis fu.
Meis sainz Espriz par sa vertu
Esteint le fuec e la chalor
Que la virgene n'ot dolor.
Donc la refist Olinbrius
Del cheval-fust descendre ius,
E piez e mainz li fist lier :
Le chief li fist avant plongier
En une cuve d'aigue pleine.
E Marguerite à quelque paine
Vers le ciel amont reguarda,
A Damne De se comanda :
« Deus qui partot as ta poissance,
Veirs sauvieres, veire esperance,
Veirs piliers de pecheors
Veirs Deus, veirs sire, veirs secors,
Veirs jugieres, veire justise,
A cui tote rien deit servise,
Espant, Deus, ta beneiçon
Sur ceste aigue par ton seint non,
E por icest batisement
De peché aie espurgement :
Fai saint Esprit del ciel descendre,
E mei de cest peché defendre.

209. T. *tote.*—214. T. *cheval descendre.*—223. T. *priez de pecheors.* — 225. T. *Voirs.*

Ronpz les lianz o ie sui mise,
Anceis que Mort m'ait si soprise. »
Ne avoit guaires plus dit de tant,
Ec vos une vertu molt grant:
Une columbe del ciel vint,
Corone d'or en son bech tint,
Sor la virgene dreit s'asist,
Après parla e si li dist :
« Marguerite, esta fermement,
La compaigne del ciel t'atent. »
Ec vos les lianz depécez
Dont mainz e piez aveit liez;
De la cuve la virgne issi,
A Damne Deu graces rendi.
Por les miracles qu' adonc virent
V. M. et C. en convertirent;
Senz les femes, senz les enfanz,
V. M. homes i ot creanz.
Olinbrius corecez fu
Que tant en vi crere en Jhesu.
Par son maltalent e par s'ire
Les comanda metre a martire;
Hors la vile les fist mener,
Les chiefs a fait à toz coper:
Illec furent por Deu amor
Decolé trestruit en un jor.
Molt orent bon baptisement:
Le sanc dont il furent sanglent
Lor fu ensi com baptiseme

283. T. *ronpez.* — 241. — T. *fermement.* — 245. T. *virgene.* — 248. = cinq mille et cent. — 249. T. *sen.* — 250. = cinq mille. — 250. T. *iot.* — 261. T. *come.*

En lec de l'oïlle e del cresme.
. . . . . . . . . . .
Quant par torment qu'à ele face
Ne la puet onques sormonter,
Ne de sa lei faire torner,
Comanda que fust fors menée
De la cité e décolée.
Aprestez fu qui la mena
Dès que li prevost comanda.
Quant fu menée à cel martire
O Malcus la deveit ocire :
« Virgne, fait-il, le col estent,
Recief le glaive qui t'atent.
Si t'ocirai : se peise mei.
Por amor Deu, prie por mei,
Prie, Dame, ton creator,
Qu'ait merci de cest pecheor;
Que Jesus est ensemble o tei.
Aies, Dame, merci de mei.
Estent le col, baisse le chief,
Si t'ocirai; ce m'est molt grief. »
Ele respont : « Je te requier,
Laisse mei primes Deu prier,
Livrerai li mon cors e mei. »
Malcus dist : « Dame, je l'otrei. »
Donc se mist en afflicion,

263. Il manque ici un vers qu'il est, du reste, facile de suppléer. On lisait probablement :

Quant par engin ne par menace
Ne par torment qu'à ele face.

264. T. *torment à ele.* — 267. T. *fort.* — 272. T. *Omalcus.* — 273. T. *virgene.*—278. T. *quant.*—279. T. *que Deus.*—280. T. *Dame aies.*

Si fist a Deu cest oreison :
« Deus qui le mont as estoré,
Et par tot as ta poesté,
Qui de tot le mont guarde prens,
E ses tot quanque font les gens,
A tei, biau sire, grace en rent,
Qui m'as livrée de torment,
De mal e de grant felonie,
De luxure e de male envie ;
Que virgne sui e monde e pure,
Molt sui nete de tote ordure.
Otreie mei ce bonement
Que te requier humilement ;
Si veirement cum je te crei,
Si me fai, sire, cest otrei :
Qui ma vie o bon cuer lira,
K'à lire la convertera,
O qui de sa guaagnerie
A m'eglise fera aïe,
O qui chapele o qui mostier
Del sien fera edefier,
O qui del sien metre lumière,
Oies, sire Deus, lor priere,
Fai tot ce qu'il te prierunt,
E por sauvement te querrunt.
Pardon aient de lor pechez
Que ne seient à mort jugez :
Ne seit ia nez en lur maison

— 289. T. *qui tot le.* — 293. T. *graces.* — 297. T. *virgene.* — 315. T. *ianez.* — Il y a ici une interversion évidente dans le ms. Les vers 313 et 314 y étaient les 315e et 316e.

Enfes, si à dreit terme non :
Li enfes seinz e entiers seit
Naturalment cum estre deit.
Se feme est en travail d'enfant,
E par besong m'aut reclamant,
Biau sire Deus, oi lur priere
Et l'un et l'autre met. . . . .
Qui en jugement mais sera,
E de mon nom li membrera,
Par mon nom li fai eisement
Que n'ait mal por fauz jugement.
Qui por m'amor te prierunt
De lor pechez pardon querrunt
E venrunt à confession,
En nom de mei lur fai pardon.
A tot ceauz qui m'enorerunt,
E memoire de mei ferunt
Li seinz espriz del ciel descende
E d'aversaire les defende. »
  Encor esteit en oreisons
La sainte virgne a genoillons,
Quant un tonierres merveillos
Fu oïz molt espoentos.
Tuit cil qui le tonierre oïrent

316. T. *adreit.* — 317. T. *lien fes.* — 318. T. *est deit.* — 320. T. *mart.* — 321. T. *ore.* — 322. *L'un et l'autre*, c'est-à-dire la mère et l'enfant. Le dernier mot du vers dans le manuscrit (*avec*) est évidemment altéré et rend le vers inintelligible. Il faudrait d'ailleurs que ce mot rimât avec prière. Les divers autres textes n'aident pas à le suppléer. — 324. T. *membrara.* — 325. T. *fait.* — 327. T. *ma mor.* — 328. T. *e de lor.* — 329. T. *e venir i avoir.* — 331. T. *me norerunt.* — 332. T. *en.* — 334. T. *e aversaire.* — 336. T. *virgene.*

A terre de paor cheïrent.
De vers le ciel vint une croiz,
Une columbe e une voiz.
La columbe sur li s'asist
Endementres que la voiz dist :
« Marguerite benéurée,
Ancele Deu e honorée,
Deservi as la sue gloire
Que par trestot as fait memoire.
Deus a oï e otreié
Tot ce que tu li as prié,
E ce, e plus que n'as requis.
Dès or t'en vien en paradis;
Si recevras ton gueredon
De ceste tue passion.
El ciel seras benéurée,
O les virgenes coronée.
Tuit cil qui mais te prierunt
De lur pechez pardon aurunt.
Tuit cil Marguerite ont séu,
Que creerent el roi Jhesu,
Decolé furent ainz de tei,
Por ce que il crurent en mei,
Par tei e par ta poesté
Sachez qu'il sunt trestuit sauvé. »
La virgne sist en son seant,
Si se torna vers le serjant :
« Frere, dist ele, dès or fier. »
« Dame, dist il, ne t'ous tocher.

343. T. *desur.* — 351. T. *tu as.* — 359. = Tous ceux qui ont suivi Marguerite et cru au roi Jesus et qui furent décapités avant toi. — 364. T. *ce sachez.* — 365. T. *la virgene se sist.*

Dame, coment ferir te dei,
Quant l'angles Deu parole o tei?
Mais prie por mei ton seignor,
Que j'aie pardon por t'amor. »
« Se tu, dist elle, ne m'ocis,
N'iras o mei en paradis.
Mais fai ce que t'est comandé,
O mei iras el regne Dé. »
Quant ce oï, si la feri
Qu'à un coup le chief li toli.
Puis dist, quant il li ot copé :
« Pardone mei icest péché. »
Quant il ot ce dit, jus cheï
Leis la virgne, l'arme rendi.
Del ciel vindrent angles chantant
Entor la virgne Deu loant.
Chantoent tuit : Sanctus, sanctus
Dominus sabaot Deus.
Tuit li enferm qui la tochèrent
E sain e saüf s'en retornèrent.
Une columbe apertement
Issi del cors, veant la gent,
Qui dreit el ciel s'en ala sus.
E le cors prist Theodimus,
En Antioche l'enterra,
En un serquel que il trova.
Ce Theodimus que je di
Marguerite vi e oï,
En la chartre la visita

370. T. *l'angele Deus.* — 374. T. *omei.* — 379. T. *liot.* — 382. T. *virgene.* — 383. T. *angeles.* — 384. T. *virgene.* — 391. T. *qui el ciel.* M. L. Delisle propose *hault el ciel.*

E pain e aigue li porta.
Les oreisons qu'ele diseit
E les peines qu'ele sofreit,
Il meïsmes mist en escrit,
Ce que de li oï et vit.
Or prions Deu qui est e fu,
E a sur tote rien vertu,
Por l'amor sainte Marguerite,
Dont nos avons la vie dite,
Si veirement cum Deus l'ama,
E en sa fin molt l'enora,
Por li mainte miracle fist,
Si cum nos trovons en escrit.
Dames la devent molt amer
E por li Damne Dé loer.
De nos pechez pardon nos face.
Ci faut sa vie, ce dit Grace,
Qui de latin en romans mist
Ce que Theodimus escrit.
Dites amen, seignor baron,
Que Deus doinst sa benéison
E nos doinst faire cel servise
Que nos séons sauf al juize.
Amen.

409. Miracle, au féminin, se trouve dans le *Roman de Robert le Diable* (*in fine*) :

Por lui fist Dieus mainte miracle.

On retrouve, du reste, d'autres confusions analogues au moyen âge. Le français a pris volontiers les pluriels neutres latins pour des féminins, à cause de la terminaison en *a*, *la geste* de *gesta*, etc. — 410. T. *Si cum trovons.* — 414. Il faut lire évidemment Gace. — 420. T. *juvize.*

# NOTES

## I.

(Ms. 19525, f° 141 v.)

Escotez tote bone gent :
Dire vus voil apertement
Coment la bone Margarite
Porchaça de Deu tel merite
Qu'ele [est] virgne et dame clamée.
Od la crestiene mesnée,
Seigneurs crestiens, nos devon
Creire od bone entencion
Ke Iesu Crist mort recoilli
En croiz por nos, et surrexi

Ici, comme pour le texte de Wace, nous avons corrigé le texte, quand cela nous a paru nécessaire ; mais nous avons rétabli en note les mots changés.

V. 2. Le ms. donne le plus souvent en abrégé le pronom de la deuxième personne, mais ailleurs il l'écrit *vus* en toutes lettres. Nous l'avons ainsi donné partout. — 5. L'auteur du ms. ne supprime pas les voyelles qui doivent être élidées. Comme en latin, il laisse le lecteur faire l'élision. Il écrit *que ele, se iert, ta oreison, si aveit.* Nous n'avons pas cru devoir pousser jusque-là l'exactitude de la transcription. Du reste, pour ceci comme pour le reste, on retrouvera en note la leçon du ms. — 10. *nos* en toutes lettres dans le ms.

Al tierz ior, come Deu verrai :
Si [est] escrit en nostre lei.
Après la Iesu passion
Et puis la Deu ascension
Furent apostle coroné
E confessors saintifié.
E li paen, li fort tyrant
Aloent crestiens querant,
Por faire lor lei reneier
E por lor ydles deprier ;
E cels qui faire nel voleient
Por Martire s'en eschapeient.
A cel tens que nos vus dison,
Fu uns, Olibrius par non.
Volentiers faiseit tyrannie.
Si ert provost de Lumbardie.
Vers Antioche veneit cil,
Qui aveit crestienté vil,
Noméement por tel afaire
Qu'as crestiens voleit mal faire.
Hors as chans Margarete esteit,
Iloecques les berbiz gardeit
Sa norrice qui la norri.
Olibrius [si] la choisi :
Por ceo que fu de grant beauté
En volt aveir sa volenté.
De ses privez a sei apele ;
Si lor dit : cele dameisele
Voil aimer. Amenez la mei :
Gardez nel metez en delai.
Si franche est, molt ert henorée ;
Car de mei serrad esposée ;
Si serve est, ieo l'achaterai

11. *com.* — 15. *surent li.* — 28. *molt c.* — 35. *quele.*

En soinnentise la tendrai,
Asez aura or e argent
E dras de seie à son talent. »
Atant le laissent si sergent,
Faire vont son comandement.
La pucele ont sole trovée,
Molt l'ont ferment araisonée :
« Pucele, il vus covient aler
A sire Olibrion parler;
Car de vus velt s'amie faire :
Si ne vus deit mie deplaire. »
Cele l'entendi, si rogi;
Cristum [en] apele en haut cri :
« Biau sire, aiez merci de mei;
Jeo naurai autre ami de tei.
Si me fai estre si parfite
Que m'alme en ait tal grant merite.
Ne soefre que seit violé
Mon cors ne à honte atorné;
E ton saintisme angle m'enveie
Qui me meintenge en dreite veie,
E m'enseint que respondre dei
Al provost qui het nostre lei,
Si que par lui ne seit quassée
Ma virginité, n'empeirée.
Jeo me vei ici à estrus
Si com oeille en mi les leus »
Cil la seisissent erraument :
Devant lor seignor meintenant
Ont la dameisele amenée
Qui bien s'iert en Deu afermée;
E cil distrent à lor seignur :

44. *tenderai.* — 50. *ferement.*—60. *ta.*—65. *enseigne.*—66. *prevost.* — 68. *ne e.* — 71. *seisent.* — 74. *se i.*

« Sire n'avez mie lessur
D'amer ceste; ele creit en Dé
Que crucifierent Iudé. »
Quant Olibrius l'entendi,
Molt en fu durement marri;
Devant sei la fait amener,
Si li comence à demander :
« Di mei, de quel gent es tu née?
E coment es tu apelée? »
Cele respond od brief reson :
« Franche sui, Margarete ai non.
Si crei en Deu ki mort soffri
Por nos en croiz e recoilli;
Que Judeu laiderent à tort :
Sin auront pardurable mort,
Ki ert tuz iorz sanz finement. »
Li princes s'en ire forment :
Donc la comandet enchartrer,
Dit quil la ferad tormenter.
Atant en Antioche entra
E ses malveis deus aora.
L'endemain se sist od sa gent,
Si comanda hastivement
Lem li ameint la dameisele.
Donc l'apela, si dist : « Pucele,
Aiez de ta biauté merci :
Crei nos deus, ten mei à ami. »
Margarete respont atant :
« Jeo crei en Deu omnipotent
Qui ad gardé iesque ici
Ma chasteé soe merci;
Ne por ren que tu puisses faire

77. le ms. a *car ele*, qui fausse le vers. — 78. *qui*. — 85. *respondi*. — 89. *qui*. — 99. *Qui l*.

Ne me porreiz [tu] pas retraire
De la veie de verité.
Celui crem qui est redoté
En ciel e en terre e en mer.
Tel seignur deit lom aorer. »
Li provoz li dit senz celée :
« Morir vos covient de m'espée,
Si vus ne volez aorer
Mes deus que ieo dei tant amer.
E se vus le faites issi
Com ieo requier, oianz tuz di
Que de mei serras esposée
E sor ma gent dame clamée. »
Margarete respont atant :
« Mon cors recevra le torment ;
Mes m'alme en averad guerdon
De Crist qui soffri passion :
Bien dei por lui mort recoillir
Quant il le volt por mei soffrir. »
Donc fu li provoz anguissus :
Si comendet as tormenturs
Quel seit cruelment tormentée
E de cillans verges cillée.
Margarete vers le ciel garde
E dit : « Deus ieo met en ta garde
M'alme e mon cors, com feire dei.
Biau sire, aiez merci de mei,
E aferme mon quer si fort
Que ia ne flechisse por mort.
Si torne ma dolur en ioie
E ton seint oignement m'envoie
A mes plaies asuagier. »

128. *comende*, ce qui fait le vers faux. La forme *comendet* nous est donnée par le vers 13.—130. *cillantes.* — 132. ieo *me* met. —133. *come le* dei.

Endementers li pautoner
La bateient tant durement
Qu'el seignot anguisosement.
Li provoz criot : « Fole rien,
Crei mon conseil, si feras bien. »
Tute la gent qu'iloc esteient
Por la dolur de lui ploreient.
Si li diseient à un cri :
« Margarete, fai tun ami
De cest provost e tun seignor ;
Si vivras à molt grant honor :
Molt nos peise de ta biauté
Que tu pers par t'enreverté. »
Margarete dit à la gent :
« Vus me conseillez folement.
Si ma char est ci tormentée
M'alme en sera aillors molt lée.
Ne crerrai ia vostre surd dé
Que de mains d'homes est ovré.
Mes faites bien, creez celi
Qui al tierz ior resurrexi. »
E dist al provost : « Chaitif las,
Tu faiz les ovres Sathanas.
Tormenter poez le cors de mei ;
Mes l'alme n'a garde de tei,
Merci Deu qui le mond forma
Qui regne et toz iorz regnera. »
Lors fu li provoz [molt] dolant,
Peines fist aporter avant
Trenchanz dont sa char ert rompue.
E cele torne sa véue
Vers Deu, si li requert tel don

142. *quele.* — 150. *viveras.* — 152. *ta e. enreverté* = entêtement. — 155. *ici.* — 158. *de h. overé.* — 168. *porter.*

Que del ciel li vienge un colon
Qui li gart sa virginité
E lui doinst force et poesté
D'aveir sor icels la victorie
Qui sont de la diable estorie,
Qu'autres virgenes essample aient
Que de lui servir ne recreient
Li torment[e]or, li felon,
Ne lessent pas por s'oreison
Quil ne la tormentent avant,
Que li provoz e lautre gent
Ne la poe[ie]nt esgarder.
Donc la comence à apeler
Li provoz, si dit : « Que diz tu?
As-tu mon conseil retenu?
Si ne me creiz, nel quer celer,
Tote te ferai decouper. »
Margarete respont atant :
« Ha ! malveis home non savant,
S'aveie de ma char tendrur,
M'alme [en] irreit en tenebrur
Ausi come la toe f[e]rad.
Mes le torment ci recevrad
Ma char : s'en serrai coronée
El ciel od la haute meinée. »
Olibrius iréement
Comande la metre erraument
En la chartre où luur n'[i] a
Cele à l'entrer [si] se seigna ;
Si prie e requert Damnedé,

173. *garde.*—177. *virgnes.*—180. *sa o.* — 183. *poent.*—190. *Ahi.*— 191. *si a.* — 193. *toe* ne doit faire qu'une syllabe et se prononcer *teue*, comme plus loin, v. 263, *doel* = *deul*, comme *iloec* = *ileuc.* — 195. *si e.* — 198. *que lom la méist.*

Qui sor toz ad la poesté,
Qu'il ait verrai merci de li,
Si li mostre son enemi
Qui tant la faiseit tormenter,
Si qu'ele puisse à lui parler
E qu'il ne li puisse mal faire
Ne por anguisse de mal traire
Ne li puisse[n]t faire laisser
Son dreit chemin li pautonier.

Issi la sainte en chartre esteit :
Pain et euve li aporteit
Sa norrice por lui repaistre ;
S'esgardeit par une fenestre
Coment la dameisele oreit
E ses oreisons escriveit,
E quant que li vient de par Dé
Ad od grant poür esgardé.
Esvus en la chartre un dragon
Horrible e hidus e felon ;
Les oilz aveit resplendissanz
Plus que quatre cirges ardanz ;
Del nez [li] isseit grant fumée,
Si aveit la gole baée
Dont tel feu e tel flambe isseit
Que tote la chartre esclareit.
Margarete s'ert obliée :
Tant fu forment esp[o]antée
De ceo, criad a Deu merci
Que li mustrat son enemi.
Donc s'agenoille Margarite
E requert le saint espirite

209. *puisset.* — 212. *Et pain.* — 214. *si e.* — 215. *la damoise o.* — 225. *t. f. issoit et t. f.* — 227. *se ert.* — 227. *quele criad.* — 230. *que le li.*

Qu'il li doinst force et poesté
De vaincre cel felon malfé.
Quant ele ot faite s'oreison
Esvus maintenant le dragon;
Gole baée vint vers lui
E erraument la transgloti.
Mes ele se fu ainz seignée
E à Iesu Crist comandée.
La croiz part en dous le dragon.
Cele remest sans contençon,
Qu'onques n'i ot mal ne moleste.
Donc ad regardé vers senestre,
Un autre diable ad véu,
En guise d'home; mes noir fu.
E quant Margarete le veit,
Si aore Deu en qui creit,
E dit: « Deus, bien m'as soccurue
E à grant besoing maintenue,
E molt bien me reconfortas
Quant tu ton angle m'enveas.
De diable m'as delivrée:
Ne dot del enemi medlée. »
Atant vint à lui l'enemi,
Par la blanche main la seisi
E dit: « Pucele lai m'ester
Molt me greve de ton orer.
Oscis m'as mon frere Ruffon
Qui ert en guise de dragon.
Il te quidot ton sen trobler;
Mes par la croiz le fis devier:

237. *veneit.* — 238. Le ms. donne mal à propos *lad* (l'a) *transgluti*, ce qui fait une faute de grammaire. — 246. *de home.* — 248. *creeit.*— 252. *men enveas.* — 253. *deliverée.* — 254. *dot mes.* = Je ne redoute plus la bataille avec l'ennemi. — 257. *lai mei.*

De moi e de lui sui dolent. »
Margarete à cest mot le prent
Par les chevolz : jus l'ad rué,
E sor le col li met le pé,
E dit : « Malveis, ieo sui amie
[A] Jesu Crist, qui m'ad guarie;
Mes or me dirras dont es tu. »
. . . . . . . . . . .
L'enemi dit : « Pucele Dé,
Oste de [sor] mon col ton pé,
Puis te dirai sans contençon
Dont ieo [sui] sers e com i'ai non. »
La pucele le pé leva ;
E cil maintenant comença
E dit : « Ieo ai non Belzebu,
Qui maint home ai por fol tenu.
Si esteit tot mon desirer
En prodes homes guerreer.
Quant home ou femme volt bien faire
Donc met ieo paine en lor retraire
Del bien : si lui ensein tel veie,
S'il là vait, où ia n'aurad ioie.
S'en veillant ne m'en puis aider,
Donc li faz ieo la nuit songer.
Si ai meint home decéu
Par beivre, e son sen [ai] tolu.
Conveitise est forment m'amie
Qui mainte gent trait a folie.
Or m'as tu mort e confondu
....Par la divine vertu.
Li sainz esperiz est en tei ;

283. *sui. cele.* — 284. *Se il.* Je lui enseigne telle voie où, s'il y va, il n'aura pas de joie. *Veie* et *joie* paraissent donner une singulière rime ; mais on prononçait sans doute *joueie.* — 285. *Si en.* — 291. *ore.*

Por quei tu n'as garde de mei.
Si es tu née d'un lignage
Qui me soleit faire servage;
Mes vencu m'as, nel quer celer.
Si te pri jeo, les mei aler. »
Margarete dit : « Veirement
T'en iras tu ? si te defent
Que tu n'aies mes poesté
De grever rien qui creit en Dé. »
Maintenant la tere s'ovri
E le diable recoilli.
L'endemein, à quei quil aturt,
Ameinent Margarete à curt ;
Mes el s'ert à Deu comandée
E de sa main destre seignée.
De la cité plusors veneient
Là por veer qu'il en fereient.
E quant devant le provost fu
Si li ad dit : « Que feras tu ?
Crei nos deus e consent à mei. »
Cele respont : « Pas nel ferai ;
Mes, tu, fai en Deu ton tresor :
Si lesse les ymages d'or. »
Dit li provoz : « Seit despoillée,
En oile boillant tormentée,
Si qu'ele en ait anguisse grant. »
E lem li fait à son talant.
Margarete a Deu réclamée
E dit od bone volenté :
« Sire grantez que cest torment
Me seit a l'alme sauvement. »
Li provoz dist : « Fole esgarée,

298. *jeo* ajouté. — 302. *se overi.* — 303. *li.* — 307. *ele se ert.* — 312. *fras.*

Crei nos deus : si seras salvée. »
Cele respont od bone fei :
« Ja en vos deus d'or ne crerrai ;
Ains crei en Deu l'esperitable
S'en aurai ioie pardurable. »
Li provoz donc ad fait venir
Un grant veissel e d'ewe emplir,
E piez e mains li fait lier,
E puis la comande enz neier ;
Li pautonier issi le font.
Margarete regarde amont
Vers le ciel, si requert à De
Od enterrine volenté
Que son angle li traméist
Qui cele ewe li benéist
Si qu'estre i puisse baptizée.
S'en serrad puis asséurée
De veer Deu face à face,
E ses liens derompre face,
Por reconforter cele gent
Qui sunt en son seint nun creant.
En meïsme cele hore vint
Un colon del ciel, e si tint
D'or une corone en sa buche,
Si que nul autre n'i atuche ;
De sor Margarete s'asist
Et ses liens derompre fist.
La pucele ist del ewe atant,
Si loue Deu le tut poant.
Lores li ad dit le colon :
« Margarete, ieo te somon
De venir a la compaignie

327. *Et c.* — 330. *si ce averai.* — 332. *de e.* — 339. *qui tramist.* — 341. *que e.* — 342. *si e. serrai.* — 347. *meismes.* — 350. *n'atuche.*

Jesu, qui nasqui de Marie.
Tu es seinte e benéurée;
Devant Deu seras coronée. »
En cele hore furent creanz
Estre femmes e estre enfanz
V mil homes, el non Iesu,
Por le miracle qu'ont véu,
Qu'Olibrius ad fait mener
Hors de la vile decoler.
  Apres ad li fels comandé
Que lom mèint hors de la cité
Margarete, e seit decolée.
E cil l'ont erraument menée
Hors de la vile a son martire.
E Malcus li comence à dire :
« Ancele Deu, le col estent,
Jeo t'ocierai finement;
Puis si aiez merci de mei ;
Car ieo vei ester entor tei
Jesus e ses angles od lui. »
E Margarete respondi :
« Frere, les mei anceis orer;
Puis si me purras decoler. »
Esvus que la terre croulla
Tute la gent molt sospira.
« Jesu Crist que tu veiz ici
Requerrai qu'ait merci de mei. »
Li decoleres dist : « Alez
E orez tant com vus voldrez. »
  Margarete, genoilz flechiz,
Reclaime Deu non à enviz

**359.** *benurée.* — **364.** *que o.* — **365.** *que o.* — **374.** *te o.* — **Les vers 380-382 semblent tout à fait inutiles et coupent mal à propos le discours de la Sainte.** — **384.** *quil a.*

E dist : « Veir Deus omnipotent,
Vus qui féistes tote gent,
E l'eir e les oiseaus voler,
E en la mer peissons noer,
Oiez l'oreison vostre ancele
Qui de quer verrai vus apele :
Quiquonques ma vie lirra
Ou de bon quer l'escotera
Qu'il ait talent de vus servir
E ses [ors] pecchiez de guerpir :
Encor vos requer, rei puissant,
Quiquonques serrad en turment
N'en peril de terre ou de mer,
Por quei me voille reclamer,
Qu'il seit legge de son torment
Si qu'il serrad aparcevant.
E qui qu'offerrat sur lautel
Lumiere de son dreit chatel
Al non de mei, seit relasché
En cel hore de son péchié.
Si vus requer qu'en la maison
Où ert leue ma passion
Ne naise nul contrait enfant
Ne surd, ne mu, ne nun veant ;
Ne la gent ne seient tempté
De la meison par le malfé,
E s'il querent de lor pecchiez
Pardon, veirs Deus, si les oiez. »
Donc faiseit un tonere grant ;
Esvus un colon croiz portant,
Vint parler a la dameisele,
Si la tuche e dit : « Deu ancele,
Molt es sage e benéurée

400. *seit.* — 402. *il m.* — 404. *seit.* — 405. *que o.* — 410. *leuwe.* — 416. *sis.* — 418. *la c.* — 419. *d l. d. v. p.* — 421. *benurée.*

Qu'en tes paines es remembrée
De tuz les pecheors qui sunt
E qui après ton tens vendrunt.
Ta requete t'est otriée;
E ceux dont tu es remembrée,
Si bonement te requerrunt,
De lor pecchié pardon aurunt.
Vien tost à lui, benéurée.
Tun siége i est tute aprestée.
Od tei sui, si te conduirai;
La porte del ciel t'overai. »
Margarete esgarde la gent.
Si lor ad dit pitosement :
« Homes e femmes, reclamez
Mon nun, e seiez remembrez
De mei e de ma passion,
E ieo requerrai à Iesum,
Quel peccheresse que ieo seie,
Qu'il vus conduie dreite veie
E vus doinst [por] remission
De voz pecchiez aveir pardon.
E donc Damnede mercia
De ceo qu'il tele faite l'a,
Qu'od ses angles est apelée,
Puis dit al sergent : « Trai t'espée.
Si m'en seit tost le chief coupé;
Car i'ai mon enemi maté. »
Cil respont : « Pas ne t'ocirai,
Car ieo vi Deu parler od tei. »
Margarete respont briefment :
« Se tu ne m'ocis maintenant

422. *qui e.* — 428. *averont.* — 429. *benurée.* — 431. *conduierai.* — 432. *de c. te o.* — 440. *la d.* — 442. *E de.* — 445. *que od.* — 448. *ieo a.* — 449. *te ocierai.* — 453. *averas.*

Tu n'auras mie part od mei
En paraïs, si com ieo crei. »
Donc traist cil od poür l'espée,
Si li ad la teste coupée,
Puis ad dit : « Deus, pardonnez mei
C'est pecchié ; car en vous [ieo] crei. »
A tant chaï mort erraument,
Delez Margarete s'estent.

Atant les angles del ciel vindrent,
Sor le cors Margarete sistrent.
Diable vindrent doel menant
E vont a haute voiz criant :
« Un sul Deus est bien en apert,
Celui qui Margarete sert. »
Donc sont enferm iloec venu,
Non puissant [e] cuntrait e mu,
Le corps de la virgne atocherent,
Erraument sain [e sauf] en erent.

Donc descent d'angles grant meinée
Qui la sainte alme en ont portée
Parmi la nue al ciel montant,
Te Deum laudamus chantant.

Ore est la virgne à gareison.
Tuz e tutes la requeron
Quel prit Deu quil nus gard d'ahan
D'Enfern. Si dites tuz : amen.

454. *come.* — 462. *E sor.* — 467. *enferms.* — *e sauf* n'est pas dans le ms. Nous l'ajoutons d'après le texte de Wace. — 471. *des a.* — 473. *montent.* — 474. *chantent.* — 476. *requerron.* — 477. *quele.* — *dé haan.*

## II.

( Bibliothèque Nationale, manuscrit 1555. )

Après la sainte Passion
Jesuchrist, à l'Asencion,
Quant il fu en son ciel montés,
Furent aucun de grans bontés
Et de moult grant Relegion.
Mais par la predication
Des apostres et des martirs
Ouvra puis tant sains Esperis
Qu'asses en y out de creans
De vieux, de jones et d'enfans,
Et de dames et de puceles :
Partout alerent les nouveles,
Tant que une pucele petite
Qui avoit à nom Marguerite
Oy parler de Jhesuchrist,
Et des angoinsses qu'il souffrit,
Et de la vie pardurable,
(Nel tint a mençoingne n'a fable)
Et du regne Dieu qui ne fine.
Sy guerpi la loi sarazine,
Baptizier se fist et laver,
Moult coumencha Dieu à amer
En son courage coiement :
N'en fist ne chiere ne semblant
A son pere n'à ses amis.
En Dieu si tout son cuer a mis
Que pour honour ne pour avoir



Ne quiert mais autre ami avoir;
Ne jamais jour de son aage
Compaignie ne mariage
Envers nul home n'avera,
Ne parole n'en rechevra.
Theodosius fu son pere,
Sarazins estoit, et sa mere
Restoit sarazine ensement.
Li peres la héoit forment;
Mais la mere l'avoit moult chière,
Pour ce seulement que bele iere,
Gente de cors et de visage,
Dieu enseignie, preus et sage.
Moult li durerent poi de tens :
Tous deux furent mors en II ans,
Et celle remest orpheline.
Une nourriche out la meschine,
Qui nourrie l'out en s'enfance :
Celle li aprist la creance
Et la foy de chrestienté;
Celle savoit sa volenté
Toute sa vie et tout son estre.
Celle l'apeloit dame et mestre
Qui sans orgueil fu et sans vice.
Les brebieites sa nourrice
Menoit chascun jour en pasture,
Quelle n'avoit du siecle cure.
Vestue estoit moult povrement;
Mais le cors avoit bel et gent,
Les yeux vers et clere la face
Come cele qui de la grace
De Dieu estoit [si] replenie
Que n'avoit d'autre amour envie,
Fors de la Dieu entierement :
Cestoit tout son gaegnement,



Et Dieu estoit sa vestéure.
Un iour advint par adventure
Qu'elle aloit ses brebis paissant;
Olymbrius en trespassant,
Qui estoit sires du pais,
La resgarda enmi le vis;
Ne prinst pas garde au vestement,
Mais au cors qu'ele ot bel et gent,
Bien fait et de bele estature.
Outre s'en va grant aléure,
Mais ne la mist pas en oubli.
Maintenant envoia à li
Pour savoir mon qui ele estoit,
Et se elle amer le vouloit.
Li messages y est venus
Pres la pucelle est descendus.
« Pucelle, fait-il, Dieu vous saut. »
Celle ne repont pas en haut,
Ne de riens ne fu esbachie,
Et respont : Dieux vous benéie.
Et cil li commencha à dire :
« Damoisele, fait-il, mon sire,
Qui orendroit passa par ci
M'envoie à vous vostre merci,
Que vous me dittes vostre nom
Et se vous l'amerez ou non;
Qui vous estes et de quel gent,
Et qui sont li vostre parent,
Quel loy tenez et quel creance. »
« Sire, fait-elle, dès m'enfance
Sui crestienne baptisée :
En Dieu ai m'amour apoiée
Si que iamais pour nul avoir
Ne querrai autre ami avoir. »
Belle, dist-il, devez savoir

Que grans biens vous porrez avoir.
Soiez amie à mon seigneur,
Si vivrez a plus grant honeur :
Grant honour et grant seignourie
Vous vendra de sa compaignie.
Faites ce que mes sires proie.
Si gart un autre vostre proie,
Et vous en venez avec moy
Sus le col de cest palefroy. »
« Amis, tout ce lesses ester;
Vous n'i poves rien conquester.
Je sui ancelle à Ihesucrist. »
A cest mot celui desconfist
Tout sans congié s'en est ales.
A son cheval vient, s'est montes:
A son seigneur a raconté
Et la valour et la bonté
Qu'il a trouvée en la pucele:
« Ne prise pas une chevele
Quant que li ai dit ne promis;
Quar en trop millour lieu a mis
Son cuer qu'elle n'aroit en vous;
Que ses sires ne ses espous
Ne seres ia iour de sa vie;
N'a pas de vostre amour envie. »
Olymbrius s'est courouchiez,
De mautalent est tout changiez;
Le nes fronce, les dens estraint,
Li vis li en palist et taint;
Que moult li vient à grant despit :
Ce que l'a tel garce en despit :
Moult le cuide bien amender.
A l'endemain l'a fait mander
Qu'elle viegne par devant lui,
Bien cuide vengier son annui.

L'endemain devant soi la mande,
Ne li est bon que plus atende.
Si tost come il la vit venir
De parler ne se peut tenir :
« Damoisele, venez avant.
Or ne m'alez de rien mentant.
Qui estes vous et de quel gent ?
Et qui sont li vostre parent ?
Quelle est la loy que vous tenes
Et li dieu que vous aoures ?
Creez moy, si feres que sage :
Je vous prendray en mariage,
Se vous le voulez consentir.
Et bien sachiez vous sans mentir,
Se vous de ce vous descordez
Et a moy ne vous acordez,
Vous soufreres ia tel martyre
Que trop vous tardera à dire.
« Sire, or soit a vostre plaisir.
De ce vous poez bien taisir,
Dist la pucele à ceste fois ;
Quer ia à ce ne me mevrois
Que je croie ia vostre loy,
Ne compaignie aiez à moy,
Ne vous à moy ne ie à vous ;
Quar Jhesuchris est mes espous,
Et ie sui s'ancelle et s'amie.
Bien me portera garantie
Encontre vous Dieux par sa grace.
Je ne pris riens vostre manace
Ne mal que vous me puissiez faire.
Chiens desloiaus, chiens de pute aire,
Chiens trez mauvez, chiens erragies. »
Olymbrius s'est courouchies
Quant ainsync s'oy laidengier ;

Si la commanda à lier
Et à despoullier toute nue.
« Gardés qu'orendroit soit pendue
En haut, fait-il à ses sergans ;
Et tant de verges bien trenchans
La bates devant et derrière,
Qu'il n'i remaingne pel entière. »
Chil salent sus que plus n'atendent,
Si la despoullent et la pendent ;
Sa char blanche tendre et delie
Ont tant batue et detrenchie
Que n'i remest cuers ne pel sainne ;
Mais ainsi com d'une fontaine
En va le sanc aval courant.
Olymbrius ne si sergant
Ne chil qu'environ li estoient
Pas esgarder ne la pooient,
Pour le sanc qu'aval le coroit,
Et pour le mal qu'ele souffroit.
Olymbrius li fauz traître
Li escrie : « Suer Marguerite,
Croi moi, si fai ma volenté :
Encor pues venir à sancté.
Croy moy, si feras moult que sage,
Je te prendray en mariage. »
Tout chil qui estoient entour
Li crient : « Suer, croi monseignour.
Croy luy, si feras moult que sage :
Chi a moult riche mariage
Que nos sires t'offre et presente.
Ne pers pas ta bele jouvente
Par enfance ne par folie ;
Sauve ton cors, sauve ta vie. »
La damoisele ot et entent
La noise et le cri de la gent.

Si li vint à moult grant merveille
Ce que li mectent en l'oreille.
« Ha, fait-elle, mal conseiller,
Se vous me veez traveillier,
Quidies vous que Dieux m'ait guerpie?
Nennil. Encore est en m'aïe.
De grant folie vous penes,
Vous qui cil conseil me donnes
Que laisse pour vostre seignour
L'amistié de mon creatour.
Se mes cors sueffre cist tourment,
M'ame en ira plus liement
En paradis avec les sains.
Cilz martires n'est fors que bains
Pour espurgier m'ame et mon cors.
Par cest martire est m'ame hors
De la paine de mort seconde.
Par ce serai de pechié monde.
Alez vous ent fammes et homme,
Que ie ne pris pas une pomme
Ne vos paroles ne vos dis;
Quar avec moi est lhesucris. »
Entretant qu'el se dementoit
Au pueple qu'entour le estoit,
Olymbrius s'est pourpenses
De li plus tourmenter asses,
Et dist en haut si qu'il l'entendent
A ses sergans qu'il la despendent.
« Menes la tost, fait il, ales,
En cele chartre l'avales,
Ou plus oscur lieu tout arière,
Et gardes que n'i ait lumière
N'autre chose qui la confort :
Trop a le cuer felon et fort
Tel garce qui si me laidoie.

Jamais à nul jour n'aura ioie;
En mal lieu la ferai ieter.
Bien doit son orguel acheter. »
Cil la despendent et l'emmainnent
Qui de la tourmenter se painnent
Pour avoir gré de leur seignour.
De painne ist, or rentre en gregnour.
A l'uis de la chartre est venue
Toute sanglante et toute nue ;
Mais anchois que dedens s'en veingne
Del signe de la croiz se seingne,
Et en la chartre où en l'avale
Toute noirchi et devint palc;
Quer moult faisoit dedens obscur.
Moult out le cuer felon et dur
Qui laiens la vit avaler
Qui tenir s'en put de plourer.
Quant ele fu dedens entrée,
Si s'est à la terre enclinée
Et agenoullie ensement.
Dieu reclama moult douchement
Que par sa grace il la sequeure;
De cuer soupire, des ieux pleure,
Disant: « aydes moy biaux doux Dieux;
Quer tant est oribles cils lieux
Que ie ne sais mais où ie sui,
Ne ie n'ai fiance d'autrui,
Biauz sire Dieux, que de t'aie :
Moult sui blechie et esbahie
Et tourmentée laidement.
Consoille i moi prochainement,
Et si m'otroie par ta grace
Que celui voie face à face
Qui ichi me fait tourmenter.
Bien me doi de lui garmenter;

Quer ie ne sai honte ne lait,
Ne mal que ie li aie fait. »
Quant ot finie l'oroison,
Si regarda en I anglon
De la chartre orible où estoit;
Un grant dragon issir en voit
Noir et hideus a desmesure
Qui moult avoit noire la hure,
Grosse la teste a grant mervelles,
Longues et larges les orelles.
Les yeux avoit et gros et grans
Et come fuez resplandissans.
Par les narines jectoit feu
Qui tout empullentoit le lieu.
Les dens ot rons lais et divers,
La gueule out plus noire que fers;
La soie barbe et tout si crin
Sambloient estre tout d'or fin,
Et de la puour de s'alaine
Estoit toute la chartre plainne.
Celle le vit vers soi venir,
Ne sout que peuust devenir,
N'ele ne s'ose remuer;
Le dragon ne puet esciver :
De pauour li tramble li cors.
Et cils iecte la langue hors,
Si l'a dessous ses piés boutée,
A la terre fu adentée :
A un souspir l'a transgloutie.
Mais la crois dont ele est garnie
Li est ou cors créue tant
Que parmi creva le serpent.
Quant la pucele vit l'issue,
Si est hors du dragon issue
Toute haitie et toute sainne

Et de l'amour Dieu plus certainne
Qu'ele n'avoit esté encor.
Après revint un home mor
Qui ne sembloit pas crestiens
Plus noir que nul Egyptiens,
A ele vint sans demourance.
Cele qui en Dieu out fiance
Li demande hardiement :
« Et tu qui es? ie te comment
De par Dieu que tu le me dies. »
« Si feray ie, se tu m'aïes
Vers ton Dieu qui tant m'a grevé,
Qui mon frère a parmi crevé
Pour t'amour et pour ta proiière.
Bien as vendu mon frere chiere
La paine que tu as souferte :
Sur lui est tournée la perte. —
Qui est donc ton frère? — Ruphins.
Moult est male la soie fins,
Qui de duel me fait defenir.
M'a chi illeuques fait venir
Pour toy grever et damagier
Et la mort mon frère vengier. —
Or me di comment tu as nom? —
Belzebut, si m'apele lon,
Que pour voir le m'estuet il dire.
Je suis des maufes Roys et sire;
Onques de nul bien ie n'oc cure
Ne n'amai de pechié qu'ordure.
J'ai tout englouti en ma panche
Et la richeice et la substanche
Et le traval de maintes gens.
J'ai mes amis et mes sergens
Que j'envoie pour dechevoir
Ceux que ie puis aparchevoir

Qui s'entremectent de luxure
Et ceulx qui de nul bien n'ont cure.
Iceux gaite ie de si près
Qu'en pechié ie les mes ades ;
Et quant ie les tien en mes las
C'est ma ioie et tous mes soulas,
Et quant i'en puis un a moi traire.
Tout ai fait cest malice faire ;
Prendre te fis, lier et pendre.
Encor pues asses pis attendre,
Se tu ne fais tout le vouloir
Celui qui t'a en son pouoir. »
Quant la pucele ot le malfé
Qui cest malice out eschaufé,
Par grant aïr le va requerre,
Par les cheveus l'atrait a terre
Si que desous soi le souvine ;
Le pié li met sus la poitrine,
Et fiert et bat a grant eslais.
Et cil qui sent pesant le fais
Brait haut et crie a le merchi.
« Ha, Dame, oste ton pié d'ichi :
Si me laisse avoir mon alainne ;
Quar ie souspir à moult grant painne. »
« Ha, fait ele, fols soudians,
Orde creature puans,
Beste plainne d'iniquité,
Cesse de ma virginité ;
Garde toy mais de moi grever,
Se tu te veus d'ichi lever. »
« Je te creans en bonne foy
Que iamais ne ferai à toy
Ne cruauté ne felonie
Ne malvestié ne vilonnie,
Mais que tu eschaper me lesces.

Oste ton pié; quer tu me blesces. »
Cele le lait et cil s'en fuit;
Et cil s'esmerveillierent tuit
Qui la gardoient en prison.
Cele revint à s'oroison :
« Sire Dieux qui formas le monde,
Et la terre fourmas sus onde,
A la mer donnas son termine
Qui jusqu'à son terme ne fine
Et en nul temps outre ne passe,
Biaux sires Dieux, qui d'une masse
Féis toute rien par devise,
Pour mieux demonstrer ta mestrise,
Et nulle d'eles ne refuse;
D'une masse laide et confuse
Jectas tous les quatre elemens,
Si com fes tes commandemens
Les féis es chieux deviser,
(Ch'est air et feu et terre et mer)
Par ton sens et par ton plaisir
De la terre féis issir
Herbes, arbres, bestes et gent;
Home féis à ton samblent,
Et poissons de mainctes mannieres,
Oysiaus de boys et de rivieres;
Au siecle comandas à querre
Sa soustenance par la terre;
El mont féis le fain venir
Et herbes pour homme servir;
Entre les vaus et les montainnes
Conduis et flueues et fontainnes;
Entre les ewes et les mons
Féis terres de bons parfons
Pour arbres et pour fruis porter;
Toute riens te doit aourer

Et le tien commandement faire :
Nus ne se doit de ce retraire.
Toie merchi, Dieu ie t'aour,
Quant m'as fait vaincre la pauour
Du mal serpent qui m'englouti,
Que ta crois sainte emmi parti.
Je vi ta crois el chiel monter,
Par qui moi féis surmonter
Le diable qui moi courut seure,
Qui plus estoit noirs d'une meure,
Qui si grant pauour me faisoit.
Biaus sire Dieux, s'a toy plaisoit,
Du siecle vorroie partir. »
  Lors comencha à espartir
Et li chieux à entremeller
Et toute la terre à crouller.
Après en un petit de tens
Il vint du ciel un coulons blans
Qui aportoit une couronne
Moult precieuse, bele et bonne ;
Quar Dieux en Paradis la prist.
Sur les bords de la crois s'assit
Et Dieu son angle y envoia
Qui le felon temps apoisa.
A l'entrer dedens, n'a pas doute,
La chartre enluminée ha toute.
De pauour s'est cele inclinée
A la terre, et chaï pasmée.
Et lors quant relevée fu,
Li coulons vers le s'aparu
Qui dessus la crois descendoit
Et vers le forment s'aprochoit ;
Si s'est droit sus l'espaule assis
Et li a en la teste mis
La couronne qu'il aportoit.

Et puis l'angre la confortoit :
« Ne t'esmaies, suer Marguerite,
Quar Dieux t'a [pour les chi]eux eslite.
Ton martire n'est pas passé :
Tu souffreras encore asses;
Mais aies en Dieu grant fianche.
La couronne est senefianche
Dont li coulons t'a couronée
Qui de par Dieu t'est aportée,
Qu'el ciel t'en venras par martire.
Ce te mande Dieu nostre sire. »
Quant li angles li ot ce dit,
Dedevant le s'esvanuit.
Cil qui entour la chartre estoient
De la gloire Dieu qu'il véoient
Se prisent tuit à mervellier :
Bien estoient quatre millier,
Que home que feme qu'enfant :
Dieu croient tout et vont louant;
Et cele Dieu pour eux apele.
Olymbrius ot la nouvele
De ceux qui furent converti.
Si en a le sanc parverti.
Dehors les murs de la cité
Par sa pullente cruauté
Lez comanda tost à mener
Et tous ensamble à decoler
Ou champ con apele Lymet;
Un seul jour de respit n'i met.
Quant ot fait cest malice faire,
Marguerite comande atraire
Hors de la chartre isnelement.
« Or tost, fait il à son sergent,
Va li tost la teste trenchier;
Autrement ne m'en puis vengier.

A tant iert la guerre finée. »
Et chil y va qui tient l'espée
Qui li sires l'eut commandé.
N'i ot plus dit ne commandé;
Mais agenoullier li commande
Et que son col avant estande,
Pour plus delivrement ferir;
Quar n'i vuet pas son cop perir.
Cele s'agenoulle erraument,
Son chief baisse et le col estent.
Mais quant il eut son cop levé
Si a sus dextre resgardé,
Et vit Dieu o grant compaignie
D'angles estre deles s'amie.
Si en fu touz espouventez;
Aussi com s'il fust enchantez
Ne pot sus ses II pies ester,
Ne sus ne jus son bras lever.
Si li dist dolans et confus:
« Damoisele, leves vous sus;
Quar ie ne vous ferray huy mais :
De par moy aves vostre pais. »
Cele li dist : amis, pour quoy?
Ja part n'auras avecques moy
Se tu orendroit ne m'ochis. —
Non feray voir; quar Ihesucris
Est jouste moi qui me deffent
Que ie n'en face nul samblent. »
« Amis, se tu as véu Dieu,
Respit me donne, tans et lieu
De mon creatour aourer;
Quer chi ne voil plus demourer. »
Cilz li otroie bonement.
Et cele à Dieu orer se prent :
« Sire Dieu qui fourmas le monde

Et la terre féis sous l'onde,
A la mer donnas son termine
Qui jusqu'à son terme ne fine,
Sire, fait ele, Jhesucris,
Toy rent ie graces et merchis
De l'honour que tu m'as portée :
A tous mes maus m'as confortée :
Ouques nul jour ne m'oublias,
Ton saintisme angre m'envoias,
Pour ma doulour assouvagier.
Toy merci, biauz sire, et requier
Que trestuit cil qui escriront
Ma vie, ou escrire feront,
Tu leur pardonnes lors pechiez
Desquels les sauras entechies.
Encor te proi ie Marguerite,
Dieux, que m'otroies tel merite
Que dame qui soit empreignie,
Puis qu'ele se sera seignie
Du livre où ma vie sera
Ou dedens regardé aura
Ou dessus li metra le livre,
Sans peril soit quite et delivre.
Et dame qui moi servira
En Eglise qu'elle saura
Qu'en mon propre nom soit fondée,
Si tost come elle aura finée
Sa proiere et son oroison,
Et oïe ma passion,
Que ia ses fruis ne soit peris,
Puis quil sera engenouis
Et conchéus dedens son cors;
Mais anchois que il isse hors,
De tous ses membres soit membrés,
Ne tors ne soit, ne afolez.

Ne nul ne soit ja fourjugiez
Ne de son droit amenuisies
Devant justice ne en plait
Celui iour que il aura fait
De ma vie la remembrance.
Et qui fera de sa substance,
En Eglise où len savera
Que riens de ma vie avera,
Lumière soit d'uile ou de chire,
Tu sans nul peril le delivre.
Encore te proi, biaux sires Dieux,
Que tu garantisses les lieux
Ou ma vie sera escripte
Du pouoir au mal esperite,
De feu de foudre et de tempeste,
Que maus esperiz n'i areste,
Mais sains Espirs y soit privés,
Et bien et pais et charités:
Joie, honour et bone aventure
Viegne à toute la creature
Qui en l'ostel habitera
Où ma vie escripte sera. »

Quand ele out sa proiere dicte,
Uns coulons par saint Esperite
Qui du ciel amont li descent
Li dist moult amiablement :
« Suer, je t'otroi quant que requiers,
Et plus encor moult volentiers,
Se tu de plus me veus requerre.
Dieu averas finé en terre ;
Quer de grant bien t'ez apensée,
Quant tel proiere as empetrée.
Or va, si sueffre ton martyre,
Ce te mande Dieux nostre sire ;
Quer li sains angles sont assis

A la porte de Paradis
Qui attendent ton esperite. »
Et cele qui moult se delite
En la joie que ele attent
Au vallet dist isnelement :
« Amis, si toi vient en plaisir,
Or fier, que tu as bien laisir. »
Son chief baisse et le col estent
Et cilz y fiert que plus n'atent,
A un seul coup l'a décolée :
Jouste lui chiet tantost l'espée.
Or prions Dieu que par sa grace
De ses pechiés pardon li face.

Es vous finée Marguerite :
Les angres o tout l'esperite
En vont en Paradis chantant,
Et Dieu en vont trestout louant
Qu'ensinc honoure ses amis
Et les couronne en Paradiz.

Theotimus fu moult proudon
Qui li livroit en la prison
Pain, aigue, dont ele vivoit ;
En l'onnour de Dieu escrivoit
Quant qu'il li véoit avenir.
Ne tarda pas là à venir,
Et li autre crestien tuit
Se assemblèrent cele nuit.
Premier requelirent le sanc
En I drap deliet et blanc,
Puis rassemblerent à son cors
Son chief qui coupes estoit hors :
Si l'enoindrent moult douchement
D'un moult precieux oignement.
En un vesseil l'ont transposée,
D'un bouquerant envelopée,

Un parement mistrent dessure :
Nus n'i fait noise ne ne pleure :
Puis l'enterrerent erraument.
Et quant fait en ont leur talent
Si va chascuns en son repere ;
Quer, se ce leur véist on fere,
Laidement fussent dechéus ;
S'il y fussent aperchéus,
Tuit fussent livrez à martire.
Et cil qui avoit fait escrire
Le martire qu'ele souffroit
Et les proieres que disoit
Par Eglises les envoia ;
Celui jour qu'ele devia
Fist partout savoir vraiement.
Lors véissiez espessement
Ne sai quant malades venir
Et de toutes langours garir.
N'i venoit nulle creature,
Mez que touchast sa sepulture,
Que maintenant ne fust delivre
De mors de serpent ou de fievre
Et lors maus ne fust respassez.
Encor vous dirai plus asses :
Souvent y oy len chanter
Les sains angres, et tourmenter
Les mescreans qui y venoient,
Qui trop grant doulour demenoient
Des miracles que Dieu faisoit
Pour s'amie qui y gisoit.

Chi endroit Marguerite faut.

Dieu qui tout voit et bas et haut
Otroie a trestous ceux sa gloire
A cui ele est mise en memoire.
En bon lieu est lors rechéue

Quer ioie li est acréue.
Prions à Dieu que chascuns soit
Lassus en Paradis tout droit.
Dites amen, que Dieux l'otroit. Amen.

## VARIANTES.

V. 3. A. *Puys que Dieu fut es cieulx.* D. *Ke en ses ciels.* D. donne partout K p. qu, *dou* p. *du*, *por* au lieu de *pour*, *vos* p. *vous*, *tote* p. *toute*, *tormentée*, *tornée*, *grignor*, *entor*, *amor*, *honnor*. En échange, il écrit monsi*gnour*. Il écrit *senefiance* et *fiance* là où A. met *fianche*, *senefianche*; en échange, il écrit *enfanche* et *créanche* quand A met *enfance* et *créance*; il écrit *merchi* là où A met *merci*. D. écrit *Diex*, *iex*, *andoi*, *mes* p. *mon*, *tes* p. *ton*. — 4. D. *auques*. — 5. D. *d'amors*. K. *d'amour*. L. *demeurs*. — 5. C'est la version de E. *de gens*, disait le texte A. — H. *de foy*. — 6. D. *apriès*. E. *aprés*. — 7. D. *apostetes*. — 8. D. *espirs*. — 9. D. *quases i eut*. — 10. D. *viex*, *jouenes*. — 11. D. *pucelles*. — 12. D. *eles*. — 13. D. *une pucelete petite*. E. *de une pucele*. — 14. A. D. *Ki a non Margerite*. E. *que lon appelle*. — 15. D. *Oi. Jes*. . *Qui parleroit*. — 16. D. *et de la mort ke il soffri*. E. *et de la mort ke il fu tollu*. — 17. D. *parmenable*. — 18. D. *tient à vanité*. E. *ne tint à songe ne à*. — 19. D. *del. ki*. E. *si creut en la loy divine*. — 20. D. *si gerpi*. — 21. D. *batisier* — *lever*. — 22. E. *a Dieu amer*. — 23. C. *Et son courage*. — 24. D. *ciere*, *samblant*. E. *Mes ne fit*. — 25. D. *sen*. — 26. D. *A Dieu a si tout son*. E. *En Dieu avoit tout son cuer*. — 27. D. *Ne por home ne por avoir*. E. *Ne pour or ne pour avoyr*.—28. D. *amis*. E. *nul autre*. — 29. D. *jor*. *eage*. — 30. D. *conpagnie*. — 31. D. *home navera*. E. *vers nul homme charnel n'aura*. — 32. D. *ne recevra*. E. *ne soustendra*. — 33. D. *ses*. — 34. D.

Et Sarnane fu sa mère
Ce dist la letre qui ne ment
Ke diex li vrais en ensiens
Et patriarches de payens
Fu li peres à la meskine :
Moult l'avoit prise en grant haine
Pour itant kelle creoit
Jesuchrist que tant hawoit.

34. E. *Sarrazine estoit sa mère Et estoient sarrazines gent*.—36. E. *son père*. —37. D. *sa* — *mult chiere l'avoit*. — 38. D. *portant* — *belle* — *ere*. —E. *pour tant seul*. —40. E. *Bien fut assez et*. D. *Bien afaitie*, *saige*.—

41. D. *peu.* — 42. D. *andoi, mort.* E. *Tous deux morirent en un temps.* — 43. D. *celle remaint orfenine.* E. *remaint.* — 44. D. *nourice.* — 45. D. *senfanche.* — 46. D. *aprend.* F. *sa.* D. *créanche.* — 47. E. *loy.* D. passe du vers 46 au vers 51. — 50. E. *Elle l'appelle maistresse.* — 51. D. *Que sans orguel ert et sens visce que les berbis à sa nouriche.* E. *que... ne sans envie l'avoyt des enffance norrie. La pucelle sans faintise les brebis a sa nourrice.* — 52. L. *brebizettes.* — 53. D. *menoit elle ades à.* E. *tous les jours:* — 54. E. *Elle.* — 56. D. *vis, belz.* — 57. D. *iex. vairs. fache.* — 58. D. *si con celle.* E. *si com.* — 59. D. *Damerdieu estoit racmplie.* E. *toute remplie.* — 60. D. *et le sert de bon ensiant.* E. *ne d'autre.* — 61. D. *et si ot esté simplement.* — 61. E. *que en Dieu.* — 62. E. *Estoit tout son entendement.* — 63. D. *Et si ot simple es gardéure.* D. ajoute le portrait banal de jeune fille qui est dans tous les poèmes du moyen âge :

« La boche petite a mesure,
Et si ert de grant parenté
Des mileurs de tot le regné
Et pleine ert de bones meurs,
Et le cors eut ensi enteus
Coulour ot vermelle con sans
Et les iex ot veirs et rians
Le vis ot traitis et bien fait
Et le col ot lonc et bien trait
Les bras ot bien faiz et les dois
Et le cors soutil et adroit
Et Jesucrist volentiers sert
Ki a double le desert
Molt avoit peu or et argent
Cure n'en ot ele noient.
De lamor Dieu entèrement
Estoit duite sagement.

63. E. *En Dieu estoit s'aresture.* H. *tote sa cure.* — 65. D. *berbis passant.* E. *gardent.* — 66. E. *oultre.* — 67. E. *qui seigneur estoit.* — 68. D. *le.* — 69. D. *prist. al.* E. *vestiment.* — 70. D. *à.* — 71. D. *adroit.* E. *droit.* — 73. D. *il nel.* E. *e si ne la fait.* — 74. E. *mais tantost.* — 75. D. *pour asavoir.* — 76. D. *voroit.* E. *et si amer elle le vouloit.* — 77. D. *i.* — 78. D. *lez.* D. ajoute ces quatre vers :

Et le salue isnelement
De Jupiter lor dieu le grant
Le salue et de Mahomet
Et de son dieu le Jupiter.

80. D. *Elle le respondi en haut.* E. *ne li respont pas.* — 81. E. *qui de rien.* — 82. D. *Biax sire. baneie.* E. *Sire, dit ele, Dieu vous benye.* — 83. D. *il. comencha.* — 84. D. *mes* p. *mon.* — 85. D. *ains trespassa par chi.* — 86. D. *merchi.* — 87. D. *vos. dites. non.* E. *digez.* E. ici omet deux vers, 87-88. — 88. D. *u.* — 89. D. *vus.* — 90. D. *sunt.* Le ms. n'avait pas *et*, c'est la leçon de C. *et qui sont.* — 91. D. *foy.* — 92. D.

*de.* — 93. D. *Suige crestiene batisie.* — 94. A. *apoiie.* Nous corrigeons pour la rime. D. *A Dieu ai mamour apouie.* E. *En Dieu ai mamour emploié.* — 95. C. *et.* D. *Ne quiers mais autre amis avoir.* E. *Ne quier nul autre amy avoir.* — 96. E. *ne pour tresor ne pour avoir.* — 97. Les vers de A sont ici évidemment altérés; on y lit : *Bele mais faites samoir.* Nous y substituons la leçon de E. — F : *Belle, dit-il, vueillez sçavoir Se monseigneur voulez amer Quil vous amera sans amer.* C. *Je vous prie belle par amour.* — 98. E. *Belle dit-il devez savoir Que grans biens porrez avoir.* H. *Belle, faites moi assavoir.* — 100. E. *et en aurez moult.* D. *viverez. a grant.* D. passe les vers 101 à 109. — 105. E. *Et vous en venez o moy.* F. *Laissez ycy ce bestail quoy Et vous en venez avec moy.* — 107. A. *lassez.* — 109. D. *Non ferai, sire, celle dit.* — 110. D. *li valles est mult aïrés.* E. *Quant ce oyt si fut marri Tantost si s'est acheminés Et sur son cheval a monté.* — 111. D. *son seignour s'en ala conter.* — 114. E. *les responses.* — 115. A. *Sire tout refuse et despit cou que li ai contes et dit.* E. *une senelle.* — 117. E. *En ung aultre a son cuer mys.* — D. omet les vers 117-122, 125-129, 131-144, 147-155, 161-166, 170-174, 177-192, 199-204, 209-226, 229-230, 235-240. — 118. E. *car moult.* — 123. D. *est corechiez.* — 124. D. *carcies.* E. *est eschauffé.* — 125. E. *le vis ly pali et déteint.* — 126. *forment fremist.* — 128. E. *Dont Margarete lescondit.* E. *Or le cuide bien.* — 129. D. *La damoiselle a fait mander.* — 130. D. *à lui parler.* E. *id. maintenant.* — 132. E. *bien cuide son cuer vanger.* — 139. E. *ne.* — 140. *Et* manque dans A. — 144. D. *penrai.* — 145. D. *pucele crees en ma loi.* — 146. D. *Non ferai sire par ma foi.* E. *de voyr souci.* — 147. E. *si de ce vous desacordes.* — 150. Holland. *Que moult tournera à grant ire.* — 152. E. *souffrir.* — 153. E. *en bonne foy.* — 154. E. *la compaignie n'aurez o moy.* H. *car certes à ce point ne m'oltrois.* — 157. E. *ne moy.* — 159. D. *Je suis.* E. *Et je suis son ancelle et sa mye.* — 160. Nous prenons à E la leçon *bien.* A écrivait *Dieu*, qui se trouve au vers suivant, et ce qui détruisait le sens des deux vers. D. *men.* — 162. Nous empruntons la leçon *prïse* (*prise*) à E. A. avait *puis*, qui n'a pas de sens. — 163. E. *ne rien.* — 165. E. *Matin puant.* — 167. D. *S'o; laidangier.* — 168. E. *tantost.* — 169. D. *la fait.* — 171. E. *dit le matin.* — 174. E. *que n'y demeurs.* — 175. E. *ceulx alent plus n'atendant.* D. *Ki de li tormenter se painent Li serjant le prendent et batent Le sanc li font salir a masse.* — 176. E. *Et toute nue la pendant.* — 180. A. *come.* — 183. E. *qui entour.* — 184. A. *pouient.* — 185. E. *de*

*elle yssoit.* — 188. E. *si s'escria.* — 191. E. *que auras moult.* — 193. D. *et chil.* — 194. D. *escrient.* — 195. D. *le.* — 196. E. *croi le.* — 197. D. *mes sires.* E. *oy que monseigneur.* — 198. D. *piert. belle jovente.* E. *ne perde.* A. *pert.* — 199. D. *enfanche.* — 205. D. *maus, consiliers.* E. *desconseilles.* — 206. D. *travillier.* E. *si travailler vous me vées.* — 207. D. *Diex. gerpie.* 208. D. *Nenil voir ains est.* E. *voyr. il est à mon aie.*— 213. A. *ci.* E. *souffert martire.* — 214. Holl. *mame en ira aligiment.* E. *plus delivre.* — 216. E. *ne m'est.* — 218. E. *Par ce sera depechie hors.* — 219. E. *et des dolor.* — 220. E. *avons autre chose que faire.* — 221. E. *alez checun en son repaire.* — 222. E. *je ne prise.* — 225. E. *se gaymentoit.* H. *demenoit.* — 228. E. *de la travailler.* — 229. E. *Ne plus atant aincois comande.* — 231. D. *a dit.* — 232. E. *dedens la.* D. *De li plus tormenter asses Vous pri ge molt que vos facies Bien doit son orguel acater.* — 237. E. *ceste femme.* A. *telez.* — 239. E. *en tel lieu.* 241. A. *ci la.* — D. *le. despoullent.* E. *Cil saillent plus n'atendant.* — 242. E. *Et maintenant la dependant.* — 243. D. *la grace.* E. *le gré son seigneur.* — 244. D. *entre. grignor.* E. *De peine estuts.* — 245. D. *cartre.* — 246. *tote.* — 247. D. *ançois. on li enpaigne.* E. *mes avant que dedans soit entree.* — 248. E. *Du signe de la croiz s'est signée.* — 248. D. *crois, saine.* — 249. D. *ou.* E. *Et tantost quele fut avalée.* — 250. D. *noircist.* E. *A terre chiet toute pasmée.* — 251. D. *trop. laiens, oscur.* E. *que le lieu vit noir et.* — 253. D. *le.* — 254. D. *se pot. plorer.* — 255. D. *Lues ke laiens fu avalée,* E. *Quant dedans fut avalée.* — 256. D. *s'est akeutée.* — 258. D. *doucement.* — 259. D. *le seceure.* — 260. *dou. et iex.* — 262. D. *que tant. cis.* E. *trop.* — 263. D. *la u je sui.* — 264. D. *en autrui.* — 265. D. *biax, diex.* — 266. D. *blecie, esmaie.* — 268. D. *eonselle moi.* — 270. D. *de ses pechies pardon me faces.* — 271. D. *Ki ma fait ensi tormenter.* E. *ainsi.* — 272. D. *bien me doi de lui tormenter.* E. *me puys je de lui vanter.* H. *lamenter.* — 274. A. *de.* H. *ne.* D. *nul.* — 275. D. *s'orison.* — 276. *regarde, angleton.* — 277. D. *u.* E. *de la ch. ou elle estoit.* Le ms. donnait *vit.* E. et L. *on voit.* — 278. D. *dragon.* — 279. D. *grant, hisdeus.* E. *grant.* — 280. D. *molt par avoit laide.* E. *moult il avoit laide figure.* — 281. D. *grosse. ot.* — 281. *lées.* — 282. *dens.* — 283. D. *plus que.* E. *id.* — 286. D. *en emplissoit, leu.* — 287. D. *avoit grans.* E. *les dens rouges, lez doiz divers.* — 288. D. *boche.* — 289. D. omet ces deux vers. — 290. E. *sembloient que fussent.* — 293. D. *Elle. veoit. il.* — 294. D. *siflant ne sot que.* E. *soufflant.* — 295. E. *Et si ne.* — 296. D.

*ne. eshuiwer.* E. *ne le d.* — 298. D. *fors.* — 299. *desous le pié li a.* E. *si l'a gitée.* — 300. D. *si l'a d. levée.* E. *Puys la de la terre levée.* — 301. D. *englotie.* — 302. D. *ert sanie.* E. *signée.* L. *de la croix dont s'est seignie.* — 303. D. *est la dedans. creuee.* E. *si grant.* A. *creuee.* F. *li est ou corps escreue tant.* C. *lui est o corps crue tant.* E. *s'est par dedans creue tant.* — 304. D. *li serpens.* — 307. D. *saine.* F. *toute entière. joyeuse et saine.* — 306. E. *et hors du dragon fut yssue.* Il y avait dans A. interversion des deux vers 306 et 307; nous les avons remis en ordre. — 309. D. écrit *devant* au lieu de *encor*, ce qui rime mal avec *mors.* E. *que nestoit d'avant et plus fort.* — 310. D. *mors.* E. écrit mal à propos *mort.* F. :

| | |
|---|---|
| Quelle navoit esté devant | Ayant en Dieu tousjours espoir. |
| Et puis sassist sur le serpent | Tantost après un homme noir |

312. D. *nus.* — 313. D. *chis vint a li sans demorance.* A. *et à le vint.* E. *il vint avant.* — 314. D. *creance.* E. *qui eut en.* — 315. E. *hardiement.* A. *hardiment.* — 316. D. *demant.* E. *commant.* A. *il.* — 318. D. *ge. se tu m'aïes.* H. *que tu m'aïes.* E. *m'ayes.* *M'aïes* est la leçon de E. et de H. A. donne *aves* qui n'a pas de sens. Il faut peut-être lire *avies*, *d'avier*, conduire vers. — 319. D. *si. grevet.* L. *trop grevée.* — 320. D. *as.* E. *Que mon frere a.* — 321. D. *por, amor, prière.* E. *et por.* E. *Tu as bien vendu a mon frere.* — 325. D. *tes frere, Rufins.* — 326. D. *Ki si est mors.* E. *qui estoit mon.* L. *esse dont ton frère Ruffin qui la gist mort.* — *Oy se fin me fait le cueur.* E. *Dont a esté la soue fin.* — 327. D. *arevenir.* E. *m'a.* D. passe ici le 2ᵉ vers. E. *Ce ma fait en ce lieu.* H. *et me fait à toy cy venir.* E. *Et Margarite respondi Et dit malfaicteur or me di Tantoust coume as tu nom.* — 332. D. *Belsibus m'apela on.* — 333. D. *Quel pooir as. toi lestu.* H. *Quel povoir as tu? quant le faut dire.* E. *Depuys que a toy le convient.* 334. D. *des dyables dus.* E. *malfaiz.* — 335. D. *n'och.* — 336. D. *Je hae neté, si aime ordure.* E. *Jay vescu en grant ordure.* — 337. D. *Jou ai.* — 338. D. *riceche, sustanche.* — 340. D. *mes parens.* E. *mes prevoz.* 341. E. *recevoir.* — 342. D. *chiaus.* — 344. D. *ciaus, moins en ont de cure.* E. *et ceux qui plus en ont cure.* — 345. D. *ciaus engane plus et tiens pres.* E. *celes gens suyge tant et prochaz que je le metz enmy mes laz.* — 348. D. *cest mes s.* — 349. E. *Ou que je le puys a moy trayre A toy ay fait ce domage faire.* — 351. D. *prenre, loier,*

*penre.* E. *pues tu.* — 353. D. *voloir, pooir.* E. *de cil qui.* — 354. D. *Quant cele a oï le mafé Ki son malisse out esçafé.* E. a une leçon évidemment mauvaise : *Quant Margarite oit la pancée En malice fut eschauffée.* — 357. D. *vertu.* — 358. A. *la trait.* D. *tous les cheviax li trait arrière.* E. *le gette.* — 359. E. *et desoulz elle le traine.* — 360. A. *me, poitirne.* — 361. E. *frappe.* — 363. D. *crie et brait et crie merchy.* E. *pour Dieu mercy.* — 364. D. *Dame oste un peu de ci.* — 365. D. *ravoir m'al.* — 366. E. *a trop.* — 267. D. *mal soudoians.* — 370. D. *Cese de.* Nous avons dit plus haut comment avait pu se produire ce vers étrange, reproduction exacte du texte de la légende latine. E. *Lesse moy ma.*—371. D. *que tu ne me.* E. *garde jamais.* — 372. D. *wes. de ci.* E.

Et panse toust de ten aller
Et le malfaiteur respondi
Margarite voir je le dy
Et te promets en vérité
Que jamais nulle griveté

373. D. *loiaté.* — 374. *nule cruauté.* — 375. D. omet les vers 375 et 376. — 377. D. *ne te ferai jor de ma vie.* — 378. D. *mes que tu aler si me laises.* E. *mes que.* — 379. D. *trop me casses.* E. *lieve.* E. *trop.* — 381. D. *le gardent en la.* — 382. E. *Lors s'en reva en.* — 383. D. *fesis et l'o.* E. *le ciel et terre a la ronde.* — 386. E. *qui ounquez a.* — 387. E. *et a nul terme autre.* — 389. D. *fesis.* E. *getas.* — 390. D. *caskune donnas son termine.* E. *a chacun donnas son service.* — 391. D. *d.* A. *refusse.* — 393. E. *Tu fis.* — 394. = Aussitôt que furent faits tes commandements. D. *fu.* E. *Ce fut par tes comandemens.* — 395. E. *Tu les fis entreux diviser.* — 396. D. *feus et terre et airs et meirs.* E. *c'est le ciel, le feu.* — 399. A. *herbes et habres.* D. *arbres b. et totes.* — 404. E. *Leur viande en mer et en terre.* — 405. E. *Tu fays le fain et blé.* — 409. D. *iawes.* A. *vaus.* Ce qui fait le vers faux et est la répétition du vers 407. — 410. E. *Tu fis de tres bons.* A. *fais.* D. *trefons.* — 412. D. *gens, doivent, douter.* — 413. D. *Et fair ton commandement.* Id. dans E. — 414. E. *Sire qui fis en un moment Tous les quatre vents assembler Et toute la terre trembler.* D. *et trestout le monde crosler.* — 415. D. *Toi merchie, diex, et aour.* E. *A toi rens grace et honneur.* H. *Je te remercie et aour.* — 416. D. *puour.* E. *Qui nous fait vaincre la paour.* — 418. D. *le parti.* E. *qui par ta sainte croyz partit.* — 419. E. *en ciel la croyz.* — 420. D. *par coi.*—421. D. *me. couroit.*— 424. D. *s'or te.*— 426. E. *departir*

L. *espartir.* — 427. E. *Et tout le ciel tenebrer.* — 428. E. *trembler.* A. *clieux.* — 429. Ainsi en D. *Il* manquait en A. E. *en un.* L. *après un bien petit de temps.* — 430. D. *puis.* — 432. D. *glorieuse.* — 433. E. *Et dieu.* — 434. D. *brac.* — 435. D. *angle. i.* C'est la leçon de D. A. écrit généralement *angres.* E. *par lange lenvoia.* — 436. A. *apoissa.* D. *abaisa.* E. *le divers temps.* — 437. D. *Toute la cartre enlumina.* E. *Toute la chartre enlumine.* — 438. D. *Et la damoisielle enclina.* E. *Et la demoiselle s'encline.* — 440. D. *A la terre ensi com pasmée.* — 441. D. *Et quant elle fu relevée.* E. *Et quant ele fu relevée.* — 442. D. *vint à li tout droit.* E. *a ele.* — 443. D. *desour, se seoit.* — 445. A. *seste.* D. *sour l'espaule li est assis.* — 446. D. *sour la teste li a asise.* — 449. D. *Ne t'esmaier.* E. *Ne t'esbahys.* — 450. E. *Car ton dieu ta a soy eslite.* Nous avons suppléé *pour les chi* qui manquait dans le manuscrit. D. *Car Dieu ta a son wes escrite.* H. *Car Dieu ta en son siècle eslite.* — 451. D. *tes martires. fines.* — 452. D. *encor souferas tu.* — 453. D. *en D. aies ta fiance.* E. id. — 455-456. C'est la leçon de D et de E. Le texte donnait que *l. c. t'a portuée* et renversait l'ordre des rimes. E. *t'a apportée.* — 457. Dans le manuscrit D. *à nous en venras.* E. *que es cieulx viendras par.* — 458. E. *si te.* — 460. E. *elle se départit.* — 463. D. *comencent, vilier.* — 464. D. *il estoient.* E. id. D. *bien III miliers.* — 465. D. *c'ommes.* — 466. D. *loant.* — 469. D. *erent.* E. *qui se sont.* — 470. A. *tout parverti.* D. *tout en ot le sens esmarri.* E. *moult en avoit le cuer marriz.* — 472. D. *de forsens et de cruauté.* E. *de despit et de cruauté.* — 473. E. *tous.* — 474. A. *com.* E. *O champ que lon.* — 477. D. *ce.* H. *son vouloir parfaire.* — 480. C'est la leçon de D et de E. A donnait : *si dit a ses sers à présent.* — 481. Leçon de D et de E. A donnait *alez to.* Le pluriel ici n'a pas de raison d'être. — 483. C'est la leçon de D. et de E. A donnait : *partant est.* — 484. D. *cis vint à toute.* — 485. D. *cui.* E. *com son seigneur.* — 486. E. *N'y heut dit ne plus compté.* — 487. D. *lei.* — 488. D. *le col.* — 489. E. *ysnellem.* — 490. D. *que ne wel, mon.* — 491. E. *Et e. s'a. atant.* — 492 D. *le.* — 493. D. *dut, férir.* — 494. D. *prist sor, à.* E. *vers destre si.* — 496. D. *angeles ester.* — 497. D. *espaentes.* — 498. *encantes.* — 499-500. D :

| | |
|---|---|
| Onques ne se sot tant pener<br>Kil peuist son cop remuer | E. Ne pourtant ne se peut penner<br>Que en haut peut son cop lever. |

502. D. *car leves.* — 504. D. *de moie part, vos.* E. *de ma part aurez.* —

505. *et celle dit. porcoi.* — 506. D. *m'ares.* — 508. D. *iesucris.* F. *pas.* —509. A. donnait *et.* D. *deles toi.* B. *et près de.* H. *deles vous.* E. *que mal ne la face a présent.* — 511. A. supprimait la rime en intervertissant l'ordre des mots, nous l'avons rétabli. E. *vehu Dieu.* — 512. *Et* n'est pas dans le manuscrit. Nous l'avons ajouté d'après E. A. *tans.* D. *Dont me done respit et leu.* E. *donne moy respit et lieu.* — 513. C'est la leçon de D, le texte donnait : *Temps aie de lui aorer.* — 514. D. *car ie ni wel.* E. *car je ne weil.* A. *veil.*— 517. Les quatre vers qui suivent sont la répétition des vers 383-386. — 522. E. *A toi rans.* L. *Je te rens graces et merchiz.* — 523. E. et L. *de l'amour.* — 525. Les vers 525-526 étaient intervertis ; nous avons rétabli l'ordre.—527. D. *assowagier.* E. *grant douleur alegier.* L. *assouagier.* —528. D. *merchie Diex.*— 529. D. *me creront.* — 530.

| D. | E. |
|---|---|
| Et che livre escrire feront<br>Et ma passion et ma vie<br>Les iors qui m'averont oïe. | Ou du leur escrire<br>Ma passion et ma vie<br>Le jour que il auront oïe. |

D. et E. continuent ainsi :

| | |
|---|---|
| Ne enfant ne soit entaches<br>Qui naitra en la maison<br>Ou lon lira ma passion.<br>Ne dyable n'y ait pouvoir | Ne en porpris ne en manoir<br>Ou ma passion sera escripte<br>Dieu tu mottroye cest merite. |
| L. me requerront<br>Ou du leur écrire feront | Et ma passion et ma vie<br>Et tout ceux qui laront oye. |

535. E. *Engroissee.* — 536. A. porte *el.* E. *elle sera.* D. *sainie.* — 538. D. *et. garde n'avera.* E. *Ou dessu elle mettra le livre. Que le Saint Esprit la délivre.* C'est la leçon de D. — A. donnait : *Qui par dessus sa tête leve.* L. *et.* Le reste pareil. — 539. D. *de sourli mete le livre Dieux tu sans peril le delivres.* A. *le delivre et quite.* Dans l'*Edda Sólar liod* le chant du Soleil (Ozanam) , des anges radieux lisent l'Evangile *sur la tête de ceux* qui firent l'aumône.—541. *me requierra.* D. et E.—542. A. donne *où*, qui n'a pas de sens. Je prends la leçon de L. — D. *u sera.* E. *ou ma vie sera.* L. *quelle scara.* — 543. D. E. L. *qui en mon nom.* D. *sera sacrée.* — 547. E. *perdu.* — 548. Le manuscrit donne *puisqu'en soi est engendré*, qui ne rime pas avec *péris.* J'emprunte la leçon de H. E. *Depuys quil sera apparu.* L. *Depuis qu'il sera aperis.* D. *Por Keil soit aperis.* G. *Puisque il est a par mis.* H.

*Puisquil sera engenouy.* — 549. D. *Et conceus. le.* E. *Et contenus.* — 550. D. *soit fors.* E. *ençoys.* — 551. E. *formes.* — 552. E. *ne soit sourt muz.* L. *Ne enfes ne soit entechies.* D. *ne clos.* L. *clop* (boiteux, clopin-clopant, clopinant). E.

Et qui fera édiffier
Autier, chapelle ou moustier
En mon mémoire ou en mon nom
Et y mettra ma passion
Tu ly pardonne ses pechez
Ne nul ne soit à tort jugiez
De mal justice
La journée.

D. *autel* et *capelle.* — 553. A. *ja homme.* D. *ne ja si ne soit.* Nous prenons la leçon de E. L. *lor pechies.* — 556. D. *ce jor kil l'avera.* — 557. *de me proiere et r.* — 559. Le manuscrit donne *samera*, qui n'a pas de sens; j'emprunte la leçon *savera* à D. *à eglise ki savera U point de mon non avera.* E. *où il sera*

Et en lonneur de moy fera
Luminayre duyle ou de cire
Le saint esprit le ramplisse.

560. H. *de mon corps.* — 561. D. *luminaire.* H. *de ton saint espirit l'espire.* — 564. D. *garisses tous les leus.* — 566. E. *que malesprit ne habite.* — 568. D. *ne s'i mete.* — 569. Le manuscrit donnait *esperis*, qui ne fait pas le vers. *Espirs* appartient à D. E. *prié.* — 570. E. *Paix et joye en vérité.* D. *vérités.* — 571. E. *toute b.* D. *grant.* — 576. E. *Ung ange de par.* — 577. E. *à ele d.* — 579. E. *Margarite ce que tu quiers.* D. *t'otroie Diex ke tu dis.* H. *Suer je toltroie volentiers Et plus encor que tu ne quiers.* — 580. E. *Totroye Dieu.* 581. E. *Et plus se tu le vieulx.* D. *veues.* — 582. E. *Bien heurée es tu en terre Et en ciel plus bien heurée, Car de grant bien t'es pourpencée.* H. *Je le t'ottroie ja jus en terre.* D. *Bone et eureuse ies entiere.* — 583. D. *et ou chiel bone eurée.* H. *Et es cieulx seras bienheurée.* — 585. D. *reçois.* E. *receipvre.* — 590. E. *En ciel tu auras le délit De la joie que tu atant.* E. *lément.* — 592. D. *à Maceclier.* L. *au Macheclier.* D. *liement.* E. *maintenant.* — 593. D. *s'or te.* L. *sil te. a.* A. *sor te.* — 594. E. *si tu as le.* — 595. E. *Le chief baisse le col.* — 598. D. *Deles li ciet a toute l'espée.* E. *Et puys à terre geta l'espée.* — 599. D. *et prie.* E. *Si prie Dieu de ce pechié.* — 601. A. *et vous.* E. *Or est finèe Et les anges en ont l'esprite En Paradis s'en vont chantant Die unostre sire.* — 604. D.

Chias qui font son commaudement
Tant com ils sont corporamment
En ce siècle kest corporeus
Et plains de pechies et d'umeurs,

604. E. *Ceux. comme ils sont.* — *En cest monde qui est moult faux.* — *malice. et de maux.* — 604. L.

Createur loant
Quainsi honneure ses amis
Et couronne en son paradis
Ceulx qui font son commandement
Tant qu'ils sont corporellement
Vivans cha jus en cestui monde.
Dieu en qui toute grace habonde
Pour vrai a C. doubles leur rent
Et les guerdonne plainement.
C'est noble chose de bien faire
Cy en voit on bon exemplaire.

605. A. *qui si honeure.* E. *qui tant.* — 606. D. *convoie en son.* — 607. D. *Theodysius, preudons.* E. *ung.* — 609. D. *pain et vin.* — 611. D. *Ke il véoit.* E. *Et le mal que il ly vit souffrir.* — 612. D. *Cis n'atarga pas à venir.* — 614. *Et ass.* — 615. Nous prenons ces deux vers à D et E. D. *Et si recuellerent.* — 616. E. *drap deliet.* — 617. E. *Ampres assamblerent le corps.* — 618. E. *Dont la vie estoit dehors.* — 619. D. *le oindrent.* E. :

Puis l'oignèrent
De mel. de mirre et densent
Qui confit estoit noblement
Que vers ne autre pourriture
Ne se mist en la sepulture
Après lont en un tombeau pousee
De ung blanc drap envelopée
Et commancèrent le service.
Checun commaince en bonne guise
Le service et l'enterrement
Puis la metent ansemant
En ung vaisseau de pierre bise
Dessus ont une tombe mise
Qui estoit moult bien taillée
Car ung la voit apareillée
Qui dedans cuidoit gesir
Quand eurent fayt à lesir
Trestout ce quil devoient faire.

621. D. *vasel len ont posée.* — 622. D. *bougeron.* A. *envolopée.* — 623. D. *paile misent.* — 624. D. *faisoit.* — 625. D.

Ains sempartirent coiement
Kil doutoient la pute gent
Ke noisié n'i ot ne ploré.
Mais quant il sont aseuré
Si comencierent le service
Vegile apres le comandise
Et loenges entirement
Puis se levereut erraument
En 1 sarceul de piere bise
Une lame ont deseur asise
Qui molt estoit bien entalie
Cis et cil lont aparillie
la u elle doit gesir.

629. C. *Car sil y fussent aperceuz.* — 630. *Et ils y fussent consceus.* — 634. D. *Et le jor kelle devea.* — 637. D. *lor fist savoir vraiement.*

— 338. D. *veisies*. E. *expressement*. — 639. E. *Malades ileyques venir*. — 640. A. *Ju nc quez*. *Qui ne se pouvoient soustenir*. D.

Et totes lor langours saner
Que ja malades ni venist
Pour mal qui onques le tenist
Que nen allast hetiés et sains
Et de bon esperite plains

E.

Ne ja malade ny venist
De quelque mal quil souffrist
Quil ne fut héti et sain
Et de l'amour de Dieu certain.

645. E. *Car souvent la oïoit lon chanter*. — 646. E. *et grant joie mener*. — 647. D. *maise gens*. E. *Et les. y*. H. *qui Dieu n'aouroient*. *Et ceux qui amer Dieu volient*. — 648. D. *en avoient*. *Et souvent grant deul menoient*. H. *Grant joie si demenient*. — 649. E. *Pour les m*. E. *que tant amoyt*. — 650. *Id*.
E. et D.

Or pries tuit à la pucelle
Margarite la Dieu ancelle
Que por nos prie à Creator
Ken ce siecle nos doinst honnor
Et en tels euvres maintenir
Par coi nos puissimes venir
Lassus en Paradis tot droit.
Dites amèn, ke Dieu l'otroit.

L. *Ce nous ottroi pere et fieux Et saint Esprit en unité Une divine*. *Aux trespassez face mercy*. — *Amen*. *Dieu le ottroye ainsi*.

NOTA. — Ce travail était depuis longtemps terminé, et on achevait d'imprimer ces deux textes, quand nous avons appris, par un article de M. Meyer (*Romania* (1), avril 1878), que M. A. Scheler avait publié (Anvers 1877) le manuscrit 19525 et une rédaction de la légende très-voisine de celle que nous donnons page 99. Nous avons cru cependant devoir

(1) M. Meyer, au vers 328, corrige *d'or* en *dor*. Il nous semble que *les deus d'or*, que nous avons imprimé comme M. Scheler, donne un sens très-satisfaisant. = Je ne croirai pas à vos dieux d'or d'autant mieux qu'on lit, v. 315 *lesse les ymages d'or*.

conserver nos textes, — parce qu'ils sont absolument nécessaires pour compléter la connaissance du poème de Wace, et que nous n'avons pas voulu que le lecteur eût à les aller chercher ailleurs; — parce qu'ils ne sont pas là, en quelque sorte, pour leur propre compte, mais pour venir en aide au texte de Wace; — parce que nous les croyons, en quelques points, plus corrects; — parce que, faisant l'histoire des transformations de la légende, nous avons voulu qu'on pût les suivre, textes en main. Notre but, en effet, est tout différent de celui qu'a poursuivi M. Scheler. Nous avons voulu surtout, à propos d'une légende populaire, comme nous l'avions fait à propos d'un des plus grands poèmes du moyen âge, montrer quelle série de formes pouvait prendre alors un seul et même récit.

---

## III.

### VERSION PROVENÇALE.

Voici les premiers vers de cette version, en tenant compte des corrections proposées par M. Meyer :

Senhors e donas, gran conquest
Podetz far ab Dieu Jhesu Crist,
Si de bon cor volets auzir
So que vo vuelh comtar et dyr.
Aycel de bo cor au le be
Qui el coratge lo rete

E pueysh ponha as obras far
Perque no s puesca oblidar.
Mas mots son que per lor pecat,
Quant hom lor ha le be mostrat,
Sempre l'au mes tot en oblit.

. . . . . . . . . . .

Auzir lo be quant l'aus hom dyr
Pauc de pro sens le retenir ;
Ni'l retenir pot profeitar
Qui nol fa florir e granar.
Aquel fa granar e florir
Qu'es bon a fare et a fenir.

. . . . . . . . . . .

Ayssi fec sancta Margarida
De cui vos vuelh comtar la vida.

Ce qui veut dire :

Seignor et dames, grant profit
Poez faire avec Jhesu Crist
Si de bon quer volez oïr
Ce que vos voil conter et dire (1).
Celui de bon quer ot le bien
Qu'en son corage le retient (2)
Et après le met en ovrer,
Tant que nel puisse entroblier.
Mes molt sunt qui por lor pechié
Quant on lor a le bien montré
Toz iors l'ont mis tot en obli.

. . . . . . . . . . .

(1) Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que ces deux vers ne riment pas ; mais pour les faire rimer, il eût fallu s'écarter trop du texte provençal.

(2) Même remarque.

Oïr le bien quant len le dit
Senz retenir fait poi profit ;
Nel retenir puet profiter
Qui nel fait florir et graner.
Celui fait graner et florir
Qui set le bien faire et fenir.
Ainsi fit seinte Margarite
Dont la vie vos sera dite.

---

# IV.

## TEXTES LATINS.

(Bibliothèque nationale, Manuscrit latin 17002 et autres) (1).

*Passio S. Marg. virginis que passa est in Antiochia civitate sub Olibrio prefecto, XIII Kal. Julii.*

Post resurrectionem J. C. et gloriosam ascentionem ejus ad patrem omnipotentem, in illius nomine multi martires passi sunt, et apostoli coronati et innumerabilis sanctifacti sunt in nomine Domini salvatoris, et vicerunt hunc mundum et superaverunt tyrannos carnifices. Adhuc tamen obtinebat insaniam (2)

(1) 15 colonnes 1/2 (47 lignes jusqu'à f° 11). Le ms. 17002 est très-incorrect. Les accusatifs ne son pas indiqués, les *a* n'étant pas surmontés de l'~.

(2) Le ms. porte *infamia*, qui n'a pas de sens ; *insaniam* est dans d'autres mss.

hominum diaboli rabies, et idola ceca; surda et manuum hominum facta adorabant, que nec illis proderant nec sibi. Ego autem in nomine Christi credens, Theotimus nomine, vocatus a Domino et doctus profunditate litterrarum, posui me (3) omnes cartas perlegere, inveni et neminem in quem oporteret credere nisi in nomine Jesu Christi qui cecos illuminat, surdis auditum prestat, martires coronat et omnes in se credentes salvat. Ego enim Theotimus baptismum accepi in nomine patris, filii et spiritus sancti. Baptizatus in omni sapientia et scientia Dei, posui me caute agnoscere quomodo pugnavit beatissima Margarita contra demonem tyrannum et vicit hunc mundum. Ego secundum meam virtutem dedi precium et cartas comparavi ab eis qui in illo tempore scriptores erant. Et scripsi omnia quibus passa est beatissima Margarita, quomodo pugnavit contra demonem et vicit eum et coronata est. Omnes aures habentes audite (1), et corde intelligite et viri et virgines : proponite vos velut puella tenera lectionem legentes. Ite, laborate, ut accipiatis salutem, et talem coronam, ut et mereamini requiem sempiternam cum beata Tecta (2) et sancta Suzanna. Beatissima autem Margarita erat Theodosi filia qui erat gentilium patriarcha et idola adorabat. Unam filiam habebat de se natam quam spem suam ponebat. Illa autem de Spiritu Sancto erat repleta. Mox nata de sua matre data est in quamdam civitatem habentem stadia XV ab Antiochia, que nutrita est ab ea nutrice que susce-

(1) Le ms. ici est illisible. Je prends ce texte à 16211.

(2) C'est le début du ms. 17525 : Escotez totes bones genz.

(3) Sans doute Tecla p. Thecla.

perat eam ut nutriretur. Quando autem mortua est mater beatissimæ Margaritæ ampliori desiderio tenebatur apud suam nutricem. Quia vero pulchra erat et Christum invocabat odiosa erat suo patri. Dilecta namque Domino nostro J. C. Erat autem annorum xv et delectabatur in Domino et nutrici suæ. Audivit omnium martyrum certamina quia multus sanguis justorum effundebatur illis temporibus pro nomine Domini nostri J. C. salvatoris. Ista vero Spiritu Sancto repleta totam se tradidit Domino qui eam salvam fecit, virginitatem servavit castam castiorem omnibus. Ipsa pascebat oves nutrici sue cum ceteris puellis coetaneis suis.

INCIPIT PASSIO. In illis diebus transibat Olibrius prefectus de Asia in Antiochiam civitatem. Veniebat autem persequi Christianos, et deos suos vanos suadebat adorare et ubi audiebat quia aliquis Christum nominare statim ferreis nexibus, etc.

Marguerite demande à Dieu de lui faire voir son ennemi. — Jube ipsum invisibilem inimicum qui me tam vehementer impugnat effigie visibili michi adsistere, quatenus facie ad faciem aliquantisper cum eo confligam, etc.

Ms. 8995. Récit de Métaphraste dans Surius, p. 249. — Da mihi Domine Deus meus ipsis oculis possim videre inimicum meum qui me ex alto oppugnat et ostende mihi ejus mala machinans et adversandum caput, et ut ipse a meis conculcetur pedibus, et ut tanquam lutum platearum comminuatur et despiciatur. Præsta, o omnipotens, ut in me quoque

glorificetur sanctissimum et terribile nomen tue bonitatis et clementie.

Ms. 8995. Cumque jam pene ab ipsis patentibus bellue hyatibus absorberetur, vexillo Dominice crucis obposito serpens squalidus continuo crepuit medius.

Ms. 11705, début du XIII° siècle ou fin du XII°.

Cum exivit beata Margarita de carcere, signavit corpus suum signaculo Christi et stetit ante presidem. Et ecce subito de angulo carceris exivit draco horribilis totus variis coloribus, deauratis capillis et barba ejus aurea. Videbantur dentes ut ferrum ignitum. Oculi ejus velut Margaritæ splendebant, et de naribus ejus ignis et fumus exiebat. Lingua ejus anhelabat: super collum ejus erat velud serpens et gladius candens in manu ejus videbatur, et fetorem faciebat in carcerem. Tunc erexit se ac sibilavit fortiter; et factum est lumen in carcere ab igne qui exiebat de ore draconis. Sancta Marina facta est ut erba pallida, et formido mortis cecidit super eam, et confringebantur omnia ossa ei. Oblita enim erat propter pavorem quia Deus exaudisset orationem ejus, propter quod dixerat: demonstra michi qui mecum pugnat. Et fixit genua in terram et expandit manus suas ad orationem et dixit: Deus invisibilis quem abissi et thesauri abissi contremescunt, qui formasti paradisum indeficientem et mari terminum posnisti ut non transiret preceptum tuum, infernum devastasti, diabolum ligasti, qui extinxisti potestatem magni draconis et virtutem, respice in me et miserere mei quia sola orfana et tribulata sum. Ne

permittas hanc feram nocere michi. Placeat tibi, Domine, ut vincam eum et fervorem ejus. Quare enim adversum me pugnat ignoro; quid illi nocui nescio. Absorbere me festinat et in caverna sua deducere me querit. Dum hec diceret bona Margarita, draco ore aperto posuit [os suum] super capud beatissime Margarite et linguam [suam] porrexit super calcaneum ejus et suspirans deglutivit eam in ventrem suum. Sed crux Christi quam sibi fecerat beatissime Margarita ipsa crux Christi crevit in ore draconis, et in duas partes eum divisit, et beata Margarita exivit de ore draconis dolorem nullum habens in se. Et ecce ipsa hora aspexit in sinistram partem, et vidit alium diabolum sedentem ut hominem nigerrimum, habentem manus colligatas ad genua. Beata vero Margarita, videns illum, oravit dicens: Laudo et glorifico nomen tuum, Deus. Gaudeo et exulto labiis, lapis angularis, singularis Christe Jesu, Rex immortalis, Columna fidei, principium sapientie, innumerabilium angelorum perpetuus rex, fundamentum fortium, nunc fidem meam florentem video. Video gaudium anime mee, video Rufonem in terra prostratum, video homicidam interfectum, video fetorem ejus a me cessare. Vidi infernum prostratum, vidi vermem comestorem conculcatum, video putredinem ejus recedentem a me, video venenum ejus terga vertentem, video rabiem ejus quiescentem, video crucem [meam] florentem, video corpus meum hodore suavitatis manans, etc.

Et cum in oratione sua hec diceret, surgens demon accessit et tenuit manum beatæ Margaritæ et dixit: Margarita sufficiat tibi hoc quod fecisti. Cessa jam

de mea persona, quia multum te video in oratione perseverare. Ego quidem misi fratrem meum Rufonem in similitudinem draconis ut absorberet et tolleret memoriam tuam de terra et obrueret virginitatem tuam et perderet decorem tuum. Tu vero cur interfecisti eum cum signaculo Christi? Et nunc per canticum me interficere cupis. Peto te, cessa de mea persona. Tunc Sancta Margarita virgo comprehendit demonem per capillos suos, defixit eum in terra, et posuit pedem suum dextrum super cervicem ejus, et dicebat ei : cessa jam de mea virginitate. Ego Dominum meum habeo adjutorem. Cessa maligne, cessa genus orribile, cessa homicida, cessa fetor maligne, cessa iniqua fera, cessa auctor gehenne : Christus mihi protector est. Ego agna Christi. Ego domestica sum. Ego ancilla Christi. Ego sponsa Christi cujus nomen benedictum in secula seculorum.

Et dum hec diceret, subito lumen refulsit in carcere et crux Christi videbatur usque in celum, et columba sedebat super ipsam crucem et dicebat : « Beata es Margarita, que draconem occidisti et dentes ejus comminuisti. Beata es que virginitatem desiderasti! tibi parata est corona glorie : expectant te porte paradisi. » Tunc agens gratias Domino beata Margarita, conversa ad demonem, dixit : « Dic mihi unde est natura tua? » Demon respondit : Deprecor te sancta famula Christi, alleva modicum pedem tuum de cervice mea ut paulum requiescam et enarrabo tibi nomen meum et opera mea. Sancta autem puella sublevavit calcaneum suum de capite ejus, et statim demon dixit : Vis scire quod nomen est mihi. Bezel est nomen mihi : post Behelzebu ego : multorum justo-

rum laborem in meo ventre deglucio. Et ego contra omnes pugno et nullus potuit me vincere. Tu autem et vicisti et oculum meum ejecisti et virtutem meam confregisti et Rufonem occidisti. Et nunc quia video Christum in te manentem facis quod tibi placet. Antequam in te Christus maneret, terra eras et cinis et totum corpus tuum exterminatum erat. Nunc autem ex quo cepisti celestem invocare Christum, aliam formam in te video. Unde in te aures pedesque dinoscuntur et signum Christi ostendunt per quod rite fructus justitie maturus et suavis et gratia plenus ostenditur, etc.

Ego sum qui pugno cum justis et incendo renes justorum ; et obceco oculos eorum, et obscuro sensus eorum, et facio eos oblivisci omnem celestem sapientiam. Et cum dormierint venio super eos et excito illos a somno, ut vadant supra domos aliorum ; et quos non possum movere de somno facio illos in somno peccare, et quos volo decipere exorto (*alias* ventilo) eos, ut mihi placet, et tamen nemo de manu mea evadat ; sed cum omnibus pugno, et omnes conquasso. Verumtamen de illis dico in quibus porcionem habeo quos frigidos et sine vexillo crucis invenio. Nam qui tibi similes sunt confusus et vacuus discedo ab eis, quemadmodum a te hodie. O beata Margarita superatus sum et quid faciam ignoro. Arma mea confusa sunt.

Ms. 17002, f° 10. Ut si vir me vicisset, non esset mihi cura ; sed ecce a tenera puella superatus sum. Et sum modo dolens, quia pater tuus et mater tua socii mei fuerunt, et modo tu adversus genus meum

surrexisti. O quam mirandum est quia tenera puella nos superat! Patrem et matrem et totam generationem suam reliqui et Christum secuta est, etc. Vere virtus nostra nihil valet quod a parvula puella superati sumus. Vere sancta Margarita dixit : Ennarra michi genus tuum, demon inique quis te genuit vel quis precepit in sancta opera insidiari? Demon dixit : Dic mihi, Margarita, unde vita tua et membra tua sunt, que in te moventur : unde animi tui : unde fides tua, vel quomodo in te Christus impressus est : et ego dico tibi omnia opera mea que feci. Sancta Margarita respondit : Non michi licet hec tibi dicere, quia non es dignus audire vocem meam. Gratia enim Domini sum id quod sum. Demon dixit : Sathanas rex noster est qui projectus est de paradiso. In libris tamen Iannee et Mambree invenies genus nostrum; scrutare et vide. Ego enim non sum ausus loqui tibi, quia video Christum ambulantem circa te et contremesco. Nam vie nostre non sunt super terram, sed cum ventis ambulamus. Sed peto te, ancilla Domini, dimitte me modicum, ut unum verbum loquar tibi. Et verum dixit demon : ecce annunciabo tibi omnia. Ideo adjuro te per Dominum tuum et Christum filium ejus, in quem credis ne me plenius de animabus hominum ejicias, sed liga me in terra, usque in die ultimam ut [non] pugnem cum justis et non adversum te [jam amplius non loquar]. Nam sapientissimus Salomon [in vita sua] inclusit vos in unum vas (1) sed post mortem ejus ignem mittebamus ex ipso vase. Tunc venientes homines babilonii putave-

(1) C'est la leçon du ms. 18500; 17002 donnait : in uno sarcophago.

runt aurum invenire et fregerunt ipsum vas et tum dimissi ambulavimus per orbem terrarum. Sancta Margarita respondit : Obmutesce demon inique et sile : jam non audiam amplius [verbum] ex ore tuo. Et consignavit ei locum in angulo carceris et dixit : Vade retro Sathana ; et terra suscepit eum, et ultra nusquam comparuit.

Voici le texte de la dernière prière de la Sainte, d'après le ms. 10870 (XII[e] siècle). Nous le complétons avec les additions fournies par le ms. 11756, f[o] 241, dont nous plaçons le texte entre [ ].

Deus qui palmo mensurasti celum [palmo metiris] et pugno mensus es terram [et terram pugillo concludis, mari quoque limitem posuisti, exaudi deprecationem meam] si quis librum vite mee [geste mee] legerit aut alio legente passionem meam audierit, ex illa hora dimittantur ei peccata sua. Et qui lumen de suo labore fecerit in basilica mea [obtulerit] ne imputentur eis peccata sua. Si quis in judicio terribili afflictus memor fuerit nominis mei, libera eum, Domine, de tormentis imminentibus [de tormento]. Peto quoque, Domine, ut qui manu sua acceperit [legerit aut tulerit in manu sua] passionis meæ codicem [libellum aut scripserit sive emerit de justo labore suo] ex illa hora non imputentur ei peccata sua. Quia caro et sanguis sum[us] et [semper peccare nullo modo] cessamus. Adhuc peto, Domine ut qui basilicam in meo nomine fecerit, et qui scripserit passionem meam, vel qui suo labore comparaverit codicem passionis mee reple illum [spiritu sancto tuo et] spiritu veri tatis. Et in domo ejus non nas-

catur infans claudus, cœcus aut mutus, neque a spiritu immundo temptetur, et si petierit, de peccato suo indulge ei Domine [quodcunque petierit indulge ei].

Voici d'après le Ms. 11756, f° 241, la réponse de l'ange à la prière de Marguerite (Note de la p. 7).

Et ecce subito facta sunt tonitrua, et columba venit de celo tetigit que eam dicens : Beata es inter mulieres Margarita que solum Deum quesisti. Exaudita est igitur oratio tua et insuper quod commemorata non es dabitur tibi. Beata es igitur quia in penis tuis memorata es omnes peccatores. Et ubicunque fuerunt reliquiæ tuæ aut liber passionis tue, et peccator venerit orans cum lacrymis et memor tui fuerit, statim dimittentur peccata ejus, et spiritus nequam ibi non ingredietur, sed pax, caritas, et spiritus veritatis in eodem loco manebit. Et quicumque te invocaverit in oratione remissionem inveniet delictorum. Et beata es tu, et locus ubi requiescis est beatus et omnis generatio que in Christum per te credidit. Veni celerius ad locum tibi preparatum. Ego enim tecum sum et aperiam tibi januam regni celorum, etc.

Ms. 17002. Le dialogue de la Sainte et de Malchus. Ille autem dixit : non interficiam sanctam virginem Dei. Beata Margarita respondit : si hoc non feceris, non habebis partem mecum in paradiso Dei.

Ms. 10870. Questionarius..... ad dextram partem sancte Margarite cum percussorio suo corruit.

Voici la fin de 17002. Et posui eas in Antiochia civitate in domo Simpliciæ matronæ. Ego enim eram qui ministrabam ei in carcere panem et aquam. Complevit autem beata Margarita certamen suum in pace, mense julio 13 kal. Cui et honor et gloria virtus et potestas in seculorum secula. Amen.

La fin de 10870 présente quelques légères différences de rédaction.

Ego Theotimus [tuli reliquias sancte Margarite et reposui eas cum odore suavitatis in scrinio quod feceram ex lapide,] eas que collocavi in Antiocha civitate in domo inclite sancte matrone. Ego sum qui pacem ei et aquam incarcere ministravi.

---

## V.

### RÉDACTION EN PROSE.

Ci commence la vie seinte Marine, qui est apelée Marguerite.

Après la glorieuse resurrection nostre Seignor Jhesucrist et puis que si apostre orent tuit receu la celestiel corone par la victoire de martire meint autre seint veinqirent le deable par la vertu de la seinte voire croiz et receurent la celestiel corone par la bone creance del seint baptesme. Entre lesquieus nos avons proposé à dire le torment que seinte Marine soffri en la cité d'Antioche por la foi Jhucrist. Ceste Marine fu fille à un des provoires as paiens et

il n'avoit que li seule. Quant ele fu nee ele fu livrée por norir a une feme qui estoit crestiene en une vile qui estoit bien loin d'Antioche. Quant ele ot xv anz e ele oï les tormenz que li seint martirs soffroient por l'amor Ihucrist ele mist en lui tote sesperance et sa creance. — Un prevoz qui avoit non Olymbrius venoit en ce tens d'Aise en Antioche et trova cele pucele qui gardoit en un champ les berbiz sa norice. Cil la regarda et vi que ele fu molt bele et comanda que ele fust prise et menée à lui. Car se ele estoit de grant lignage il la prendroit à feme e se ele estoit chambarière il li donroit bon loier et seroit sa meschine; car il la convoitoit molt por sa biauté. Quant li serianz au prevost l'orent prise ele cria et dist: Biaus sire Ihucriz ne medeguerpis pas : ne lesse me pas mame estre conchiée qi est nete et chaste, ne sueffre pas ma foi ne mon cors estre maumis et me garde mon sen qe ie nel perde par les menaces à ce deable. Mes envoie en moi ta sapience que je puisse respondre sanspoor et a grant fiance à ce quil me demandera. Je sui ausint come la berbiz entre les lous, ausint com li passerieus entre les laz et ausint come la biche entre les raiz et ausint com li poissons entre les pescheors. Ihucriz eide moi.

Nous détachons la scène de la prison. — Ele pria nostre Seignor quil eust merci de lui et que il li mostrast celui qui estoit ses aversaires. Quant ele ot finie soroisons uns dragons granz et rous eissi d'un des angles de la chartre qui avoit barbe ausint come flambe et ses dentz reluisoient ausint come ors. Si œill reflamboient ausint come II pières précieuses et sa langue rouge com sanc, et si sorcills

blanc come argent. Et se leva enmi la chartre et comença à suibler. Et en chartre avoit grant clarté del feu qui li issoit parmi la bouche. Seinte Marine ot molt grant poor et por la poor oublia ele que ele avoit prié nostre Seignor quil li mostrat son aversaire. Et sagenoille e tendi ses mains vers le ciel et pria nostre Seignor que il la gardast que cil dragons ne li nuisist ne li feus que il getoit parmi la bouche. Quant ele ot ce dit li dragons siffla molt durement et li corut seure e ele fist le signe de la croiz encontre et dist : Biaus sire Dex chace de seur moi cest deable et esloigne de moi la pueur de lui et menvoie le seint esperit qui me conforte. Le dragons la prist et la transgloti et li signes de la croiz aloit devant. Et rompit quanque li dragons avoit el cors et li parti li ventres et la virge sen eissi quonques mal nout et li dragons remest mort. Apres celi apparut en angle de la chartre uns deables toz noirs en semblance d'ome et tenoit ses meins seur ses genouz. Seinte Marine fist soroison vers nostre Seignor et dist : Biaus sire Dex, père de tote creature, qui as poesté seur toz les angres, je te lo et glorifie et te rent graces et merciz de ce que tu as veincu mon aversaire. Quant ele ot ce dit li deables saproisma de li et la prist par les meins et dist : Javoie mon frère envoié en la semblance de dragon por toi tuer e tu las tué. Cuides me tu tuer par tes prières ; mal t'est advenu. Seinte Marine le prist par les cheveus, le geta à terre et li mist son pié deseur la teste.

Lors dist Marine au deable : Coment as tu non ? Li deables li dist : Jai non Belzel et sui niés Belçebud. Et ele li demanda qele estoit sa nature et il li dist :

Oste ton pié deseur ma teste et jel te diré. Seinte Marine leva son pié et li deables li dist, etc. ..... Ces maus ai-je fez à menz seinz et ore sui veincus par une pucele.

Le récit se termine par ceci : Ceste Marine qui fu martiriée en la cité d'Antioche, est apelée seinte Marguerite.

---

## VI.

### RÉDACTION IMPRIMÉE.

Après la saincle Passion
J. C. et lascension
Et quil fut es cieulx monlé
Plusieurs furent de grant bonlé
De meurs et de religion
Les quelz après la predication
Des aposlres et des martyrs
Prindrent la foy de J.-C.
Des vieux des jeunes et denfans
Depuis les pelis jusques au grans
Des dames aussi des pucelles
Qui estoient de Jesus ancelles
Entre lesquelles une avoit
Que Marguerite on appelloit
Laquelle de Dieu inspirée
Si voului estre baptisée
Et laissa la loy sarrazine
Secrètement print la divine
Sans le relever (sic) à son père
A ses amys ne a sa mere

Et des lors print tout son plaisir
A Dieu honorer et servir
Et tout premier promis luy a
Que jamais ne se marira
Mais virginité garderoit.

Nous ne poussons pas la citation plus loin. Ceci doit suffire à donner une idée de cette poésie et de la façon dont elle reproduit nos textes.

---

## VII.

### LE MYSTÈRE DE LA VIE DE MADAME SAINTE MARGUERITE, VIERGE ET MARTYRE.

Au début Monseigneur Théodosien, prince et patriarche, patriarche païen, car il invoque Mahom, Jupin, Jupiter, Appolin, etc., s'afflige de n'avoir qu'une fille : un fils eût gouverné sa terre. La mère se console et dit qu'il faut remercier Dieu de sa venue. Le père se résigne et ordonne qu'on cherche à l'enfant une nourrice. La mère envoie sa chambrière s'acquitter de ce soin. Elle se met en quête, trouve une femme qui consent à prendre l'enfant, revient à la mère, conduit la petite à la nourrice, tout cela en quatre vers. L'auteur nous mène chez la nourrice et reproduit consciencieusement sa conversation avec l'enfant.

Taisez vous ma fille tout coys.
Mon doux enfant que doy cherir.
Peine mettray à vous nourrir

Tant que serez et forte et grande.
Ma douce pucelle et amende,
Je vous nourrirai bien et beau,
Voicy de mes fleurs un chapeau ;
Je vous le donne, jouvencelle.

Elle joint à tout ce bavardage de sages conseils, pour lesquels elle demande l'approbation du bon prêtre Théotimus, qui se trouve à point auprès d'elle pour la complimenter; l'auteur, du reste, a soin de nous apprendre un peu plus loin que la nourrice habite tout près de l'église.

Dans la scène suivante la mère de Marguerite se sent malade et demande à sa chambrière de lui dresser un lit, fait appeler son *baron* et meurt. Théodosien recommande son âme à Jupiter et Appolin et souhaite que « Mahom lui veuille faire grâce », puis il envoie un messager recommander sa fille à la nourrice, et lui annoncer la mort de sa femme.

Avec le messager, comme nous l'avons dit, la comédie commence. Il prend ses précautions avant de se mettre en route.

Je ne suis pas encore si fol
Que ie ne boive en ma bouteille
De ce bon vin qui me resveille.

Bientôt il rencontre un laboureur: nous avons analysé la scène. Il arrive chez la nourrice. Elle promet à Galopinet de veiller sur la « pucelle petite » qui lui a été confiée. En preuve de sa sollicitude elle lui fait une leçon de catéchisme. L'enfant l'écoute avec recueillement, elle consent avec joie à être baptisée :

Et renoncer la loy payenne ;
Pour estre plus vraye chrestienne
Du tout me donne à Jésus Christ.

Théotimus la félicite de sa décision :

Il est ainsi, douce pucelle,
De Dieu amye, et pastourelle,
Qui veut que gardiez les brebis,
Douce pucelle au cler vis ;
Or y allez ores petite.

Marguerite promet de « les appasturer » (les s'entend évidemment des brebis).

La nourrice applaudit à sa résolution. Marguerite s'apprête à partir pour les champs, et elle appelle Venisce qui est probablement sa suivante. Venisce répond qu'elle est prête et qu'elle a affublé sa teste contre la bise. Marguerite l'engage à la suivre dans un lieu privé et secret. Alors, continue le texte, ils se mettent en quelque lieu secret où elle fait son oraison à Dieu et s'abandonne complètement à lui.

Le messager revient rendre compte à Théodosien de son message. Celui-ci se plaint de souffrir horriblement et meurt, inutilement recommandé par le messager à la protection de Vénus, la déesse grande, de Mahom et aussi de Diane nostre dame, dit-il.

Ici la scène change. « Notez, dit le texte, que Olibrius se promène par le parc et fait deux ou trois tours en regardant Marguerite. » Il s'étonne de la voir bergère, il la ferait volontiers dame de la terre, etc. Ici nous retrouvons la légende sauf que l'auteur donne à Olybrius trois serviteurs, Alexandre, César et Gaspar, qu'il envoie s'informer à Marguerite de sa condition. Ils répondent chacun à leur tour (par

Vénus, la douce et belle, ajoute Gaspar) qu'ils y vont aller. Alors ils vont tous trois parler à Marguerite et lui répètent les paroles d'Olybrius. Marguerite répond qu'elle appartient à Jésus-Christ. Alexandre assure qu'elle a tort de refuser ses offres et lui demande son lignage. La jeune fille répond que « Dieu est son père principal. » Gaspar la presse de venir et de laisser ses brebis. Nouveau refus de Marguerite. César lui répète qu'Olybrius veut faire d'elle sa mie ou si elle est franche la prendre en mariage. Sur les refus persistants de la jeune fille, Alexandre conseille à ses compagnons de s'en aller : « icy s'en vont à Olibrius qui est en son siège. » Cependant Marguerite « faict son oraison a genoulx » et demande (en 40 vers), à Jésus-Christ de la délivrer des mains d'Olybrius sans violence de son corps.

« Adonc Gaspar et les autres viennent à Olybrius en le saluant. » Gaspar rend compte de sa mission : « Jésus-Christ le faux prophète est tout l'amour de la jeune fille. » Olybrius ordonne qu'on la lui amène, et quand ils ont accompli son ordre avec le rituel ordinaire, et que Marguerite est en sa présence, il lui demande quelle est sa condition :

Ou si servez ou estes franche (libre).

« Je ne suis serve que de Dieu », répond généreusement Marguerite ; et, pressée par lui, elle fait sa profession de foi. Olybrius la livre au geôlier pour qu'il la mette en chartre. Le geôlier l'y traîne avec de violentes injures.

Olybrius, resté avec ses serviteurs, leur demande ce qu'il faut faire de la rebelle. César veut qu'on la fasse venir pour dire si elle veut croire en leur loy :

Gaspar qu'on la martyrise : Alexandre qu'on la pende par les cheveux et

> Puis battue et detranchée
> La feray par ce tarvagant.

Olybrius se rend à cet avis, il envoie dire au geôlier de lui amener Marguerite. Il la fait dépouiller, pendre par les cheveux au gibet et battre devant lui. Les bourreaux s'escriment à qui mieux mieux sur le corps de la martyre, ils s'excitent à la battre et l'accablent d'injures.

Marguerite, insensible à tout, invoque le Christ :

> A mains jointes ie te supply,
> Ne mets pas ta serve en oubly.

Dieu envoie ses anges Michel et Gabriel pour la réconforter. Ils descendent sur la terre en chantant : *Veni Creator,* et adressant à la martyre des paroles de consolation. Les bourreaux tombent à terre à leur venue. Quand ils sont retournés en paradis, le supplice recommence, les coups pleuvent avec les injures. Olybrius fait ramener la vierge devant lui. Les bourreaux la pressent d'abjurer. Elle résiste héroïquement :

> Ha male gent fauce et traitresse
> . . . . . . . . . . . .
> Et vous traistres, tyrans et faux,
> Vuydes et creux comme coucourdes,
> De toutes vos ydolles sourdes,
> Ne tiens conte non plus que chien.

Puis apostrophant, aussi rudement que dans le poème, Olybrius qu'elle appelle faux chien, malostru

et puant, elle déclare qu'il la fait souffrir en vain, qu'il n'aura pas l'âme de son corps, qu'elle sera à Jésus-Christ, son père.

Le supplice recommence (1). Olybrius veut « qu'on la batte dru et même

De verges sur son corps tout nu. »

Ici se place l'intention dramatique que nous avons signalée chez l'auteur. Brandin se sent pris de pitié (p. 36). Je vois, dit-il, son sang sur mes pieds,

Dont ay le cœur fort contristé
De sa douleur et de sa peine.

Cependant, pour faire contraste, les deux autres deviennent plus goguenards. « De ton corps on verra l'écorce », dit Vivant.

Ce coup aura sur ceste f :
Je pense qu'as fait une v.,
Que Malaquis donques beura.

Et Malaquis, tout gaillard, se met à parler latin, vrai latin de bourreau, du reste, très-gauchement arrangé :

Je veux latinus parlare
A dominum Margaritam.
Dic mihi si vis veniam
Adorare nobis Deus.
Car Mahometus et Venus
Sunt gentes de bonum fidem.

(1) Notons en passant quelle âpreté de mœurs cela indique chez les spectateurs revoyant tant de fois ces horribles scènes.

BRANDIN. Parlatis à moy Margueritam.
Ce que te demandaverunt,
Volatis adoraverunt
Phebum, et Jesus renire ?
Jesus te fait trop batare
Et ne te veut secouratis
VIVANT. Je vous prie, vos tezatis
Et me laissare parlamus.
Marguerite veni adoramus
Deos meos, si te placet, etc.

Au milieu de ces sauvages facéties s'élève, toujours égale, la prière confiante de la jeune martyre :

Mon doux père, mon créateur
Regnant au ciel, ie te regarde :
Du tout ie me mets en ta garde.
Voyez ces chiens qui m'environnent
Et m'arguent et si me poignent
. . . . . garde mon ame
D'encombrement et de diffame
Car de mon corps il ne m'en chaut (il ne me soucie)
. . . . . . . . . . . .
Souverain roy de Paradis
Des faux disciples ennemis
Defendez moy donc de leurs cornes
Qui sont plus dures que licornes.
Mon vrai espoux, Dieu Jesus-Christ
Donnez force à mon esprit.

Devant cette résignation, les bourreaux eux-mêmes s'attendrissent. Vivant s'écrie :

Fort triste suis, je n'en puis plus.

Malaquis dit aussi :

Hélas fort suis dolent et vain.

Brandin est touché à son tour ; son langage devient tendre et caressant :

Douce pucelle esplorée
Ie suis fort triste et dolent
De ce qu'avez tant de tourment.
Ie ne vous ose regarder.
Le cœur me faites souspirer,
Très douce pucelle chérie.

Olybrius, en les voyant s'attendrir, est pris de fureur ; il les accable d'injures ; il somme une fois encore Marguerite d'obéir à ses « hauts dieux », il sera son grand ami, et comme Marguerite repousse avec hauteur ses offres, lui disant qu'il se damne, il la menace de la faire périr sous son glaive. Marguerite :

Haa faux chien et deshonneste,
Du corps de moy ie ne tiens compte
Que martirer fais à grand honte.
Après ces grans tourmens, aura
Mon ame repos, luy donra
Des cieux sa gloire, où ses biens sont
Cest au très haut cieux de là mont
Cest Jesus Christ très bien m'enhorte.
. . . . . . . . . . . . .
En toy ne gist que muzardie.

Olybrius fait mander le geôlier Tervagant, qui

ramène, avec les injures habituelles, Marguerite dans sa prison.

« Adonc Theotimus, le prestre (celui que nous avons vu au début) vient et la nourrice à sa prison en réconfortant Marguerite par une fenêtre. »

THEOTIMUS. Douce fille courtoise et sage
Prenez en gré vostre mehain:
Voicy de l'eau, voicy du pain;
Tenez le par ceste fenestre.
. . . . . . . . .
Onques plus douce ne fut lorte
Que vous estes pucelle digne.
Le Saint Esprit vous enlumine,
Je le vois bien tout clerement.
Ie mets tout mon entendement
A escrire soir et matin
Vostre vie de bon cœur fin,
Douce fillette bienheurée.

La nourrice la réconforte à son tour. « Adonc ils s'en retournent et le dragon vient. » Voici comment le mystère présente la scène étrange de la légende (p. 60, paginée à tort 32):

Dy moy quelle part es allée,
Je veux scavoir que céans fais.
Voicy ma chambre et mon palays
. . . . . . . . . . . . .
Et moy qui suis nommé Ruffon,
D'enfer au maistre compagnon,
J'en porte dessus moy les armes
Qui font trembler et corps et ames.
Voicy mes poignans dents agus
Plus trenchans que armes esmolues:
De mes narines va saillant

Flamme outrageuse et feu puant.
Ma langue est toute venimeuse
. . . . . . . . . . .
Il n'est homme ne femme vive
Et fust elle amplatative
A qui je ne face grant paour, etc.

Marguerite s'écrie que son pauvre corps est maté de grande peur. Le démon, dit-elle,

Alentour de moy s'avironne,
Et de sa pate orde et felonne
Me transgloutit en sa grand gueulle.
Moy qui suis orpheline seulle,
Mon vray souverain redempteur
Donne moy pouvoir et vigueur.....

LE DRAGON. Maintenant es à mon pouvoir.
Happer te veux soudainement :
Entre en ma gueulle apertement;
Moult t'a desirée mon ventre.

« Adonc la transgloutist en sa gueule et iette le feu bien fort (Le livret ici aurait bien dû nous donner quelques explications sur la mise en scène. Il y avait là beau jeu pour le machiniste) : et forte tempeste est en enfer. »

LE DRAGON. Je t'y sens ja ton corps entre
Tu es desconfite et matée
. . . . . . . . . .

Ici le dragon entre dans quelques explications supplémentaires. Marguerite étant dévorée, le spectateur ne peut la voir faire le signe de croix. C'est le

démon qui va nous apprendre qu'elle se signe en ces termes naïfs :

Mais je sens sur toy remuer
Une enseigne qui trop me blesse ;
Au cœur me point plus qu'une flesche.
Crever me faut, je le sens bien ;
Trestout mon faict n'a valu rien.

« Adonc se part par la moitié et s'escrie fort ; et Marguerite est à genoulx au milieu, les yeux regardant vers Paradis. »

LE DRAGON. La croix me fait ainsi mourir,
Et mon cruel ventre partir.
Ie me donne à Lucifer.

Marguerite, se voyant sauvée et le dragon « crevé en deux parties qui sont esparties des deux côtés », adresse à Dieu de ferventes actions de grâce. Cependant Dieu appelle sa colombe :

Ma colombe, allez sans failly
A nostre aimée Marguerite.

Celle-ci s'empresse (on ne nous dit pas de quelle façon, ni qui la fait parler) d'aller trouver la martyre et de lui annoncer qu'elle ira au ciel. Marguerite remercie Dieu de la victoire qu'il lui a accordée sur le dragon. Mais une nouvelle épreuve va commencer. Belzébuth vient essayer de venger Ruffon. Marguerite foule aux pieds ce nouvel ennemi, qui bientôt demande grâce.

Il est tout certain, Marguerite :
Laisse-moy donc, et si me quitte
Je cuidoye bien que Ruffon
Te mist tost a discretion
Et t'ostast ta virginité,

. . . . . . . . .

Deporte toy de ma personne,
Marguerite, plaisante et bonne,
Au nom de Jesus Christ ton maistre.

MARGUERITE. Ha faux traistre et fausse beste,
Trahir me veux et decevoir.

. . . . . . . . . .

Mon pied je mettray sur ta teste.
Faire me vouloyes corrompre
Ma virginité et desrompre,
Faux diable, traistre et meurtrier.

Belzébuth continue à la supplier, et Marguerite consent enfin à retirer son pied. La scène se poursuit presque textuellement comme dans la légende. Belzébuth, après avoir satisfait à toutes ses demandes, déclare qu'il « s'en retourne en enfer puant, enrageant d'avoir été vaincu et lié comme un bœuf cornu, et qu'il s'en reva à tous les diables. »

Ici se place la scène traditionnelle de l'enfer, la colère de Lucifer, appelant à lui Léviathan, Astaroth, Satan « et toute la généalogie », qui « vient courant le sault de pie » et qui étrille d'importance, à grand renfort de lazzi, le malencontreux Belzébuth.

Olybrius, avec le formulaire ordinaire, se fait amener de nouveau Marguerite. Celle-ci annonce qu'elle va se prémunir contre ses ennemis avec un signe de croix. Nous retrouvons là les « piteux » qui la plaignent et l'encouragent. Le premier piteux

dit à « la pucelle, blanche comme lis, qu'ils sont fort tristes et dolens de la voir souffrir ainsi. » Le second piteux ajoute :

Bonne fille saincte et belle
Mettez en Dieu vostre vouloir.
Si Olibre vous fait douloir,
Dieu luy rendra bien son salaire,
Très douce fille debonnaire.
Parquoy ayez en Dieu fiance,
Et prenez tout en patience ;
Le bon Dieu vous soulagera
Et point ne vous délaissera,
Vous donnant après la victoire
La riche couronne de gloire
Pour les tourments qu'avez soufferts.

Le geôlier amène Marguerite et se rend hommage à lui-même :

J'ay gentiment fait mon devoir.

Olybrius recommence à presser Marguerite d'adorer ses idoles. Le public de ce temps n'est pas exigeant. La légende lui disant que la vierge a été sommée à plusieurs reprises d'abjurer, il trouve très-naturel que la scène se répète autant de fois. Marguerite refuse et est de nouveau livrée au bourreau.

VIVANT. La chargeray mieulx que n'ay faict.
Tout ne vault pas un sanglant p...
Mais qu'en dis-tu, vilain punais?
BRANDIN. Je suis plus gentil que tu n'es.
Or regarde comment je touche :
Si j'avoye une bonne fourche
Je lui fourreroye dans le ventre.

VIVANT. Dame, meschante papielarde
Montez en haut p..... paillarde
Il vaudrait mieux obeïr
A Olibre qu'on doit cherir.

Les tourments redoublent. « Comment elle fut pendue », dit le texte. On la martyrise par le feu. Sa résignation grandit avec les tortures :

Dieu, me pardonne mes malfaits ;
Car ces tourments cy qu'on me faitz
Ay enduré moult doucement.

Elle repousse avec colère les nouvelles instances d'Olybrius :

Fy d'eux, fy de toi, malostru.

Olybrius, alors, ordonne qu'on la mette « en un vaisseau d'eau tout fin plein. »

VIVANT. Entrez dedans pucelle tendre,
Si serez un peu refraichie.

Les deux autres bourreaux s'attendrissent. Marguerite accepte cette nouvelle épreuve :

Très volontiers et humblement
Prendray en gré tous ces martyres.
. . . . . . . . . . . . .
Afin que je te sacrifie,
Mon Dieu, mon soulas et ma vie,
De cette eau qui est moult saine
Moult savoureuse et souveraine,
Je la trouve douce à mon corps.

Dieu, touché de sa résignation, appelle Colombe :

Douce colombe, retournez
A Marguerite ma servante.
Ceste couronne fort luysante
Luy presenterez humblement,
Afin que des griefs tourments
Soit aucunement allégée
Et de gloire environnée.
Douce colombe, dites luy.
COLOMBE. Je m'y en vais sans plus d'estry.

Et elle lui apporte, en effet, la couronne d'or et la promesse de la vie pardurable.

Ici apparaissent de nouveaux personnages. Ce sont huit convertis, représentant les multitudes convaincues par la vue de l'héroïsme de Marguerite, qui prenant chacun à leur tour la parole avec cette régularité et cette monotonie familière au dialogue des Mystères, s'entretiennent de ses souffrances et de ses mérites. Frère, dit le premier,

Frère, mais qu'il ne vous ennuye,
Que dites vous de Marguerite ?

Et chacun redit ses souffrances, comment Dieu l'a soutenue, combien les dieux païens sont « vils et ors et trestous pleins de pourriture. » Puis tous ensemble ils s'en vont parler à Marguerite et lui disent à l'unisson :

Noble dame, pleine de grace,
De dons et benedictions,

A jointes mains te supplions
D'autant qu'à ton Dieu voulons croire.
. . . . . . . . . . . .
Et pour ce tous d'une alliance
Nous désirons baptesme avoir.

MARGUERITE. Vous faictes bien vostre devoir.
. . . . . . . . . . .
Je vous signes et vous benis
En disant in nomine patris
Et filii et spiritus sancti. Amen.

Elle les baptise.

Or, mes amis, ayez bon cœur
Et gardez bien que à malheur
Vous ne renonciez pas Iesum
Qui mourut en croix sans raison.

TOUS ENSEMBLE. Nous le ferons tous sans doubtance,
Puisqu'il vous plaist, noble pucelle,
De Jesuschrist la douce ancelle.
Adieu vous disons de cœur doulx, etc.

« Adonc le messager d'Olibrius doit estre près de là où sont baptisez, et il se promet de tout raconter à Olibrius. » Il vient, en effet, lui faire le récit du baptême. Olibrius ordonne qu'on lui amène les huit convertis. Il essaie de les ramener au culte des dieux. Ses serviteurs, Gaspar, Alexandre et César, s'unissent à ses tentatives de conversion (p. 105 à 113). Comme elles restent inutiles, Olibrius envoie Galopinet chercher Marchus, Brandin, Malaquin et Vivant. C'est ici que se place la scène de quiproquo entre Galopinet et le laboureur que nous avons déjà citée, puis Galopinet aborde Marchus, qui est « en habit

fort dissolu, comme un bourreau », et ses compagnons :

Apolin si vous gard' d'ennuitz
Et vous doint planté de monnoye.

Olibrius les envoie chercher, car son peuple délaisse « la loi qui a eu tant de cours. » Les quatre bourreaux, à l'envi, promettent de les bien torturer et de les escorcher vifs. « Adonc prennent leurs habillements et le messager dit : « Si Jupin m'envoye joye, nous sommes en chemin », et il les présente à Olibrius. L'auteur a soin de nous montrer celui-ci payant son messager et de nous faire entendre les remercîments de ce dernier. Marchus salue Olibrius. Celui-ci annonce qu'il veut faire mourir ceux que Marguerite a convertis. Marchus déclare que s'ils ne veulent adorer Mahom, ils seront tous mis en « peaultres. » Alexandre, Gaspar et César lės prêchent de nouveau, et César déclare que chacun d'eux « est bien Janot. » Les convertis proclament hautement leur foy, et le cinquième ajoute :

Fay nous du sanglant et du pis
Que tu pourras le pourpenser,
De rien ne seras avancé.
OLIBRIUS. Je fusse confondu en abisme
Si ne mourez mauvaisement.

Et il envoie Galopinet par la cité pour appeler tout le monde au spectacle de leur supplice. Après une

pause, on entend la proclamation faite par Galopinet. « Oyez, oyez, oyez, dit-il,

Ce sont chestiens hipocrites
Qu'ont renoncé mahommerie.

et il ajoute qu'on mettra à l'amende ceux qui ne viendront pas assister au supplice. Les bourreaux, bien payés d'avance par Olibrius, en florins d'or, vont chercher leurs couteaux et leurs « dolloueres » et se rendent au lieu du supplice, traînant chacun deux des condamnés et se chargeant de les décoller. Ces huit exécutions de ces victimes également résignées, le spectacle de leur foi profonde et de leur résignation, les violences des bourreaux, il y avait là quelque chose qui devait profondément remuer la foule. « Adonc montent en l'eschaffaut, et les deux premiers commencent et disent :

LE Ier CONVERTY. Comme la fille vertueuse
Voulons bien la mort recevoir.
. . . . . . . . . . .
Prenons en gré tout ce martire.
Mon Dieu, mon roy et mon vray sire
Mon ame je vous recommande.
In manus tuas Domine.
LE IIe CONVERTY. Or sus donques sans plus attendre
Je veux avecques toy mourir.
Rendons nous tous à Dieu le père.
In manus tuas Domine.
MARCHUS. Malaquin, mon amy et frère,
Les deux occiray à ma part.

. . . . . . . . . .
Telle l'aurez qui que en grongne (1).
(Il le decolle et le jette à terre.)
Jamais ne humeras estr...
Si tu ne l'as d'autre façon.
(Il le descolle.)
Ne suis-ie pas gentil garçon ?
(Il s'en va après avoir dit qu'on les porte à la taverne.)

LE IIIᵉ CONVERTY. Dieu qui fais cesser les tempestes
Au nom de toy veux souffrir mort
. . . . . . . . . . . . .
Car ce n'est rien que de ce monde :
Il est ord, sale et immonde
Et toutes vanitez y sont.
In manus tuas Domine.

LE IIIJᵉ CONVERTY. . . . . . . . . . .
Or requerons de cœur piteux
Dieu qui nous pardonne nos fautes.
In manus tuas Domine.

MALAQUIN. Donner vous veux un horion
Que longtemps avez deservy
. . . . . . . . . . .
Essayer veux si ma doulouerre
Est forgée de bon acier.
(Icy le décolle.)

BRANDIN. Tu es bon maistre à décoller. »

Mais Brandin se sent capable d'en faire autant ; il assure que « on va voir du sang à planté. » Le cinquième et le sixième convertis, aussi ardents que

(1) Faut-il voir là une allusion à la devise des armes de Louis XII, et la date de l'œuvre ?

les autres, ont hâte de mourir et recommandent à Dieu leurs « pauvres âmes. »

BRANDIN. Despechez vous, laissez ce heaume
Meschans genz, malostrus et fols
Vous laisserez icy vos cols.
Estendez le col, malostru.

Il le decolle et puis dit :

Comme diable cestuy cy saigne!

VIVANT. Que de sang!.......
Plust à Mahom que les chiens
En fussent très bien desjeunez!
Ils seroient pour un coup saoulez.

et il appelle au pilori les deux victimes qui restent.

LE VII^e^ CONVERTY. Jesus la haut roy seigneury
Face pardon à tous mes frères.
Reçoy, Sire, en ta compagnie
Ma pauvre âme, ie te supplie.
In manus tuas Domine.

LE VIII^e^ CONVERTY. Certes tu as bonne pensée,
Mon bon frère et mon amy!
Jesus aura de nous mercy
Puisque mourons en sa créance.
Veuille donner hébergement
En ta gloire à mon esprit.
In manus tuas Domine.

VIVANT. Vous m'assotissez de vos fables
Et de vos grans prolongemens.
Mauditz soyent tous vos preschements.
Or ça, de par le diable, ça.

Icy le décolle et dit :

Tenez sa teste, voyez-la là.

. . . . . . . . . .

Au VIII^e converty : Il faut que le col ie vous couppe :
Tenez, or mangez ceste souppe.

Icy le décolle et puis dist :

Il en est fait, par Taruagant
. . . . . . . . . .
Plus n'en faut faire mention.
Messeigneurs, voyez quel horreur
J'ai de sang que ie vois, au cœur
Me fait mal de le regarder.

Cependant les bourreaux vont trouver Olibrius.

« Adonc se fera une pause des menestriers et les tyrans s'esloigneront des corps et Dieu parle en Paradis et dist :

DIEU LE PÈRE. Or sus, anges, sans faire pose
Partez pour m'obéir

Olibrius a fait périr plusieurs chrétiens,

Le droict veut que ie les guerdonne ;
Car un chascun est mort martir.
Allez, il est temps de partir.
Chantez, et ne l'oubliez mie,
Tous ensemble au départir,
Un chant tout plein de mélodie.

Michel et Gabriel descendent de Paradis en chantant : *Veni Creator*.

Cependant Lucifer engage ses suppôts à mettre dans les fourneaux de l'enfer « du puant soufre » et à aller par le monde chercher des âmes :

Ou vous serez, ou l'on me tonde,
Trestous battus et eschinez.

. . . . . . . . . . .

LEVIATHAN. Nous en prendrons plus que de cailles,
Si nous pouvons. . . . .
Et d'autres gens comme d'église
Avecques doyens et chanoines
Qui ne font pas bien leur service
Comme ces chappelains et moynes.

LUCIFER. Ie te requiers que tu te peines
D'attirer bien fort en nos puis
Toutes ces p..... qui sont jeunes
Et qui font c..... leurs maris.

Les démons, après avoir longuement promis à Lucifer d'exécuter ses ordres, se rendent au lieu où les martyrs ont été décapités. Ils y trouvent les anges et essaient, mais inutilement, de leur arracher les âmes des martyrs, en assurant qu'elles ont été paresseuses à faire le bien. Michel dit à son compagnon qu'il faut se hâter de porter ces âmes au ciel, parce que Sathan a bien failli les prendre, et tous deux s'éloignent en chantant.

« Et quant ils sont en Paradis, Dieu le père parle et dit :

DIEU LE PÈRE. Chantez mélodieusement
Anges qui estes sur les nues,
Tous ensemble, joyeusement,
Pour ces âmes icy venues.

Cependant Malaquin et Marchus s'invitent à aller retrouver Olibrius. Ils lui racontent leurs exploits, reçoivent ses félicitations et deux mille florins pour aller boire. Ce royal cadeau semble indiquer un auteur qui n'était pas très-familier avec l'argent. Les

deux bourreaux remercient et promettent, à ce prix, de couper le cou à tous les chrétiens. Olibrius envoie Marchus chercher « cette bergère si fière » pour lui trancher la tête.

« Marchus vient à Marguerite et dit ce qui s'ensuit :

Le temps si est venu et l'heure
Qu'il vous faut ce siècle laisser.
MARGUERITE. Très volontiers et de cœur bon.

Marchus amène la jeune fille devant Olibrius, qui essaie une fois encore de la convertir et recommence dans des termes à peu près identiques la scène que nous avons déjà vue plusieurs fois. Nouveau refus de Marguerite, qui fait à Olibrius une vraie leçon de catéchisme. Olibrius furieux s'écrie :

OLIBRIUS. Haro ! Mahom ! que pourray faire
De cette garce enchanteresse ?
Emmène la sans dilatoire
Tout droit au decollatoire.

et il donne à Marchus cent ducats pour lui et ses compagnons.

MARCHUS. Passez avant sans plus attendre
Que ne vous trousse la toyson
. . . . . . . . . . .
Je renie Grisogolin
Si ne vous tue presentement.

Ici la fait monter sur l'eschaffault.

Montez acoup legerement
Sans point faire icy d'arrest.

Voicy icy le tronc tout prest.
Baisse le col donc, jouvencelle,
Mourir te faut de mort cruelle.
J'ay ça levé mon glaive en haut
Pour t'occire sans nul deffaut.

Ici, en levant son coup, il verra Dieu et les anges, et puis dit en s'esmerveillant :

Hélas! et qu'est ce que ie voy,
Douce pucelle, environ toy?
Je voy Jesus Christ et ses anges
Autour de toy et ses archanges
La souveraine Trinité.
. . . . . . . . .
Pourquoy est ce, pucelle tendre?
MARGUERITE. Frère veuilles à moy entendre.
Puisque tu vois si noble chose
Autour de moy, si te repose
Affin que ie puisse prier.
. . . . . . . . . . .
MARCHUS. Ie te promets par ma creance
Qu'à ton plaisir ie t'attendray,
Mais que pries Iesus pour moy
Qu'enfin me semble grace faire.
MARGUERITE. Ie le veux, ami debonnaire.

Et alors commence l'invocation de sainte Marguerite, une des parties du mystère les plus intéressantes pour la confrérie et pour ses dévots auditeurs, et où l'on reconnaît aisément notre poème :

Vray Dieu qui as fait toutes choses
Et ciel et mer, où sont tes poses,
Tes termes et tes ordonnances,
Qui sont par surtout sans doubtances,

Tu as fait à la mer ses rives
Moult nobles et superlatives;
Car ils ne passent point leur cours
Soit en croissant ou en decours.
Je te supply, roy très-puissant
De cœur ententif et très-ardant
Par ta grace, que toutes gens
Qui de mon angoisse et tourmens
Auront de moy la souvenance
Ayent salut par ta puissance:
Et que tous ceux et toutes celles
Qui de cire feront chandelles
Pour présenter au nom de moy
Ayent de paradis l'octroy,
Et qui ma passion lira

. . . . . . . . . .

Et pecheresses et pecheurs
Qui ma vie auront par escrit;
Et toutes femmes portant fruit
Qui de ma vie parlera
Et de bon cœur m'invoquera
Delivrez les mon Dieu, mon père.

. . . . . . . . . . . . .

Adonc fait en enfer un signe de tempeste.— Comment Madame Ste Marguerite fut descollée.

Les piteux reparaissent. Le premier s'épouvante :

LE Ier PITEUX. Cest une terrible manière.
La terre tremble et si eclipse.

. . . . . . . . . . .

Voicy le iour de nostre fin.

LE IIe PITEUX. Helas la terre tremble fort
Ie crois qu'il me faudra mourir.

**Dieu** en paradis. Allez resjouir la pucelle,
Ma douce colombe amoureuse :
La croix où ie prins mort heureuse
Devant elle présenterez.

**Colombe.** Cher père, il vous est accordé.
I'y vais tantost à grande alleure.

Pause. — Adonc colombe descend de paradis et vient à Marguerite.

**Colombe.** Marguerite saincte et seure
Tes prières sont exaucées.
. . . . . . . . . . .
Il n'y a en toi que tout bien,
Toute vertu et beau maintien.
Ceux qui feront de toi memoire
Auront toujours force et victoire
Tu es le rosier et la rose
En qui toute grace est enclose :
Toutes vertus en toy abondent
Douce pucelle, et redondent.

**Marguerite.** Createur qui es sans fallace
Ie te recommande mes pères,
Mes bonnes sœurs et mes bons frères,
Qui de mon nom feste feront
Et qui ma vie réciteront.
Iesus mon Dieu, fais leur pardon,
De leurs pechez remission
Et les embrasse et enlumine
De ta science et doctrine :
Ie le requiers à ioinctes mains.
Dieu, qui de maux as souffert mains
Sur la croix au mont de Calvaire,
Comme il est vray, Roi debonnaire,

Secourez moy à mon trespas.

. . . . . . . . . . . .

Amy rappez sans nulle fable.

MARCHUS. Pucelle douce et agréable
Ton corps je ne puis pas férir.
Car Dieu qui règne sans mentir
Si ne veut pas que ie t'occie.
Pucelle blanche et bien pollie,
Le cœur n'ay pas de toy frapper :

MARGUERITE. Amy entends moy donc parler.
Si tu veux avoir Paradis,
De ton glaive present m'occis
Ou tu n'y auras ia partie.

MARCHUS. Marguerite, ma douce amye,
Je te requiers à deux genoulx
Que ton Dieu qui règne sur tous
Veuilles ès cieux prier pour moy.
Estens ton col, ie t'occiroy;
Mais helas! i'ay grande pitié.

MARGUERITE. Amy, or soye tout asseuré
Et fay hardiment ton office;
Car Dieu veut la justice,
Lequel aura de toy merci.
Soyes certain mon bon amy
Que ton ame sera sauvée.
Frappe afin que sois decolée
De ton glaive sans point d'arrest.

MARCHUS. Pucelle, helas! puisqu'ainsi est
Decoller vous veux sans défaut

. . . . . . . . . . . .

Et vous belle au visage cler,
Ia de par Dieu ce coup feray,
Et puis mourir ie me voudray.
Dieu veuille receuoir mon ame.

Dieu aussitôt appelle Gabriel et Michel et leur ordonne d'aller recueillir les âmes de la victime et des bourreaux, réconciliées par la prière « de sa douce fille Marguerite priant pour le tyran qui l'a détruite. » Les anges descendent en chantant, et les engagent à venir occuper le trône glorieux qui leur est préparé.

DIEU en paradis. Chantez anges très-doucement
Pour ces ames qui sont venues
. . . . . . . . . . . .
Marcus a été fort tardis
De me crier miséricorde ;
Mais Marguerite l'a converti,
Qui l'a gardé de la mort orde,
Du feu d'enfer ord et puant.
. . . . . . . . . . . .
Car enfin a sauvé son ame.

Malaquin se sent tout à coup malade. Il invoque Mahomet, Grisogolin, Jupiter et Apolin, Saturnus et Mercure (un autre tout à l'heure ajoutera Vénus à la liste), et il fait son testament (quelque souvenir de Villon), léguant son âme au grand Lucifer et ses boyaux aux petits diablereaux d'enfer, et il appelle les diables pour qu'ils emportent son corps et son âme. Brandin et Vivant en font autant, invoquant les mêmes dieux, répétant presque textuellement les mêmes paroles. Lucifer appelle les diables pour qu'ils aillent lui chercher les âmes et les corps des misérables qui ont tourmenté les chrétiens, déclarant qu'ils n'auront jamais rémission, ni eux ni leur maître Olibrius, le plus pervers de tous. — Chacun

des démons, Sathan, Leviathan, Belzébuth, Belial, s'en vient tour à tour et consciencieusement déclarer qu'il y va, et Lucifer énumère tous les tourments qu'il leur fera souffrir, tous les instruments de supplice, « le feu grégeois et une pippe de serpens, de couleuvres et de crapaux. »

Galopinet a été témoin du trépas subit des *tirans* et il vient le raconter à Olibrius. Celui-ci commence par s'emporter contre ses dieux :

Hola Mahomet et Jupin
Taruagant et Grisogolin
Brothes et Diane la belle,
Haro, maugré la Kyrielle
. . . . . . . . . . . .
Bien vous doy tres tous renier
D'avoir perdu ainsi mes gens.

Mais bientôt il est frappé à son tour.

Or est ia fort palle ma face
Ma grand beauté et ma couleur.
Ha, que je souffre grand douleur !

Alexandre lui dit « de se comporter comme sage », et va chercher des médecins ; mais Olibrius se sent mortellement atteint :

Mourir me faut comme une beste.
. . . . . . . . . . . . . .
GASPAR. Deportez vous mon cher seigneur,
Car vous deussiez prendre plaisance
En vostre or et en vostre chevance

En vos mulets, en vos chevaux
En vos villes, en vos chasteaux
. . . . . . . . . . . .
Car vous estes sur tous puissant.

Olibrius maudit les dieux. A quoi lui a-t-il servi de toujours garder leur loi, puisqu'ils l'ont ainsi renié ?

I'aimeroys mieux estre noyé
Que jamais eusse en vous fiance.

Sathan appelle Leviathan pour surveiller les derniers moments d'Olibrius et veiller à ce qu'on ne leur dérobe pas son âme et qu'il ne puisse se sauver. Belzebuth et Belial prétendent qu'on ne peut la leur prendre ; cependant il s'empresse d'accourir avec Belzebuth. « Adonc les diables s'en vont chez Olibrius et se tiennent près de lui. » Son langage est digne de cette horrible compagnie, de ces assistants de sa dernière heure. Il se plaint de tant souffrir. Il apostrophe Apolin, Mercure :

Que maugré en ait Mahommet
Depuis le pié jusque au sommet
Despité en sera Apolin
Taruagant et Grisogolin.
Ha ! qu'en despit de Jupiter
Et de tous les dieux pariter
Qui ne valent pas un estr...
Qui est ce qui me fera au front ?
Haa Lucifer entens à moy
Aller m'en veux avecque toy,
Entens à moy diable Sathan.

Stances.

Belial et Leviathan,
Berith, Pluto et Burgibus,
Asturoth et Apolin,
Belzebuth et Cerberus,
Haa d'enfer et tout l'acolle.
. . . . . . . . . . . .
Je vous donne mon ame,
Mon cœur semblablement
Ma teste, mes cheveux,
Oreilles sequemment,
Ma bouche et mes yeux,
Rate, foye et poulmon,
Entrailles et boyaux.
Sans faire plus sermon
Faictes moy souffrir maux.

Malgré la foi que peuvent inspirer des legs aussi précis, les diables ne sont qu'à demi rassurés. Bérith regarde si son âme sort. Je crois, dit-il, qu'il est encore en vie, et Leviathan : « je doute (je crains) qu'elle ne s'enfuye. »

L'AME D'OLIBRIUS. Las ! je doy bien maudire ma vie,
Helas ! Helas et que feray ?
I'ay perdu la ioye infinie,
Iamais que tourmens ie n'auray.
SATHAN. Rien ne te vaut crier ne braire.

L'âme infortunée continue à gémir d'avoir si mal employé sa vie. Les diables l'emportent en enfer « et font tempeste. »

SATHAN. Ha Lucifer entens à moy.
Regardez; voicy venaison,
L'ame d'Olibrius le roy.

. . . . . . . . . .

LUCIFER. Battez le moy de bons bastons
Dessus sa charogne puante :
Allez dessus à bons griffons,
Battez le moi sans nulle attente.
Emmy le feu, diables pervers,
En un puis ord et punais,
Qui soit tout enflambé de feu.

Belzebuth, Sathan et Leviathan s'engagent à le tourmenter consciencieusement, et Lucifer ordonne de le mettre

Bouillir emmy la grant chaudière,
Et mettez en un chauderon,
Une pipe d'huyle et de plomb,
Pour l'arroser, qu'elle ne brusle.
BELIAL. Ie l'oy bien dejà, elle hurle.

. . . . . . . . . . . . .

LUCIFER. Faites à coup tempeste grande,
Alentour de ces fausses ames.

Adonc les diables meuvent horriblement en enfer et font grand tempeste.

Cependant les trois serviteurs d'Olibrius, Alexandre, César et Gaspar, témoins de sa mort, résolvent d'embrasser la loi de Jésus-Christ.

Mais Galopinet n'est pas touché de la grâce. Il est assez en peine et frappé de voir que les faux dieux n'ont pas essayé de secourir leur adorateur ; ce-

pendant il entend leur rester fidèle, et, comme son maître, il se donne entièrement au diable :

Ie te donne premièrement
Mon ame laide et hideuse
Et mon corps vil pareillement.

Il invoque Sathan :

Emporte moy en ton enfer
Emporte le corps et.......
A ton grant maistre Lucifer.

Le geôlier ne manque pas à suivre un si bel exemple :

Haro, ie meurs en enrageant,
Venez à mon trespassement,
Diables d'enfer.

Et, comme les autres, il fait son testament et lègue aux démons sa personne en détail. Il leur donne d'abord son âme « en despitant le faux Jesus. »

Ie vous donne secondement
Ma bouche, mon nez et ma teste ;
A Proserpine l'horrible beste,
Et à Pelace, sa chambrière,
Les deux oreilles de ma teste,
Affin qu'ils facent bonne chère.

Et, en terminant, il se recommande à Lucifer.

Celui-ci ne manque pas de répondre à son appel et il envoie ses suppôts chercher les deux truands. Les diables y courent en hâte et les ramènent.

SATHAN. Regardez, maistre Lucifer,
Ce sont les gens d'Olibrius,
Donne leur sans attendre plus
Ta sentence entièrement.
LUCIFER. Ie leur donne la faim aux dents,
A tous iours mais douleurs sans fin.
. . . . . . . . . . . .
Despeschez vous de les bouter
En un fourneau tout plein de feu.
SATHAN. De ce faire suis bien cogneu,
Battre les vais tout en la voye.

Pendant que les misérables sont ainsi punis de leur persévérance dans l'impiété, Alexandre, César et Gaspar viennent trouver Théotimus. Ils s'accusent d'avoir été de grands malfaiteurs ; surtout ils ont fort aidé à tourmenter

Marguerite la noble pucelle.
Du bon du cœur entalenté,
Merci ie requiers à l'ancelle,
Et tout aussi chose pareille.

Ils se repentent avec larmes; ils renoncent au culte des faux dieux, ils demandent instamment à être baptisés. Théotimus accueille leur repentir, les baptise, leur fait un long sermon de soixante-dix-neuf vers, les engage à rester fermes dans la foi, à recourir à la Sainte-Vierge en leurs besoins :

